

Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft =
Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della
Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 92 (1909)

Rubrik: Nekrologe und Biographien verstorbener Mitglieder

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Nekrologe und Biographien
verstorbenen Mitglieder
der
Schweizer. Naturforschenden Gesellschaft
und
Verzeichnisse ihrer Publikationen
herausgegeben von der
Denkschriften-Kommission.

Redaktion: Fräulein **Fanny Custer** in Aarau,
Quästorin der Gesellschaft.

NECROLOGIES ET BIOGRAPHIES
DES
MEMBRES DÉCÉDÉS
DE LA
SOCIÉTÉ HELVÉTIQUE DES SCIENCES NATURELLES
ET
LISTES DE LEURS PUBLICATIONS
PUBLIÉES PAR LA
COMMISSION DES MÉMOIRES
SOUS LA RÉDACTION DE MADEMOISELLE **FANNY CUSTER**,
QUESTEUR DE LA SOCIÉTÉ, à AARAU.

ZÜRICH 1909

Leere Seite
Blank page
Page vide

Inhaltsverzeichnis

	Autor	Nr.	Seite
de Bonstetten, Aug., Dr. phil., 1835—1908	Familienaufzeichn.	3	22
Casparis, Joh. Ant., Nat.-Rat, 1854—1909	C. Schmid	13	65
Denz, Balth., Dr. Med., 1841—1909	Bündner Tagblatt	12	63
Doge, François, 1860—1908	Gust. Rey	4	25
Escher, Jakob, Dr. jur., 1818—1908	Conr. Escher	10	51
Friedheim, Carl, Prof. Dr., 1858—1909	Chemiker-Zeitung	19	124
Garbald, Agostino, 1828—1909	J. Garbald	11	61
Haffter, Elias, Dr. med., 1851—1909	A. Jaquet	18	105
Herzog, Albin, Prof. Dr., 1852—1909	A. Stodola	16	82
Kummer, Jakob, Dr. med., 1834—1908	E. Kummer	5	28
Lanz, Joseph, Dr. med., 1818—1908	E. Lanz	6	31
de Loriol, Perc., Dr. h. c., 1828—1908	Ch. Sarasin	1	1
Munzinger, Eugen, Dr. med., 1830—1907	Familienaufzeichn.	7	33
Naville, Ernest, Prof., 1816—1909	Gazette de Lausanne	15	71
Nourrisson, Charles, Dr. ès-scienc. 1859—1908	Alex. de Claparède	9	41
Pfeiffer, Albert, 1851—1908	H. Zollikofer	8	37
Pioda, Alfredo, Dr. jur. et phil., 1848—1909	M. Marchi und L. Bazzi	20	130
Ritz, Walter, Dr. phil., 1878—1909	Rud. Fueter	17	96
Stierli, Joh., Apotheker, 1841—1909	P. B. Huber	14	68
Turretini, François, 1845—1908	Arth. de Claparède	2	14

Leere Seite
Blank page
Page vide

1.

Perceval de Loriol.

1828 — 1908.

Le 23 décembre 1908 s'est éteint paisiblement dans sa propriété de Frontenex, près de Genève, un savant dont le nom a été porté bien au delà des frontières de notre pays par ses travaux nombreux en même temps que remarquables; je veux parler de Perceval de Loriol. La perte de cet homme de haute valeur sera d'autant plus sensible dans le monde scientifique que de Loriol, tout en travaillant sans relâche à ses recherches personnelles, savait rendre service à ses confrères avec l'abnégation la plus complaisante, mettant à leur disposition son savoir, sa bibliothèque et ses collections.

Né en 1828, de Loriol fut élevé en partie à Genève en partie dans le canton de Vaud. Son père le destinait à l'agriculture, aussi le voyons nous, après un stage à l'ancienne académie genevoise, abandonner momentanément les études scientifiques pour prendre en main la direction d'un domaine. Il séjourna en particulier plusieurs années en Lorraine, gérant les propriétés d'une famille genevoise.

Mais ces occupations ne correspondaient pas à ses goûts qui le portaient irrésistiblement vers l'étude des sciences naturelles et auxquels il put enfin satisfaire en rentrant à Genève et en s'adonnant à la paléontologie sous la direction du maître remarquable qui y enseignait alors cette science avec un entrain communicatif, F. J. Pictet de la Rive.

A ce moment-là les faunes souvent abondantes, qui caractérisent les divers niveaux sédimentaires du Jura et des Alpes, étaient encore très imparfaitement connues et Pictet de la Rive, pour combler cette lacune, venait de fonder ses «*Matériaux pour la Paléontologie de la Suisse*», destinés à recevoir les descriptions faunistiques concernant plus particulièrement notre pays. Il poussait ses élèves à des études de ce genre et les prenait volontiers comme collaborateurs de ses propres travaux. De Loriol, subissant cette influence qui répondait si bien à ses goûts naturels, s'engagea ainsi tout naturellement dans une voie qu'il devait suivre toute sa vie. Pour débiter il s'attaqua, en collaboration avec son maître, à la faune de Céphalopodes des calcaires néocomiens des Voirons, dont la description, publiée sous les noms de ses deux auteurs, parut en 1858 et devint d'emblée un document apprécié pour l'étude des faunes infracrétaciques.

A partir de ce premier essai, de Loriol eut pour ainsi dire constamment sur le chantier une étude faunistique intéressant l'un ou l'autre des nombreux gisements fossilifères du Jura. Collectionnant lui-même ou recevant des collections réunies par d'autres, il étudiait chaque échantillon avec une minutie peu commune, précisait pour chaque forme les caractères distinctifs, décrivait de nombreuses espèces nouvelles et, pour les espèces déjà décrites, débrouillait consciencieusement les synonymies souvent si confuses. Par ce travail assidu et méticuleux, continué jusqu'à ses dernières années, il contribua plus qu'aucun autre à faire connaître les faunes suprajurassiques ou infracrétaciques du Jura; il eut aussi l'occasion de poursuivre ses études sur des matériaux de provenances plus lointaines.

Je ne puis parler ici de toutes les publications de P. de Loriol, dont la liste est du reste donnée plus loin, et je dois me contenter de rappeler les principales. Les premières sont consacrées aux formations infracrétaciques du faciès jurassien, en particulier au Néocomien du Mont Salève et au Valangien des environs d'Arzier. Puis de Loriol a été amené,



Frederic Le Tour

1828—1908

par sa collaboration aux travaux de A. Jaccard, de E. Pellat, de G. Cotteau, de H. Tombeck, à étendre ses investigations à des faunes plus diverses soit par leur âge, soit par leur provenance. C'est alors que virent le jour les monographies concernant le Purbeckien de Villers-le-Lac, l'Urgonien du Landeron, le Portlandien du Boulonnais et de l'Yonne, le Jurassique supérieur du Boulonnais et de la Haute Marne.

Une fois initié à la connaissance des faunes supra-jurassiques, de Loriol se mit à l'étude des différents niveaux fossilifères que contiennent les sédiments du Malm jurassien, et, à partir de 1876 jusqu'en 1904, il fit paraître, pour ainsi dire chaque année, une importante publication sur ce sujet. De cette façon il nous fit connaître, avec la précision qui caractérise toute son œuvre, la faune des couches de Baden, celles des calcaires coralligènes de Valfin, celle du Rauracien du Jura bernois, celle de l'Oxfordien du Jura bernois et du Jura lédonien.

Dans tous ces travaux faunistiques, de Loriol s'était réservé seulement la partie purement paléontologique; il étudiait le plus souvent des collections réunies par d'autres dans des gisements qu'il n'avait pas visités lui-même et il chargeait ainsi tout naturellement les hommes de science qui lui fournissaient les échantillons, de compléter son propre travail par une description stratigraphique des couches correspondantes. Il entra de cette façon en relation et collaboration avec plusieurs géologues jurassiens.

D'autre part, de Loriol resta toujours prudemment sur le terrain de la description pure; autant il s'attachait scrupuleusement à établir avec précision les caractères distinctifs de chaque espèce et les différences qui séparent les unes des autres les formes voisines, autant il a évité pendant toute sa carrière d'aborder dans ses études le point de vue de l'évolution des caractères et des relations phylétiques entre les espèces successives. Dans cette réserve entrerait pour une part, croyons nous, l'influence des maîtres qui dominaient les sciences paléontologiques au moment où de Loriol débuta dans son

activité scientifique, mais aussi, pour une part plus grande encore, la défiance instinctive pour ce qui lui paraissait spéculatif et insuffisamment démontré.

Si de Loriol s'attira de bonne heure la réputation d'un excellent connaisseur des faunes jurassiques et crétaciques, il fut plus connu encore comme échinologue. De bonne heure, en 1863, il eut l'occasion d'étudier quelques Echinides provenant du Nummulitique d'Egypte, mais l'événement décisif qui l'attacha à cette branche des sciences naturelles fut sa collaboration avec Desor à la description des Echinides jurassiques de Suisse. Cette publication forme la première partie de l'*Echinologie helvétique*, ouvrage depuis longtemps classique dont les 2^e et 3^e parties, élaborées par de Loriol seul, traitent des Echinides crétaciques et tertiaires. Comme on le comprendra facilement, la révision systématique de toutes les formes d'Echinides récoltées en Suisse, que dut faire de Loriol avant de publier son Echinologie, l'étude critique qu'il entreprit des synonymies de toutes les espèces qui lui passèrent entre les mains, le mirent d'emblée au courant de ce vaste sujet, en même temps que la publication de son beau travail le classa parmi les meilleurs échinologues de son temps. Aussi reçut-il dès lors de nombreuses collections d'Echinodermes, provenant des régions les plus diverses, qu'il était chargé de classer et de déterminer et qui lui fournirent matière à de nombreuses publications. Beaucoup des observations faites ainsi, en classant des collections, ont été décrites au fur et à mesure dans les 13 livraisons des *Notes pour servir à l'étude des Echinodermes*, qui se succèdent de 1884 à 1905. En outre de Loriol a trouvé fréquemment dans les séries de fossiles qui lui étaient confiées l'objet de monographies importantes, que je ne puis citer qu'en partie. Qu'il me soit permis de rappeler seulement ici sa *Monographie des Crinoïdes de la Suisse*, qui fait pendant à sa Monographie des Crinoïdes jurassiques de France, publiée dans la belle série de la *Paléontologie française*, puis sa *Monographie des Echinides nummulitiques d'Egypte*, qui a été bientôt complétée

par une description des Echinides éocènes d'Égypte et du désert de Lybie, son *Catalogue des Echinodermes de l'Île Maurice*, ses diverses publications consacrées aux Echinides jurassiques, crétaciques et tertiaires du Portugal. Enfin je voudrais rappeler encore que de Loriol a établi et tenu constamment à jour un catalogue sur fiches de toutes les espèces décrites d'Echinodermes, qui constitue un document probablement unique au monde, et qui vient d'être donné, suivant les dernières volontés de son auteur, au Museum d'Histoire naturelle de Genève.

J'espère avoir montré par les quelques lignes qui précèdent combien persévérante fut l'activité scientifique de l'homme distingué dont nous pleurons la perte, et combien importante fut la série des publications qui en résulta, importante non seulement par son volume qui, paraît-il, étonnait son auteur lui-même, mais surtout par la quantité d'observations précises qu'elle comporte. Et pourtant cette activité purement personnelle de Perceval de Loriol ne représente qu'un côté de sa vie; à côté d'elle, nous trouvons dans cette existence si bien remplie toute une part de travail consacré entièrement aux autres avec le dévouement et l'abnégation les plus absolus.

A ce propos je dois rappeler le rôle que joua de Loriol dans la Société paléontologique suisse, comment, comprenant la nécessité de continuer les «*Matériaux pour la Paléontologie de la Suisse*» créés par Pictet de la Rive, et de leur donner une forme plus stable, il fonda avec quelques amis cette Société et prit d'emblée la charge de rédacteur de ces mémoires qu'il conserva jusqu'à sa mort. Par la façon dont il sut attirer à cette publication les meilleurs travaux intéressant la paléontologie de notre pays et par l'intercalation dans presque chacun des volumes d'une étude faunistique importante, élaborée par lui-même, il acquit bien vite aux Mémoires de la Société paléontologique suisse une situation des plus honorables parmi les périodiques du même genre. En même temps il s'efforça toujours de faciliter autant que possible à

ses confrères la publication de leurs travaux, mettant dans ses rapports avec eux cette bienveillance indulgente qui était le fond de son caractère. Enfin, pendant 35 ans, non content de s'occuper de la rédaction des Mémoires, il s'acquitta presque seul de toute l'administration de la société.

C'est avec le même dévouement que de Loriol s'occupa pendant près de 40 années des collections paléontologiques du Museum d'Histoire naturelle de Genève. Elève de Pictet de la Rive, qui avait contribué plus que tout autre à l'enrichissement de ce musée, il fut amené, bientôt après son retour à Genève, à s'occuper de la classification des nombreux fossiles qui y étaient accumulés; il le fit d'emblée avec la persévérance et la régularité qu'il mettait à toute chose, et continua jusqu'à ses dernières années à lui consacrer chaque semaine une journée, même lorsqu'en été il habitait le canton de Vaud. Innombrables sont les fossiles qui, sortis des tiroirs où ils gisaient pêle-mêle, ont été étiquetés et classés par lui.

Du reste son intérêt pour le Museum de Genève s'est manifesté par de nombreux dons, et, suivant ses dernières volontés, l'ensemble de sa collection d'Echinodermes et de sa bibliothèque échinologique, vient d'être remis à cette institution scientifique, tandis que sa collection de Mollusques a été donnée au Musée universitaire de Lausanne.

De Loriol s'intéressa en troisième lieu d'une façon active au travail de la commission géologique suisse, dont il fit partie pendant de longues années.

Enfin je dois rappeler encore ici les innombrables services que ce savant si modeste et si bienveillant rendit d'une façon absolument privée à de nombreux paléontologistes ou zoologues, qui recoururent à lui, soit pour connaître son opinion sur un sujet difficile, soit pour obtenir de lui le prêt d'un livre ou d'un échantillon, soit pour consulter chez lui les volumes de sa bibliothèque ou son catalogue systématique des Echinodermes. Tous ceux qui s'adressèrent à lui, le trouvèrent toujours prêt à s'intéresser à leurs travaux et à faciliter leur tâche. De Loriol éprouvait un plaisir particulier

à attirer à lui les plus jeunes, dont il savait encourager les efforts par l'intérêt indulgent qu'il leur témoignait et qu'il mettait tout de suite à l'aise par son incomparable modestie. C'est ainsi qu'il accueillit l'auteur de ces lignes au début de sa carrière et qu'il fut constamment pour lui l'appui le plus précieux; c'est ainsi surtout qu'il s'attira l'affection et l'estime générale et qu'il ne compta jamais parmi ses collègues que des amis. Parmi ces derniers, il en fut un dont le souvenir doit nous revenir particulièrement, car il fut un des plus fidèles, je veux parler de Cotteau, le paléontologiste français bien connu, qui venait presque chaque année séjourner quelques jours chez de Loriol et qui l'accompagna bien souvent aux réunions de la Société helvétique des Sciences naturelles.

Après avoir cherché à esquisser le rôle que joua de Loriol dans le domaine spécial des sciences paléontologiques, je dois ajouter que son esprit très ouvert a cherché et trouvé de nombreux intérêts en dehors de ce domaine. Jeune père de famille, il aimait à chasser les papillons en compagnie de ses fils, et il réunit ainsi une fort belle collection des lépidoptères du pied du Jura. D'autre part il avait un goût très vif pour les sciences historiques; il aimait particulièrement les ouvrages traitant de notre histoire nationale, ou bien de la Réformation et possédait une bibliothèque considérable se rapportant à ce dernier sujet.

Enfin le portrait que je trace brièvement ici serait incomplet, si je ne disais encore que de Loriol fut à la fois un citoyen scrupuleusement conscient de ses devoirs vis-à-vis de sa patrie et un chrétien convaincu et actif. Comme tel il prit pendant de longues années une part importante aux travaux de la Société évangélique de Genève.

Cet homme d'un rare mérite eut une vie longue et belle; jusqu'à sa 80^e année il conserva non seulement toute sa lucidité d'esprit, mais une remarquable vigueur physique, et put ainsi prolonger son activité pour ainsi dire jusqu'à son dernier jour. Plusieurs travaux importants de lui parurent encore en 1904 et 1905 et depuis lors, s'il avait renoncé à

entreprendre de nouvelles descriptions faunistiques, il continuait à étudier de petites collections d'Echinodermes de provenances diverses. Atteint pour la première fois sérieusement dans sa santé au début de l'année 1908, il se remit pourtant assez pour pouvoir reprendre ses livres et ses chers oursins, et, pendant l'été, il élaborait encore deux courtes notices échinologiques, qu'il envoya à l'impression peu de jours avant sa mort. Jusqu'au bout aussi il conserva en main toute l'administration de la Société paléontologique suisse et s'occupait de la rédaction des Mémoires. Puis, pendant le mois de décembre, il fut atteint d'un mal qui au début ne semblait pas grave, mais qui le terrassa rapidement, et, l'avant-veille de Noël, il quitta ce monde en pleine connaissance et avec une sérénité de vrai croyant.

Charles Sarasin.

Publications de Perceval de Loriol.

Paléontologie générale.

- 1858. Description des fossiles contenus dans le terrain néocomien des Voirons. Matér. pour la Paléont. de la Suisse. T. II, 64 p., 11 pl. (avec F. J. Pictet).
- 1861. Description des animaux invertébrés fossiles du Néocomien du Mont Salève. Georg édit. Genève. 214 p., 22 pl. 4°.
- 1863. Description de quelques Brachiopodes crétacés. Mém. Soc. de phys. et d'hist. nat. de Genève. T. XVII, 11 p., 1 pl.
- 1865. Etude géologique et paléontologique de la formation d'eau douce infracrétacée du Jura et en particulier de Villers-le-Lac. ibid. T. XVIII, 68 p., 2 pl. (avec A. Jaccard).
- 1866. Monographie paléont. et géol. du Portlandien des environs de Boulogne sur Mer. ibid. T. XIX, 200 p., 10 pl. (avec E. Pellat).
- 1866. Description des fossiles de l'oolithe corallienne, de l'étage valangien et de l'étage urgonien du Mont Salève. Dans A. Favre. Rech. géol. dans les parties de la Savoie, du Piémont et de la Suisse voisines du Mont Blanc. 100 p., 6 pl.
- 1868. Monographie des couches de l'étage valangien des carrières d'Arzier. Mat. pour la Paléont. de la Suisse. T. IV, 110 p., 9 pl.

1868. Monographie paléont. et géol. du Portlandien de l'Yonne. Bull. de la Soc. des sc. hist. et nat. de l'Yonne. 2^e série. T. I, 259 p., 15 pl. (avec G. Cotteau).
1869. Monographie paléont. et stratigr. de l'étage urgonien du Landeron. Mém. Soc. helvét. des Sc. nat. T. XXIII, 124 p., 8 pl. (avec V. Gilliéron).
1872. Description paléont. et géol. des étages jurassiques supérieurs de la Haute Marne. Mém. Soc. linnéenne de Normandie. T. XVI, 542 p., 26 pl. (avec H. Tombeck et E. Royer).
1873. Sur la composition des étages jurassiques supérieurs en Suisse et en Allemagne, pour servir à la détermination de la place de la zone à Ammonites tenuilobatus. Bull. Soc. géol. de France. 3^e série. T. I., p. 146—148.
1874. Monographie paléont. et géol. des étages supérieurs de la formation jurassique des environs de Boulogne sur Mer. Mém. Soc. de phys. et d'hist. nat. de Genève. T. XXIII et XXIV, 481 p., 26 pl. (avec E. Pellat).
- 1876-78. Monographie paléont. des couches de Baden. Mém. Soc. paléont. suisse. T. III, IV et V, 200 p., 23 pl.
- 1880-81. Monographie paléontologique des couches de la zone à Ammonites tenuilobatus d'Oberbuchsiten et de Wangen. Ibid. T. VII et VIII, 120 p., 14 pl.
1882. Etude sur la faune du Gault de Cosnes. Ibid. T. IX, 118 p., 13 pl.
1883. Ueber die marinen Thierversteinerungen von Nord Groenland. Meddelelser om Grönland, udgivene af Commissionen for Ledelsen af de Geol. og Geogr. Undersøgelser i Grönland. T. V, p. 203—213.
1883. Etude géolog. et paléont. des couches à Mytilus des Alpes vaudoises. Mém. Soc. paléont. suisse. T. X, 96 p., 12 pl. (avec H. Schardt).
- 1886-88. Etude sur les Mollusques des couches coralligènes de Valfin. Ibid. T. XIII, XIV et XV, 369 p., 37 pl. (notice stratigraphique de l'Abbé Bourgeat).
- 1889-92. Etude sur les Mollusques des couches coralligènes inférieures du Jura bernois. Ibid. T. XVI, XVII, XVIII et XIX, 419 p., 37 pl. (notice stratigraphique de E. Koby).
1893. Description des Mollusques et Brachiopodes des couches séquaniennes de Tonnerre. Ibid. T. XX, 213 p., 12 pl. (notice stratigraphique de A. Lambert).
1894. Etude sur les Mollusques du Rauracien inférieur du Jura bernois. Ibid. T. XXI, 129 p., 10 pl. (notice stratigraphique de E. Koby).
1895. Etude sur les Mollusques du Rauracien supérieur du Jura bernois, 1^{er} supplément. Ibid. T. XXII, 54 p., 10 pl.

1896. Note sur quelques Brachiopodes crétacés recueillis par M. E. Favre dans la chaîne centrale du Caucase et dans le Nord de la Crimée. *Rev. Suisse de Zoologie*. T. IV, fasc. 1, p. 135 à 163, 2 pl.
- 1896-97. Etude sur les Mollusques de l'Oxfordien supérieur et moyen du Jura bernois. *Mém. Soc. paléont. suisse*. T. XXIII et XXIV, 158 p., 17 pl. (notice stratigraphique de E. Koby).
- 1898-99. Etude sur les Mollusques et Brachiopodes de l'Oxfordien inférieur du Jura bernois. *Ibid.* T. XXV et XXVI, 217 p., 10 pl. (notice stratigraphique de E. Koby).
1900. Etude sur les Mollusques et Brachiopodes du Jura de l'Oxfordien inférieur lédonien. *Ibid.* T. XXVII, 196 p., 6 pl. (notice stratigraphique de A. Girardot).
1901. Etude sur les Mollusques et Brachiopodes de l'Oxfordien supérieur et moyen du Jura bernois, 1^{er} supplément, *Ibid.* T. XXVIII, 119 p., 7 pl. (notice stratigr. de E. Koby).
- 1902-04. Etude sur les Mollusques et Brachiopodes de l'Oxfordien supérieur et moyen du Jura lédonien. *Ibid.* T. XXX, XXXI et XXXII, 303 p., 29 pl. (notice stratigraphique de A. Girardot).

Echinologie.

1863. Description de deux Echinides nouveaux du Nummulitique d'Egypte. *Mém. de la Soc. de phys. et d'hist. nat. de Genève*. T. XVII, 7 p., 1 pl.
- 1868-72. Echinologie helvétique. I. Echinides Jurassiques. Kreidel édit. Wiesbaden. 442 p., 61 pl. (avec Desor).
1873. Echinologie helvétique. II. Echinides crétaciques. *Mat. pour la Paléont. de la Suisse*. T. VI. 398 p., 33 pl.
1874. Description de quelques Astérides du Néocomien des environs de Neuchâtel. *Mém. Soc. des Sc. nat. de Neuchâtel*. T. IV, 19 p., 2 pl.
1874. Description de trois espèces de Cidaridés. *Ibid.* T. IV, 16 p., 3 pl.
1875. Note sur l'*Holaster lævis* de Luc. *Bull. Soc. géol. de France*. 3^e série. T. III, p. 555—567.
1875. Note sur la faune échinitique fossile de la Suisse. *Arch. des Sc. phys. et nat. de Genève*. T. LII, p. 96—105.
- 1875-76. Echinologie helvétique. III. Echinides tertiaires. *Mém. Soc. paléont. suisse*. T. II et III, 142 p., 23 pl.
1876. Note sur quelques espèces nouvelles d'Echinodermes. *Mém. Soc. de phys. et d'hist. nat. de Genève*. T. XXIV, 17 p., 2 pl.

1877. Description des Echinodermes, dans E. Favre, Etude stratigraphique de la partie sud-ouest de la Crimée. Georg édit., Genève. 11 p., 1 pl.
- 1877-79. Monographie des Crinoïdes fossiles de la Suisse. Mém. Soc. paléont. suisse. T. IV, V et VI, 300 p., 21 pl.
1878. Note sur le Pentacrinus de Sennecey le Grand. Dejussieu édit., Châlon s. Saône. ? p., 2 pl.
1878. Note sur les Echinides recueillis dans les expéditions du Challenger et du Blake. Assoc. franç. pour l'avancement des Sc. C. R. de 1878, p. 650—654.
1879. Les Crinoïdes de la Suisse. Assoc. franç. p. l'av. des Sc., C. R. de 1879, p. 627—636.
1880. Description de quatre Echinodermes nouveaux. Mém. Soc. paléont. suisse. T. VII, 15 p., 1 pl.
1880. Monographie des Echinides contenus dans les couches num. mulitiques de l'Egypte. Mém. Soc. de phys. et d'hist. nat. de Genève. T. XXVII, 90 p., 11 pl.
1882. Note sur le genre Apiocrinus. Assoc. franç. p. l'av. des Sc. C. R. de 1882, p. 334—338.
1882. Description des Echinides des environs de Camerino. Mém. Soc. de phys. et d'hist. nat. de Genève. T. XXVIII, 32 p., 3 pl.
1882. Description of a new species of Bourgueticrinus. Journal of the Cincinnati Soc. of Nat. Hist. T. V. 1882, p. 118.
1883. Eocaene Echiniden aus Egypten und der lybischen Wüste. Paleontographica. T. XXX. 2^e part., p. 1—59, 11 pl.
1883. Catalogue raisonné des Echinodermes recueillis par M. V. de Robillard à l'île Maurice. I. Echinides. Mém. Soc. de phys. et d'hist. nat. de Genève. T. XXVIII, 64 p., 6 pl.
1884. Notes pour servir à l'étude des Echinodermes I. Recueil zoologique suisse T. I, p. 605—643, 5 pl.
1885. Premier supplément à l'Echinologie helvétique. Mém. Soc. paléont. suisse. T. XII, 25 p., 3 pl.
1885. Catalogue raisonné des Echinodermes recueillis par M. V. de Robillard à l'île Maurice, II. Stellerides. Mém. Soc. de phys. et d'hist. nat. de Genève. T. XXIX, 84 p., 15 pl. Résumé dans Arch. des Sc. phys. et nat. de Genève. T. XII, p. 617 à 619.
1887. Note sur quelques Echinodermes fossiles des environs de la Rochelle. Annales Soc. des Sc. nat. de la Rochelle. T. XXIII, 12 p., 3 pl.
1887. Notes pour servir à l'étude des Echinodermes. II. Recueil zool. suisse. T. IV, p. 365—407, 3 pl.

- 1887-88. Description des Echinodermes crétaciques du Portugal. Mém. Com. des Travaux géol. du Portugal. 122 p., 12 pl.
1888. Note sur la géologie de la province d'Angola. Arch. des Soc. phys. et nat. de Genève. T. XIX, p. 67 à 71.
1888. Matériaux pour l'étude stratigraphique et paléontologique de la province d'Angola. Echinides. Mém. Soc. de phys. et d'hist. nat. de Genève. T. XXX, 20 p., 3 pl.
- 1882-89. Paléontologie française. Terrains jurassiques. T. XI. Crinoïdes. 1207 p., 229 pl.
1889. Note sur deux Echinodermes. Bull. Soc. géol. de France. 3^e série. T. XVII, p. 150—154, 1 pl.
1889. Observations relatives à *Austinocrinus Komaroffi* et *Pentacrinus Erckerti*. Ibid. T. XVII, p. 556.
1889. La zoologie du voyage du Challenger: Rapport sur les Comatulidés. Analyse. Arch. des Sc. phys. et nat. de Genève. 3^e série. T. XXI, p. 61—65.
- 1890-91. Description des Echinodermes jurassiques du Portugal. Mém. Com. des Travaux géol. du Portugal. 179 p., 29 pl.
1890. Notes pour servir à l'étude des Echinodermes. III. Mém. Soc. de phys. et d'hist. nat. de Genève. Vol. du Centenaire. 31 p., 3 pl.
1893. Echinodermes de la Baie d'Amboine. Revue suisse de zoologie. T. I., p. 359—426, 3 pl.
1894. Notes pour servir à l'étude des Echinodermes. IV. Revue suisse de zoologie. T. II, p. 467—497, 3 pl.
1894. Catalogue des Echinodermes de l'Île Maurice. III. Ophiurides et Astrophytides. Mém. Soc. de phys. et d'hist. nat. de Genève. T. XXXII, 63 p., 3 pl.
1895. Supplément aux Echinodermes de la Baie d'Amboine. Revue suisse de zoologie. T. III, p. 365—366, 2 pl.
1895. Etudes sur quelques Echinodermes de Cirin. Arch. Mus. d'Hist. nat. de Lyon. T. VI, 7 p., 1 pl.
1896. Description des Echinodermes tertiaires du Portugal. Direction des Travaux géol. du Portugal. 50 p., 13 pl. (avec une notice stratigraphique de J. C. Berkeley Cotter).
1897. Description de quelques Echinodermes. Appendice à la note de M. E. Pellat sur le Burdigalien sup^r. Bull. Soc. géol. de France. 3^e série. T. XXV, p. 115—119, 1 pl.
1897. Notes pour servir à l'étude des Echinodermes. V. Mém. Soc. de phys. et d'hist. nat. de Genève. T. XXXII, 26 p., 3 pl.
1897. Notes pour servir à l'étude des Echinodermes. VI. Revue suisse de zoologie. T. V, p. 141—178, 3 pl.

1899. Notes pour servir à l'étude des Echinodermes. VII. Mém. Soc. de phys. et d'hist. nat. de Genève. T. XXXIII, 34 p., 3 pl.
1900. Notes pour servir à l'étude des Echinodermes. VIII. Revue suisse de zoologie. T. VIII, 42 p., 4 pl.
1900. Ueber einen neuen fossilen Seestern. Mitt. bad. geol. Landesanstalt. T. IV, 7 p., 1 pl.
1901. Notes pour servir à l'étude des Echinodermes. IX. Georg édit., Genève. 45 p., 3 pl.
1902. Notes pour servir à l'étude des Echinodermes. X. Georg édit., Genève. 32 p., 4 pl.
1902. Notes pour servir à l'étude des Echinodermes. Nouv. série I. Georg édit., Genève. 52 p., 3 pl.
1904. Notes pour servir à l'étude des Echinodermes. Nouv. série II. 68 p., 4 pl.
1905. Notes pour servir à l'étude des Echinodermes. Nouv. série III. Georg édit., Genève. 30 p., 3 pl.
1908. Note sur deux Echinodermes fossiles. Revue suisse de zoologie. T. XVI, 7 p., 1 pl.
1909. Note sur quelques espèces d'Echinides fossiles de Syrie. Ibid. T. XVII fasc. 1, p. 219—248, 1 pl. (ouvrage posthume publié par M^r R. Fourtau).
-

François Turrettini.

1845—1908.

Né à Genève le 19 août 1845, notre regretté concitoyen François Turrettini était le chef d'une famille de vieille noblesse italienne, fixée dans notre pays depuis la fin du XVI^e siècle.

Originaires du château de Nozzano, à quelque distance de Lucques, les Turrettini s'établirent dans cette ville au commencement du XIV^e siècle et, pendant neuf générations, y occupèrent dans la magistrature un rang distingué qu'ils ont gardé chez nous dès leur admission à la bourgeoisie de la République, et sans interruption jusqu'à nos jours¹⁾.

Noble Francesco (François) Turrettini, né à Lucques le 5 mai 1547, quitta l'Italie pour cause de religion, afin de pouvoir professer librement la foi réformée. Il faisait partie de cette vaillante pléiade de patriciens lucquois — tels les Balbani, les Burlamacchi, les Calandrini, les Diodati, les Micheli (appelés autrefois dei Moccidenti), etc. — qui n'hésitèrent pas à faire à leurs convictions religieuses le sacrifice de leur fortune, de leur position sociale et de leur avenir. Leur fidélité trouva sa récompense dans la situation brillante qu'ils ne tardèrent pas à se créer dans la cité du Refuge protestant, leur patrie d'adoption. Condamné à mort par contumace comme hérétique et rebelle, à Lucques, le 28 février 1578, Francesco Turrettini avait eu tous ses biens con-

¹⁾ Voir la généalogie de la famille Turrettini, dans les *Notices généalogiques sur les familles genevoises*, de Galiffe (Genève, 2^e éd., 1892, in-8°, t. II, p. 454—479), où nous avons largement puisé.



FRANÇOIS TURRETTINI

1845 — 1908

fisqués. Après avoir habité successivement Genève, Anvers, Francfort-sur-le-Main, Bâle et Zurich, il s'établit définitivement en 1592 à Genève, où il reçut gratuitement, avec ses deux fils, la bourgeoisie genevoise, le 30 novembre 1627, en considération des bons services qu'ils avaient rendus à la République.

L'histoire de la famille Turretini est dès lors intimement liée à celle de notre petit pays. L'Église de Genève, l'Académie, les Conseils de la République mentionnent dans leurs annales un grand nombre de Turretini, pasteurs distingués, savants professeurs, magistrats intègres, administrateurs capables et habiles, parmi lesquels nous nous bornerons à citer les noms de trois théologiens, Bénédict Turretini (1588—1631), François Turretini (1623—1687) et Jean-Alphonse Turretini (1671—1737), le plus célèbre d'entre eux; du procureur général William Turretini (1810—1876); d'Auguste Turretini (1818—1878), conseiller administratif de la ville de Genève, et de M. Théodore Turretini, ingénieur de mérite, aujourd'hui conseiller national, qui a fait longtemps partie du Conseil administratif, et dont le nom restera attaché à la grande entreprise de l'utilisation des forces motrices du Rhône et de la régularisation des eaux du lac de Genève. Ajoutons que noble Jean Turretini, fils de François, naturalisé à Genève en même temps que son père, obtint en 1631 l'inféodation de terres seigneuriales au mandement de Peney sous le nom de Turretin. Le manoir construit en ce lieu fut dénommé «Château-Turretin» ou «Château des Bois». C'est de cette seigneurie que les Turretini tirent leur nom de «Turretini de Turretin» ou, par abréviation, simplement «Turretin», sous lequel ils ont été généralement connus à Genève pendant deux cents ans.

Fils du procureur général William Turretini et d'Albertine de la Rive, François-Auguste Turretini, né, comme nous l'avons dit, à Genève le 19 août 1845, fit de fortes études philologiques à l'Académie de cette ville et les continua en 1865—66 en Italie. Il se rendit ensuite à Paris où, sous

la direction du célèbre sinologue Stanislas Julien et à l'École des langues orientales vivantes, il étudia le chinois, le mandchou, le mongol, le japonais.

De retour à Genève, François Turrettini fonda, pour la publication de mémoires (textes originaux et traductions), une imprimerie chinoise qu'il installa dans sa maison de la rue de l'Hôtel-de-Ville, n° 8, ce chef-d'œuvre de l'architecture de la Renaissance, sans contredit et de beaucoup la plus belle maison de Genève, que sa famille possède et habite depuis le commencement du XVII^e siècle.

Plus connu peut-être à l'étranger qu'à Genève, à cause de la nature très spéciale de ses travaux scientifiques, François Turrettini était apprécié à sa juste valeur — et elle était fort grande — dans le sein de la Société de géographie de Genève, dont il a fait partie pendant près de quarante-six ans, y ayant été admis en décembre 1862¹.) Appelé à siéger dans le Bureau de cette Société le 16 novembre 1894, il est resté dans son administration jusqu'à sa mort. Élu vice-président, à l'unanimité, le 15 novembre 1895, il aurait été, selon l'usage, porté à la présidence l'année suivante, si sa trop grande modestie ne lui avait fait, à notre regret, opposer un refus invincible aux instances de ses collègues à cet égard.

François Turrettini a pris une part active au Congrès international des orientalistes, tenu à Genève en 1894, sous la présidence de M. Édouard Naville, dont il organisa la section de l'Extrême-Orient. La Société de géographie de Genève lui doit une communication qu'il fit dans la séance du 28 avril 1899, sur les «Voyages et aventures de M. et M^{me} Rynhardt, médecins missionnaires au Tibet»²). François Turrettini était entré, dès sa constitution, en janvier 1906, dans le Comité d'organisation du neuvième Congrès inter-

¹) François Turrettini a aussi fait partie pendant quarante ans environ de la Société de géographie et de la Société asiatique de Paris.

²) *Globe XXXVIII, Bulletin*, p. 122—141.

naional de géographie, dont il suivit les travaux avec le plus grand intérêt.

Mais notre collègue était avant tout orientaliste et spécialement sinologue.

Dans une étude lue à la V^e section du Congrès international des orientalistes de Genève, M. Henri Cordier, aujourd'hui membre de l'Institut de France (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), président de la section, faisait remarquer avec raison que, si l'on peut imprimer le chinois à Genève, c'est à François Turrettini qu'on le doit. «Il a fondé, dit-il¹⁾, dans cette ville, ces deux recueils, ou plutôt ces deux collections: l'*Atsume Gusa* et le *Ban zai-sau*, dont vous comprendrez l'intérêt lorsque je vous dirai qu'ils renferment des publications aussi importantes que le *Si siang ki*, de Stanislas Julien, et le *Ma Touan-lin*, du marquis d'Hervey-Saint-Denys. Cette année même (1894), M. Turrettini nous donnait encore une version mandchoue du recueil des Phrases de trois mots, le *San tseu king*, bien connu de tous ceux qui s'occupent de sinologie. M. Turrettini a publié également la méthode écrite en anglais par Charles Rudy pour écrire et parler le chinois selon le système d'Ollendorf . . . Ajouterai-je encore que c'est à ce même François Turrettini que l'on doit le livre capital de Metchnikoff sur l'empire japonais?»

Cet hommage rendu au mérite de notre concitoyen par un des orientalistes les plus distingués de France, sinologue lui-même, dont les travaux font autorité, nous avait paru devoir être rappelé au moment où une mort prématurée venait d'enlever Turrettini à ses travaux d'érudition et à l'affection des siens. Aussi l'avions-nous reproduit dans le *Journal de*

¹⁾ Henri Cordier. *La participation des Suisses dans les études relatives à l'Extrême-Orient*. Genève, 1894, une plaquette in-4^o p. 21—23.

Genève, dans un article auquel nous avons fait plusieurs emprunts en écrivant cette notice¹).

L'imprimerie orientale de François Turretini lui valut, en 1878, une médaille d'argent à l'Exposition universelle de Paris. Nombreuses sont les publications sorties de ses presses. Parmi les ouvrages dont nous sommes redevables à son infatigable activité, nous citerons en première ligne, d'après le *Dictionnaire* de Gubernatis²), *Heike Monogatari*, récits de l'histoire du Japon au XII^e siècle, avec planches, *Tami-no Nigivai*, contes moraux traduits du japonais, avec gravures; Histoire des *Taira*, tirée du *Nitpon gwaï-si* et traduite du japonais; *Komats et Sakitsi*, texte et traduction d'un roman japonais; *Kan-ing pien* ou le Livre des récompenses et des peines, avec commentaires et légendes, ouvrage taoïste en chinois. Citons encore le *San ze King* ou les Phrases de trois caractères, en chinois avec les versions japonaise, mandchoue et mongole, et l'explication de tous les mots, ouvrage important qu'il ne faut pas confondre avec le *San tseu King* ou les Phrases de trois mots dont parle M. Cordier dans le passage de sa notice que nous avons reproduit plus haut.

François Turretini possédait une des plus belles collections particulières d'estampes japonaises. Il s'était en effet rendu acquéreur, il y a plus de trente-huit ans, des trésors recueillis par Aimé Humbert pendant la mission que celui-ci avait remplie au Japon, en qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la Confédération suisse (1864—1865). Cette collection, unique en son genre, comprend toutes les estampes japonaises, peintures en noir et en couleur, dessins, esquisses, photographies, gravures, etc., qui avaient servi à Humbert pour son *Japon illustré*, édité par

¹) A propos de François Turretini. *Journal de Genève* du 28 octobre 1908.

²) Angelo de Gubernatis. *Dictionnaire international des écrivains du jour*. Florence 1891, in-4^o, II, p. 1856.

Hachette, à Paris, en 1870, après avoir d'abord paru dans le *Tour du Monde*, et qui est, ainsi que l'a remarqué M. Cordier, l'un des deux livres (l'autre est celui de Léon Metchnikoff) «les plus intéressants qui aient jamais été écrits sur le Japon».

«Les 3668 pièces de la collection, lit-on dans le rapport du Président de la Société de géographie de Genève, sur l'exercice 1893—1894¹⁾, à propos de l'exposition que François Turrettini en avait faite à l'occasion du Congrès des orientalistes, les 3668 pièces de la collection, qui sont réparties en 21 portefeuilles, divisés en 362 sections, n'ont pas toutes la même valeur artistique — cela va de soi; mais un très grand nombre d'entre elles sont de petits chefs-d'œuvre de l'art japonais, qui ont fait les délices de ceux qui connaissent déjà ce genre de peinture, et auront ouvert aux laïques des horizons artistiques encore inaperçus pour eux.» Le rapport conclut en exprimant à Turrettini de «sincères remerciements pour l'obligeance avec laquelle il a bien voulu permettre à ses collègues de jouir, pendant quelques jours, des trésors inestimables de cette collection, qui n'est pas connue comme elle mériterait de l'être».

Ses recherches dans le domaine de l'Extrême-Orient n'empêchèrent pas François Turrettini de s'occuper de l'histoire nationale. M. de Gubernatis cite en effet la notice biographique qu'il a consacrée à la mémoire de son ancêtre Bénédict Turrettini, en 1871, et ses *Archives de Genève*, inventaire et extraits des registres du Conseil (tome I^{er}), publiés en 1877.

François Turrettini faisait partie en outre d'un grand nombre d'autres Sociétés savantes dans divers domaines; il aimait passionnément la nature et avait un goût particulier pour l'entomologie. Il avait réuni au cours de ses promenades une collection de coléoptères. C'est sans doute par cette branche qu'il se rattachait à la Société helvétique des Sciences naturelles en 1902.

¹⁾ *Globe XXXIV, Bulletin*, p. 23.

Cependant l'état de la santé de François Turrettini s'altéra dès les premiers jours de l'année 1908. Un séjour à Abbazia, au bord de l'Adriatique, sur lequel il avait fondé beaucoup d'espérances, ne lui réussit pas et nous avons été péniblement frappé de l'altération de sa physionomie et de son amaigrissement, à son retour à Genève, au printemps. Mais nous étions loin de supposer une issue fatale. Il s'est éteint dans sa soixante-quatrième année, le 24 octobre 1908.

François Turrettini avait épousé, le 12 juin 1871, M^{lle} Sophie Rilliet (fille du D^r Frédéric Rilliet et d'Amélie Saladin), dont il eut quatre enfants.

Cet érudit, au caractère plein d'originalité, était bon, aimable et bienveillant. La modestie de François Turrettini n'avait d'égale que sa science. Il fuyait toutes les occasions de se mettre en avant. S'il n'ambitionna jamais de jouer un rôle politique, il n'en était pas moins un excellent citoyen. Il aimait son pays, s'intéressait à la chose publique et fréquentait volontiers les réunions du parti conservateur-libéral ou démocratique, comme il s'intitule à Genève, à juste titre d'ailleurs, depuis 1878.

Ajoutons qu'en vingt ans ou environ — c'est en 1888, si nous ne nous trompons, que nous avons fait sa connaissance — nous ne lui avons jamais entendu proférer un seul propos désobligeant sur qui que ce fût. Le fait est assez rare — même à Genève — pour être noté. Aussi François Turrettini n'a-t-il laissé que des amis.

Arthur de Claparède,
(Notice extraite du « *Globe* », Journal géograph.,
Organe de la Soc. de Géographie de Genève,
Tome XLVIII, Bulletin.)

Publications de François Turretini.

- 1^o *Atsume gusa*, revue pour servir à la connaissance de l'extrême Orient, 8 volumes, 1873—1881.

Les travaux suivants de F. Turretini ont paru dans ce recueil:
Heike Monogatari, récits de l'histoire du Japon au XXII^e siècle, traduits du japonais.

Histoire des Taira, tirée du Niptongivai-si, traduit du chinois.

Tami-no-Nigivai, contes moraux, traduits du japonais.

Avalokiteçvara Sutra, Texte chinois et transcription japonaise.

Genève: Georg. — Paris: Ernest Leroux. — Londres: Trübner et C^o.

- 2^o *Ban sai sau*, recueil pour servir à la connaissance de l'extrême Orient, 4 vol., 1873—1894.

Les travaux suivants de F. Turretini ont paru dans ce recueil:
Komats et Sakitsi, traduction du japonais du roman de Riutei Tanefico avec le texte en regard.

San ze King ou les Phrases de 3 caractères, en chinois avec les versions japonaise, mandchoue et mongole suivies de l'explication de tous leurs mots.

Commentaire du *San-tseu-King* ou les phrases de 3 mots, version mandchoue.

- 3^o *Notice biographique sur Bénédict Turretini*, théologien genevois du XVII^e siècle. Genève 1871. 8^o.

- 4^o Les *Archives de Genève* inventaire des documents contenus dans les portefeuilles historiques et les registres des conseils avec le texte inédit de diverses pièces de 1528 à 1541 publié par François Turretini avec le concours de A. C. Grivel archiviste cantonal. Genève 1877. 8^o.
-

Dr. Aug. de Bonstetten.1835—1908.

Charles Rodolphe Auguste de Bonstetten est né a Berne, le 18 Août 1835, d'une vieille famille qui a donné à la Suisse un certain nombre d'hommes illustres, guerriers, diplomates, hommes d'état, prélats, artistes et savants.

Il reçut une éducation très soignée, tant par des précepteurs au château de Sinneringen, propriété de sa famille, qu'à Berne à l'école réelle, et au collège Gaillard à Lausanne. —

Il continua ses études à l'université de Heidelberg où, se sentant spécialement poussé vers les sciences naturelles, la chimie surtout, ce furent ses travaux avec les célèbres professeurs Kirchhoff et Bunsen qui formèrent le point culminant de ses années universitaires. Il en sortit avec le titre de Docteur en philosophie et la note „*Insigni cum Laude*“. Son goût pour les voyages le porta à ce moment à parcourir avec quelques amis des contrées peu explorées alors, la Norvège dans ses parties les moins connues, la Suède, le Nord de l'Ecosse etc. — Plus tard ce fut le tour de l'Italie, et il a laissé à sa famille diverses relations de ses voyages, très intéressantes, et où l'observateur attentif, l'amateur passionné du beau dans la nature et dans l'art, se font sentir à chaque ligne.

De retour dans sa patrie il se livra durant plusieurs années à des travaux de chimie dans un laboratoire qu'il avait fait établir dans ce but.

Mais s'étant marié et établi pour une partie de l'année dans un canton voisin, il quitta la chimie pour se vouer plus particulièrement à la peinture qu'il affectionnait, ayant déjà beaucoup travaillé dans sa première jeunesse avec son oncle le peintre Auguste de Bonstetten de Sinneringen, paysagiste bien connu dans le monde des arts.

Sa famille possède de lui une quantité de toiles, paysages, portraits, et quelques compositions de genre, qui tout en trahissant le dilettante, offrent cependant la preuve d'un talent distingué, surtout une grande vérité d'expression, beaucoup de fraîcheur, de sens artistique.

Il fit partie pendant de nombreuses années de sociétés artistiques et littéraires, de celle de géographie dont il fut successivement vice-président, bibliothécaire, et qu'il représenta en qualité de délégué en 1881 au Congrès universel de Venise, avec charge de diriger une classe de jurés pour la distribution des diplômes d'honneur.

Il était aussi membre du conseil de bourgeoisie de Berne, de la Waisenkommission de l'Abbaye des Gentilshommes, et de plusieurs autres sociétés. Ses loisirs se partageaient entre l'art et l'étude, surtout de recherches historiques qu'il poursuivait constamment, et la connaissance de la flore des contrées où il passait ses étés; à côté de la botanique, le petit monde des papillons, des insectes l'intéressant particulièrement; il les collectionnait avec ardeur.

Mais sa grande modestie, peut-être aussi un manque de confiance en lui même, l'a toujours empêché de prendre rang parmi les travailleurs en vue, il n'a jamais publié ses écrits, et il n'a été réellement apprécié à sa valeur que par ceux qui, le voyant dans l'intimité, étaient souvent frappés de son savoir étendu, de ses connaissances variées, de la profondeur et de la sagacité de son jugement.

D'un abord extrêmement doux et sympathique, affable, prévenant, recherchant avec prédilection les petits et les déshérités de ce monde, les innombrables marques regr de et

et de sympathie reçues par sa famille après son décès, sont le meilleur témoignage de l'estime et de l'affection dont il jouissait universellement.

Il laisse au milieu des siens un vide que rien ne saurait combler. —

Aufzeichnungen der Familie.

François Doge.

1860—1908.

François-Adrien Doge est né à La Tour de Peilz, près Vevey, le 2 mai 1860.

Dès son jeune âge, il manifesta un goût très vif pour les sciences naturelles et un grand amour pour la montagne.

Encore collégien, avec son maître Emile Javelle, l'alpiniste et l'écrivain bien connu, il fit ses premières excursions dans le massif du Trient qu'il devait plus tard explorer complètement.

Après avoir achevé ses études au collège de Vevey, F. Doge les continua à l'académie de Lausanne où il fut pris en amitié par le professeur Renevier. Ce dernier lui inculqua le goût de la géologie qu'il conserva jusqu'à sa mort. Puis il fit quelques semestres au Polytechnicum à Zurich, sans prendre de grades officiels. En amateur, il est vrai, mais en amateur sérieux et consciencieux qui n'a pas besoin du stimulant des examens pour se livrer à un travail persévérant. C'est pendant cette période de ses études, en 1883, qu'il devint membre de la société helvétique.

F. Doge aurait ardemment désiré continuer ses études et se livrer entièrement à la géologie.

Le professeur Heim, qui avait promptement reconnu toutes les aptitudes et le sérieux de cet étudiant, et que, comme Renevier, il avait pris en grande amitié, l'y encourageait vivement. Malheureusement il se heurta à la volonté

paternelle qui en avait décidé autrement. En fils respectueux il s'y soumit sans se plaindre, mais non sans en éprouver de profonds regrets.

Nul doute que si F. Doge avait pu suivre la carrière de son choix, il n'eut tenu une place honorable parmi nos géologues suisses.

A son retour au pays natal il reprit le bureau de courtage en vins et gérances de vignobles fondé par son père et son oncle.

Mais ses concitoyens ne furent pas longtemps sans reconnaître son activité et ses qualités d'administrateur. Très jeune encore F. Doge fut appelé à diverses fonctions officielles ainsi qu'à l'administration de nombreuses sociétés et œuvres d'utilité publique.

Jusqu'à sa mort il remplit tous ces postes avec un zèle et un dévouement qui le firent promptement apprécier et aimer de tous.

Il a été conseiller de paroisse, président du conseil communal, municipal, député au Grand Conseil. La section de Jaman du club alpin, qui l'a eu à sa tête pendant bien des années, a sous sa présidence subi une transformation complète et reçu une impulsion vigoureuse. C'est à lui que l'on doit la création du musée scolaire de La Tour et pendant près de 30 ans il s'est occupé activement des collections et de l'administration du musée de Vevey.

A côté de ses multiples occupations, F. Doge continuait ses recherches scientifiques dans le domaine de la géologie. Malheureusement une extrême défiance de lui-même unie à une trop grande modestie l'ont empêché de publier ses études sur la géologie des environs de la Forclaz en Valais et sur celle de la contrée du Lac Noir dans le canton de Fribourg.

On lui doit des recherches sur l'avancement du glacier des Grands et des trouvailles intéressantes de fossiles.

Les études historiques, surtout celles concernant les anciennes familles vaudoises, l'attiraient également. C'est la raison pour laquelle il fut appelé à faire partie du comité

pour la restauration du château de Chillon. Enfin, il a écrit dans une fort intéressante et élégante brochure, l'histoire d'une des plus anciennes sociétés de tir du canton de Vaud, celle des mousquetaires de la Tour, société à laquelle il était profondément attaché.

F. Doge avait des convictions politiques et religieuses fermes et bien arrêtées, qu'il n'a jamais cherché à cacher et avec lesquelles il n'a jamais transigé. Malgré cela il était universellement aimé, car ses paroles et ses actes étaient dirigés par la grande bienveillance qui constituait la base de son caractère.

Ne blesser personne, s'efforcer d'être utile à tous, montrer un amour profond pour son pays et ne chercher comme récompense que la satisfaction du devoir accompli, telles furent les règles de conduite de F. Doge pendant une vie entièrement consacrée au bien de la communauté.

Le long cortège, qui le 20 novembre 1908, l'a accompagné à sa dernière demeure, la profonde tristesse empreinte sur tous les visages, ont montré à sa famille combien celui qu'elle perdait avait conquis l'affection et le cœur de tous.

Prof. Gustave Rey, Vevey.

Dr. med. Jakob Kummer.1834—1908.

Jakob Kummer war der Spross eines seit alten Zeiten zu Aarwangen im bernischen Oberaargau angesessenen Geschlechtes und wurde im Jahre 1834 geboren. Bis zu seinem 14. Lebensjahre besuchte er die Primarschule des Dorfes, ging dann ein Jahr zur Erlernung der französischen Sprache nach St. Blaise und äusserte nach seiner Rückkehr den bestimmten Wunsch Medizin zu studieren. Die Schwierigkeiten der Vorbereitungen zum Eintritt ins Gymnasium konnten überwunden werden mit Hülfe des Pfarrvikars Gerber von Aarwangen, dem nachmaligen Direktor des freien Seminars auf den Muristalden bei Bern, der es unternahm, im Zeitraum eines Jahres die vorhandenen Lücken im Wissen des Knaben durch Privatunterricht auszufüllen. Der Eintritt ins Gymnasium gelang, der geistig und körperlich urgesunde und frische Bauernsohn machte glänzende Studien und doktorierte sieben Jahre nach seinem Eintritt ins Obergymnasium. Nach dem Examen studierte Kummer in Wien, Prag, Berlin, Paris und London allgemeine Medizin und speziell Augenheilkunde, so bei Arlt in Wien und besonders bei von Gräfe in Berlin. Augenheilkunde blieb denn auch während seiner ausgedehnten praktischen Tätigkeit im Heimatdorte Aarwangen und weiter Umgebung sein Lieblingsfach. In einem kleinen Privatspital führte er während der 36 Jahre seiner ärztlichen Praxis alle damals geübten Augenoperationen aus. Immer blieb er in Fühlung mit den Fortschritten der Wissenschaft durch



DR. MED. JAKOB KUMMER

1834 – 1908

regen persönlichen Verkehr mit Augenärzten, wie Horner, Dor und andern und durch regelmässiges Studium der Fachliteratur.

Doch die Praxis allein genügte seiner Tatkraft nicht. Er nahm tätigen Anteil am öffentlichen Leben seiner engern und weitem Heimat; er war eifriger Militärarzt, lange Jahre Divisionsarzt und von 1891 bis 1895 Armeekorpsarzt IV. Er war Mitglied des oberaargauischen Aerztevereins und des schweizerischen Centralvereins, dessen ständigem Ausschuss er mit Sonderegger, Burckhardt-Merian, Steiger, Zehnder und andern jahrelang angehörte.

Mit grossem Interesse verfolgte Dr. Kummer sein Leben lang die Entwicklung der Naturwissenschaften. Auf seinen Gängen zur medizinischen Praxis studierte er Botanik und stand mit seinem Freunde Prof. Dr. Ludwig Fischer in Bern in regem Verkehr. In einer wissenschaftlichen Arbeit, die von der Bernerhochschule mit einem Preise ausgezeichnet wurde, hatte er schon früher Beobachtungen über die Entwicklung von Equisetaceen niedergelegt. Auch für Geologie interessierte er sich und besass neben seinem Herbarium eine Petrefakten-sammlung; er war befreundet mit dem katholischen Pfarrer von Oberbuchsiten, Cartier, dem bekannten Jurageologen. Naturwissenschaftlich-biologische Fragen fanden stets das lebhafteste Interesse von Dr. Kummer. Die Prinzipien naturwissenschaftlicher Fragestellung und Arbeitsmethode suchte er auch in der medizinischen Praxis anzuwenden; den Naturwissenschaften entnahm er den Leitfaden für die Behandlung seiner Patienten, und aus diesem Grunde hielt er viel auf Kontakt mit naturwissenschaftlichen Fachgelehrten und Gesellschaften, ohne selbst den geringsten Anspruch auf Titel wissenschaftlicher Gelehrsamkeit zu machen. Jahrelang war er Mitglied der Schweizerischen naturforschenden Gesellschaft, und nach seiner Übersiedlung nach Bern wurde er ein eifriges Mitglied der dortigen Naturforschenden Gesellschaft.

Das Familienleben Dr. Kummers war ein überaus glückliches. Nachdem seine Kinder, zwei Töchter und ein Sohn, der bekannte Genferchirurg, das väterliche Haus verlassen

hatten, zog er im Herbst 1896 mit seiner Gattin nach Bern, wo er sich neben einer beschränkten Praxis besonders gemeinnützigen Aufgaben widmete. So unterstützte er eifrig die Bestrebungen gegen die Trunksucht, war mehrere Jahre Mitglied der städtischen Armenbehörde und des Verwaltungsrates der Inselkorporation. Als solcher bemühte er sich für den Ausbau der klinischen Institute, speziell der Augenabteilung und vertrat während der Ferien mehrmals den befreundeten Abteilungschef, Prof. Siegrist. Für Hochschulangelegenheiten hatte er überhaupt ein warmes, nie erlahmendes Interesse, so auch für die Vergrößerung und Umgestaltung des botanischen Institutes und des botanischen Gartens, den er oft besuchte. Sein Alter war, wie er es stets gehofft hatte, ein *otium cum dignitate*, sein Tod ein sanfter, ruhiger. Die zahlreiche Beteiligung von Seite der Kollegen, Militärs, ehemaligen Patienten und Freunden bei seinem am 14. August 1908 erfolgten Begräbnis bewies, dass Viele des Verstorbenen in Dankbarkeit gedachten.

Nach dem „Korrespondenzblatt für Schweizerärzte“
und schriftlichen Mitteilungen von Dr. E. Kummer.

Dr. Joseph Lanz.

1818 – 1908

Aus der Familie Lanz vom „Berg“ in Huttwyl stammend, aus welcher Ende des 18. und 19. Jahrhunderts mehrere Aerzte hervorgegangen, wurde Joseph Lanz in Alchenstorf (bei Burgdorf) geboren, besuchte daselbst die Dorfschule und nachher das Progymnasium zu Biel, das damals besonderen Ruf genoss; und zuletzt die Berner Hochschule von 1836 bis 1842. Eine grössere Studienreise führte den für medizinische und allgemeine Fortbildung Beflissenen nach Berlin und Paris (über seine dortigen Aufzeichnungen vergl. Corresp.-Blatt f. schweiz. Aerzte 1909 Nr. 8, Briefe an Carl Emmert über die Berlinerschule). In Bern waren Fueter, Vogt, Demme d. ältere, Carl Emmert, in Berlin Schönlein, Romberg, Langenbeck seine Lehrer. In die Heimat zurückgekehrt praktizierte Dr. Lanz zuerst 2 Jahre in Alchenstorf und hernach seit 1845 in Biel, das seine zweite Heimat geworden.

Der Stadt Biel und weiteren Kreisen hat Dr. Lanz bis ans Ende wertvolle Dienste geleistet. Mit Dr. K. Neuhaus, Gründer des Bieler-Gemeindespitals war er bis 1906 sein Verwalter und Direktor, Mitbegründer und Vorstandsmitglied der Anstalt für Epileptische in Tschugg. Ausserdem hat er der städtischen Angelegenheiten, in Schule, Gemeindeverwaltung, als Präsident der Museums-Kommission u. a. m., sich eifrigst angenommen. Im Museum war er der treue und lange Zeit der einzige kompetente Hüter der Schwab'schen Pfahlbauten-Sammlung. Der schweiz. naturf. Gesellschaft war

der Verstorbenen von 1844 bis zu seinem Tode ein anhängliches und dankbares Mitglied; wenn er auch nicht durch Vorträge und Arbeiten sich betätigte, so hatte er stets Interesse und Verständnis für das an den Generalversammlungen jeweiligen Gebotene.

Er starb, nachdem er das Leben ruhig und zufrieden genossen und nach getreuer Pflichterfüllung am 22. Jan. 1908.

Dr. E. Lanz.



Julius Mög

1818—1908

Dr. Eugen Munzinger.

1830—1907.

Eugen Munzinger, Arzt und Sanitätsoberst von Olten wurde am 31. März 1830 in seiner Vaterstadt geboren und entstammt einer künstlerisch, hauptsächlich musikalisch veranlagten Familie. Sein Vater war Dr. Victor Munzinger, als Arzt und Musiker gleich begabt, sein Oheim der Bundespräsident Josef Munzinger, der Vater der beiden Söhne, des Rechtsgelehrten Professor Dr. Walther Munzinger in Bern und des Afrikaforschers Werner Munzinger Pascha in Abessinien. Eugen Munzinger machte ernste Gymnasialstudien in Solothurn bis 1848, dann betrieb er mit Eifer das medizinische Fachstudium in Zürich, Würzburg und Paris. Als flotter Student schwang er auch als Neuhelvetier frisch den Schläger. Als er im Jahre 1854 mit einer vortrefflichen Bildung ausgestattet sich in seiner Vaterstadt als Arzt niederliess, begann ein Leben, in welchem er durch berufliche Pflichttreue und Kunst seinen Mitmenschen die grössten Dienste erwies und dessen Sonnenseiten die Pflege der schönen Wissenschaften und Künste blieben, wie im Vaterhause. Mit einer schönen Tenorstimme begabt errang er nicht nur in Olten, sondern auch in Zürich und andern Schweizerstädten in Konzerten grosse Erfolge und wurde vom Sängerverein Harmonie in Zürich deshalb zum Ehrenmitgliede ernannt. In seiner Vaterstadt pflegte er als Präsident und Ehrenmitglied des Gesangvereins mit Liebe die Kunst des Gesanges und wirkte als Regisseur, Schauspieler und Sänger in vielen klassischen Schauspielen und Opern der Liebhabertheaterbühne mit. In den Jahren

1855/56 betätigte er sich als Arzt beim Bau des Hauenstein-tunnels und zeichnete sich bei der Tunnelkatastrophe beim Rettungswerke der Verunglückten aus. Jahrelang wirkte er als Arzt der Zentralbahnwerkstätte in Olten. — In den italienischen Feldzügen 1859 stellte er sich mit Hingebung als freiwilliger Arzt in den Dienst der Lazarette nach den mörderischen Schlachten von Magenta und Solferino. Im Kriege von 1870 wurde er mit andern Kollegen von der Eidgenossenschaft auf den Kriegsschauplatz gesandt und machte sich als Chef eines Johanniterlazaretts in Gorze hauptsächlich um die Pflege der bei Gravelotte Verwundeten verdient. König Wilhelm verlieh ihm als Anerkennung dafür einen Orden. — Im Militärdienste, dem er mit Eifer und Liebe oblag, bekleidete er den Rang eines Divisionsarztes der fünften Division, avancierte dann zum Oberst und funktionierte als solcher als Chef der allgemeinen Hülfe. —

Im Kantonsspital Olten versah er seit dessen Gründung 15 Jahre lang die Stelle des leitenden Arztes und Operators und war später bis zu seinem Tode Mitglied der Spitaldirektion. Auch sass er lange Jahre im Rate des schweizerischen Ärztekollegiums und im Vorstande verschiedener philanthropischer und gemeinnütziger Vereine. In den höhern Stadtschulen Oltens bekleidete er lange Zeit das Amt eines Inspektors. —

Dem Getriebe der Politik blieb er im Allgemeinen lieber ferne; wenn aber eine Sache von höherer geistiger Bedeutung der Fürsprache bedurfte, wenn ein Vorurteil zu bekämpfen, ein niederer Instinkt zu überwinden war, dann ergriff er in der Gemeindeversammlung dafür das Wort, das selten sein Ziel verfehlte. Im Jahre 1867 nahm er seiner politischen Partei zu Liebe das Mandat eines Kantonsrates an, das er aber als unvereinbar mit den Pflichten eines Arztes haltend bald wieder abgab.

Auch in medizinischen Dingen und Kontroversen behielt er Mass und warnte vor Übertreibungen. In der Gesellschaft nahm man an ihm in allem den weltmännischen, harmonischen

Geist wahr. Diesen trug er auch auf den Reisen mit, die er nach Italien, Sizilien, Griechenland, Konstantinopel und Tunis unternahm. Wenig brauchte ihn das rote Reisehandbuch zu leiten, sondern hell vor seinen Augen stand, was die Alten in ihren Geschichts- und Gedichtswerken geschrieben haben und was er seit seinen Jünglingsjahren in der Seele bewahrte. Da lag das Land des Homer, da die Stätte wo die Menschheit ihren immer wiederkehrenden Frühling beging und da das ewige Rom. So waren die Reiseeindrücke beschaffen, die er im bescheidenen Kreise der Vortragsgesellschaft Akademia, deren Mitgründer er war, vortrug. Es war ihm vergönnt, selber als Dichter zu seinem Volke zu sprechen. Zu manchem ernstesten und scherzhaften Anlasse lieh er Gaben seiner Muse in Form von Gedichten, Toasten und Festspielen. In viele Festversammlungen z. B. auch in die jährlichen Versammlungen des ärztlichen Zentralvereins in Olten brachte seine Rede den poetischen Schwung. Die höchste Weihe fand seine Kunst in dem Heldenspiele, das er für die Jahrhundertfeier von 1899 in Dornach dichtete und das vom Herold dem Volke verkündet wurde, während die rühmlichen Bilder aus der schweizerischen Geschichte über die Bühne gingen. Es ist anzunehmen, dass der vaterländische Mann jenen Tag als den besten seines Lebens empfunden hat. — Entschieden freisinnig half er in den siebziger Jahren mit an der Gründung der christkatholischen Kirche der Schweiz; sein Name steht mit unter dem Protokoll der ersten christkatholischen Bischofsweihe in Rheinfelden. — In seinem gastlichen Hause verkehrten im Laufe der Jahre zahlreiche Gelehrte und Künstler. Selber eifriger Botaniker durchzog er mit bekannten Naturforschern der Schweiz den Jura und bereicherte sein ansehnliches Herbarium mit den seltensten Juraspezies. Öfters begleitete er den Geologen Gressly aus Solothurn und den Gelehrten Prof. Osenbrüggen von Zürich auf ihren Wanderungen durch den Jura. — Im Bade Lostorf studierte er als Badearzt die dortigen Schwefelquellen und verfasste eine Broschüre über ihre Heilwirkungen.

Seit 1855 verheiratet mit Frl. Agathe Büttiker war es ihm vergönnt mit seiner Gattin in voller Rüstigkeit die goldene Hochzeit zu feiern. Seiner Ehe entsprossen zwei Töchter und ein Sohn, der ebenfalls den ärztlichen Beruf erwählte.

Eugen Munzinger bewahrte bis in sein hohes Alter seine geistige Frische und starb im 78. Lebensjahre am 28. Dezember 1907.

Er durfte auf ein reiches Leben voll Arbeit, Schönheit und Ehre zurückblicken.

Nach Aufzeichnungen der Familie.

Albert Pfeiffer.

1851—1908

Am Sonntag den 13. September verschied plötzlich, als er im Kreise seiner Freunde weilte, an einem Herzschlag Albert Pfeiffer, Gemeindebaumeister der Stadt St. Gallen. Da der liebe Kollege ein langjähriges Mitglied unserer schweiz. naturforsch. Gesellschaft und weit über die Grenzen St. Gallens bekannt war, sowie in schweizerischen wie in ausländischen Technikerkreisen viele Freunde besass, so erachten wir es als unsere Pflicht auch an dieser Stelle seiner zu gedenken.

Albert Pfeiffer war in Lichtensteig den 28. März 1851 geboren, von wo die Familie in den 50er Jahren nach St. Gallen zog. Schon 1863 verlor Pfeiffer seinen Vater. Die Mutter führte das blühende Geschäft weiter und liess dem Knaben eine gute Erziehung angedeihen. Pfeiffer besuchte das sogenannte Munz'sche Institut zum Bürgli und von 1864 bis 1868 die technische Abteilung der st. gallischen Kantonschule, auf welcher letzterer er sich für die Hochschulstudien vorbereitete. Nach an derselben wohlbestandenem Examen arbeitete er auf der Baustelle und im Bureau bei Baumeister Keller in Luzern und bezog sodann die Bauschule des grossherzogl. bad. Polytechnikums in Karlsruhe. Mit leuchtendem Auge sprach Pfeiffer in Freundeskreisen stets von der Studienzeit, die er dort durchlebt hatte. Er bewahrte für seine dortigen Lehrer eine grosse Verehrung, namentlich für Geheimrat Prof. Dr. Durm. Es war ihm auch dieses Jahr vergönnt, bei Anlass des Durm-Jubiläums sein liebes Karlsruhe wieder zu be-

suchen, alte Erinnerungen aufzufrischen, alte Bekanntschaften zu erneuern und neue zu knüpfen. Nach Beendigung seiner Studien arbeitete Pfeiffer bei Architekt und Bezirksbauinspektor E. Hendrich in Mannheim und war dann während fast zwei Jahren geschäftsleitender Architekt im Baugeschäft R. Schwind in derselben Stadt. Hier war ihm Gelegenheit geboten, sich im Bau sowohl städtischer Wohngebäude als auch umfangreicher Etablissements zu betätigen.

Im November 1874 wurde in St. Gallen die Stelle eines Adjunkten beim Bauamt geschaffen und diese unserem Albert Pfeiffer verliehen. In dieser Stellung arbeitete er neben dem kurz vorher berufenen Gemeinde-Ingenieur Jakob Haltiner. Mitte der 80er Jahre wurde er zum Gemeindebaumeister ernannt. Da die bauliche Tätigkeit in den Jahren 1875 bis 1895 nur eine geringe war (es wurden nur erstellt: das Abdankungsgebäude im neuen Friedhof auf dem Feldle, ein Gewächshaus im Stadtpark, die Parkanlage auf der Davidsbleiche, der monumentale Broderbrunnen und die Schlachthofanlage), fand er neben der Liegenschafts-Verwaltung und seiner baupolizeilichen Tätigkeit noch genügend Zeit, als Aktuar bei den gemeinderätlichen Kommissionen des Bauamtes, der Wasserversorgung und des Gas- und Elektrizitätswerkes tätig zu sein. Das Aktuariat des Bauamtes behielt er trotz sonstiger starker Inanspruchnahme noch bis 1904 bei. Vermöge dieser vielseitigen Tätigkeit in der städtischen Verwaltung und dank seinem ausgezeichneten Gedächtnisse war er im Stadthaushalte bewandert, wie wohl kaum ein zweiter neben ihm. Seine Erfahrung wurde von der Behörde, von seinen Kollegen und Untergebenen wie auch von den Bauhandwerkern sehr geschätzt. Immer war er ein freundlicher, wohlwollender Berater. Die enorme Kleinarbeit, welche die Baupolizei mit sich brachte, erledigte er mit ebenso grossem Eifer und klarem, scharfem Blick, wie die grössern, dankbareren Aufgaben seines Amtes. Mit dem Anwachsen der Stadt St. Gallen wuchsen auch die Aufgaben des Stadtbaumeisters und dann kam auch für die Gemeindebehörden eine Periode reger Bautätigkeit. In dieser

Zeit wurden unter seiner Leitung erbaut: Die Frauenbadanstalt, die Postfiliale Linsebühl, die Absonderungs-Stallungen im Schellenacker, die Männerbadanstalt, das neue Gewächshaus im Stadtpark, die Feuerwehrdepots im Linsebühl und St. Leonhard, die Mädchenbadanstalt, das Bauamtsmagazin im Wydacker, die Militärkantine, die Hochbauten des neuen Gaswerks und der Trambahn, das Bauamtsmagazin und Zentralfeuerwehrdepot in der Schochengasse, das Krematorium, das Volksbad, die Postfiliale an der Oberstrasse, die Parkanlagen und der Monumentalbrunnen am Rosenberg. Neben diesen Bauten erforderten viel Zeit und Arbeit die Studien für das Rathaus, für das Verwaltungs- und Bezirksgerichts-Gebäude, für die Bahnhof-Erweiterung usw.

Dass der Stadtbaumeister der städtischen Feuerwehr angehörte war selbstverständlich. 1878 wurde er Hauptmann des Sappeurkorps, 1888 Adjutant des Feuerwehrkommandanten, in welcher Stelle er bis zu seinem Rücktritt aus der Feuerwehr, d. h. bis 1903 blieb. Auch bei der Feuerwehr hat er Tüchtiges geleistet und war gleich beliebt bei den Kameraden wie bei seinen Untergebenen.

Im Ingenieur- und Architekten-Verein war er ein fleissiges Mitglied und immer bestrebt, neben der Pflege der Kollegialität auch das Ansehen der Technikerschaft zu heben. Der Verein wählte ihn in den Vorstand, dem er ununterbrochen von 1876 bis 1890 angehört hat und zwar von 1876 – 1885 als Kassier und von 1885 – 1890 als Präsident. Die letzte Jahresversammlung des S. I. u. A. V. in St. Gallen im Jahre 1889 fiel in die Zeit, da er Sektionspräsident war. Wie sehr Pfeiffer aber auch ausserhalb seiner Vaterstadt geschätzt wurde, zeigen die vielfachen Berufungen in Preisgerichte u. dergleichen. Auch dem Schulwesen des Kantons hat er lange Jahre Dienste geleistet, indem er 1887 bis 1905 dem Erziehungsrate angehörte.

Mit grossen technischen Kenntnissen, einer sehr guten allgemeinen Bildung ausgerüstet und künstlerisch veranlagt, verband er ein offenes, selbstloses und leutseliges Wesen mit gesundem Humor. Wo es galt, für das Allgemeinwohl etwas

zu schaffen, war auch unser Albert Pfeiffer mit seinem Rate dabei. So war er ein eifriges Mitglied des Feuerbestattungs-Vereins. Dieser verdankt seinem Schaffen das so wohldurchdachte, von ihm 1902/03 erbaute mustergültige Krematorium. Sein letzter amtlicher Gang am Todestag selbst galt noch der neuen Urnenhalle. Es ist nicht zu verwundern, dass ein so künstlerisch angelegter Mann auch ein eifriges Mitglied des Kunstvereins und ebenso ein warmer Befürworter eines gesunden Heimatschutzes war. Sein grosser Freundeskreis, seine Kollegen und die Behörden verlieren in ihm einen lieben Freund und einen hochgeschätzten Beamten, seine Familie einen treubesorgten, liebevollen Vater. Bei diesen Allen wird er in gutem Andenken bleiben, und über dieses zeitgenössische Andenken hinaus werden die von ihm geschaffenen Werke ihm ein bleibendes Andenken sichern.

H. Zollikofer, Direktor.
(Schweiz. Bauzeitung).

Dr. Charles Nourrisson.

1859—1908.

Charles Nourrisson est né à Genève le 7 mai 1859, au sein d'une vieille famille genevoise venue du Nivernais à la fin du XVI^me siècle. Son père, Etienne Nourrisson, avait fait de fortes études de philosophie et de philologie à Genève et à Berlin et se destinait à l'enseignement quand il mourut, très jeune, le 27 mars 1860, moins de deux ans après son mariage avec M^{lle} Salchli, d'Aarberg.

Si Charles Nourrisson n'eut pas le bonheur de connaître son père, il eut le grand privilège d'être élevé par une mère admirable qui suivit son éducation avec sollicitude et à laquelle il voua toujours une tendre affection. Grâce à ses relations de famille avec la Suisse allemande, il eut aussi cet avantage sur beaucoup de ses camarades d'apprendre à fond l'allemand et il s'exprimait en dialecte bernois aussi facilement qu'en français. Il suivit les classes du collège de Genève. Nature ouverte, bien que réservée, esprit attentif et studieux, il fit ses études dans des conditions très normales, et passa deux ans à la faculté des sciences, pendant lesquels il entra, en 1878, à la Société de Zofingue.

Les goûts de Nourrisson le poussaient vers la chimie. Ses camarades d'enfance n'ont point oublié que, jeune collègien, il avait une passion pour les drogues et qu'il les initiait aux mystères de l'argenture et autres manipulations. Après avoir pris à Genève son baccalauréat ès sciences physiques et naturelles, il hésita un moment entre la chimie

et la médecine; puis, ayant pris le parti de devenir chimiste, il se rendit au Polytechnikum de Dresde, où quelques jeunes Genevois l'avaient précédé, et il y passa trois semestres dans les laboratoires des professeurs W. Hempel et R. Schmitt. Il revint à Genève au printemps de 1882 pour préparer une thèse de chimie organique dans le laboratoire nouvellement installé et déjà réputé du professeur Graebe. Il fut, pendant ce semestre, président de la section genevoise de Zofingue (que son père avait présidée en 1850 – 1851).

Charles Nourrisson fit en 1883 le doctorat ès sciences physiques; la thèse qu'il présenta, sur l'acide anisolphtaloylique, étudiait un corps obtenu par l'emploi du procédé de condensation de Friedel et Crafts à l'aide du chlorure d'aluminium; ce travail dénotait un esprit d'observation et de méthode.

La période des études ainsi heureusement terminée, Nourrisson entra immédiatement dans la pratique et obtenait une place de chimiste dans la fabrique de couleurs d'aniline P. Monnet et C^{ie} à La Plaine (canton de Genève).

Il eut l'occasion, pendant qu'il était à La Plaine, de faire à l'Académie professionnelle de Genève (fondation Bouchet) un cours de «notions de chimie appliquées à la teinture» (1886). Ce cours pratique, qui se donnait dans le bâtiment de l'Ecole d'Horlogerie, avait été demandé par la Chambre syndicale des teinturiers. Nourrisson devint, la même année, membre de la Société helvétique des sciences naturelles et prit part dans la suite à plusieurs de ses réunions annuelles.

La spéculation scientifique avait un grand attrait pour notre ami; si les circonstances l'avaient poussé du côté de l'enseignement, il aurait fait sans nul doute un excellent professeur. D'autre part, la disposition éminemment pratique de son esprit le portait tout naturellement à envisager la chimie sous son côté économique et industriel. Nous voyons dès cette époque Nourrisson chercher à populariser la question de l'introduction des brevets en Suisse, qui préoccupait alors particulièrement les chimistes de notre pays, en communiquant



DR. CHARLES NOURRISSON

1859 – 1908

à l'un de nos quotidiens la traduction d'un article de la *Chemiker-Zeitung* relatif à cet objet.

De La Plaine, Nourrisson se rendit à Bâle en 1887 pour y occuper un poste de chimiste dans la fabrique de matières colorantes Kern et Sandoz. Mais en 1889, son activité professionnelle allait s'orienter dans une tout autre direction.

Grâce à l'initiative intelligente d'un jeune ingénieur de Lausanne, M. A. Boucher, qui a donné depuis lors bien d'autres preuves de sa persévérante énergie, une Société s'était formée pour utiliser la force hydraulique de l'Orbe, au Saut-du-Day, à une demi-heure de Vallorbe (Jura vaudois). Cette société franco-suisse devait exploiter les procédés de MM. Gall et de Montlaur pour la fabrication du chlorate de potasse par l'électrolyse. C'était la première installation de ce genre devant fonctionner sur une grande échelle.

Une voie qui promettait d'être féconde s'ouvrait devant les pas d'un jeune chimiste impatient de donner toute leur valeur à ses connaissances et à ses aptitudes. La direction de cette entreprise fut proposée à Nourrisson, qui accepta. L'usine hydro-électrique et l'usine chimique furent construites de 1889 à 1890. Pendant la période de construction, le futur directeur fit un stage à l'usine de Villers (Oise) où avaient été faits les premiers essais.

La direction des nouvelles usines, qu'il prit en mains dès leur début, devait occuper une grande place dans la carrière, si tôt brisée, de notre ami. A part une interruption de quatre ans et demi dont il sera parlé tout à l'heure, c'est à cette oeuvre qu'il consacra le meilleur de ses forces et de son intelligence. Depuis vingt ans qu'elles existent, les usines du Saut-du-Day ont eu une marche prospère à laquelle la sage direction de Nourrisson a énormément contribué.

Tous ceux qui l'ont connu savent quelle était sa modestie ; il a d'ailleurs toujours observé, comme c'était son devoir, la discrétion la plus absolue à l'égard des travaux et des recherches qui se sont faits à l'usine. Mais des renseignements très autorisés

que l'on nous a permis de recueillir en vue de cette notice nous apprennent que, si l'industrie électrolytique des chlorates a été mise sur un bon pied industriel, c'est à Nourrisson qu'on le doit pour une grande part. Il a fait subir d'importants perfectionnements aux procédés employés. Il a d'autre part travaillé avec succès, et mis au point industriel, différents produits électrolytiques moins importants que les chlorates. Au début de l'industrie du carbure, c'est lui qui, le premier, en Europe tout au moins, a fait quelques centaines de kilogrammes de carbure, alors que d'autres n'avaient réussi à produire que des échantillons de quelques hectogrammes.

Les phénomènes électrolytiques qui le préoccupaient conduisirent Nourrisson à calculer, au moyen des données de la thermochimie, la force électromotrice minima nécessaire à l'électrolyse des sels alcalins dissous et à la comparer avec les données de l'expérience; il trouva que cette force est constante pour tous les oxysels, et d'autre part constante aussi pour les sels haloïdes dérivant du même acide. Ce travail, communiqué à l'Académie des Sciences en 1894, fut remarqué par Berthelot qui y trouva une confirmation de ses vues, et il a été fréquemment cité.

Tout entier à ses travaux professionnels, Nourrisson, néanmoins, ne se désintéressait pas de ce qui se passait au dehors et suivait de près les questions économiques. Il se tenait au courant, en particulier des choses de Genève. Membre de la Classe d'Industrie et de Commerce de la Société des Arts, il vint à l'Athénée en 1892 faire une communication fort goûtée sur l'électrolyse industrielle des chlorures alcalins. Très attaché à son canton, il avait à cœur de voir s'activer à Genève le mouvement industriel. En 1893, les premiers préparatifs de l'Exposition nationale et la création des forces motrices de Chèvres ouvraient de nouvelles perspectives. Cette circonstance, jointe à la rupture soudaine, qui devait être du reste momentanée, de nos relations commerciales avec la France, semblait rendre le moment particulièrement favorable pour un effort nouveau. C'est ce que comprit Nourrisson et il exposa ses vues au bureau de la Classe

d'Industrie. Il demandait qu'on ouvrît une enquête sur les industries nouvelles dont l'introduction pouvait être recommandée et qu'on réunît des renseignements pour les mettre à la disposition tant des manufacturiers que des financiers et capitalistes disposés à les appuyer. Ses propositions, qui se trouvaient coïncider avec des idées analogues émises au sein de l'Association des Intérêts de Genève et de la Chambre de Commerce, eurent pour résultat la nomination d'une commission, laquelle, sous la présidence du regretté John Rehfoos, se consacra pendant quelques mois à l'étude de ces questions.

Un heureux événement allait bientôt transformer l'existence de notre ami, jusque là très solitaire, dans son beau site du Saut-du-Day. Ce fut son mariage, en 1897, avec sa cousine M^{lle} Lindt, fille de feu Rodolphe Lindt, de Berne. Une mignonne fillette vint, l'année suivante, réclamer sa place au jeune foyer.

Quelques années plus tard, le désir de se rapprocher de Genève engagea Nourrisson à répondre favorablement à un appel qui lui était adressé par la Société la Volta, fondée à Genève en vue d'utiliser les nouvelles forces du Rhône, à Chèvres, et d'implanter en Suisse l'industrie, nouvelle alors, de la soude électrolytique. Nourrisson remplit, de 1900 à 1904, les fonctions de directeur technique de cette Société. Mais dès les débuts de son installation à Vernier, il put se rendre compte des difficultés que cette entreprise allait rencontrer. Si, après tous les efforts déployés, elle n'a pas donné les résultats qu'on avait attendus, c'est en raison de circonstances tout-à-fait indépendantes de l'activité de Nourrisson. On sait en particulier qu'une crise générale sévit alors dans toute l'industrie électrochimique. Tous ceux qui virent Nourrisson à l'oeuvre à cette époque, furent au contraire unanimes à reconnaître sa remarquable compétence technique, son talent d'organisateur ainsi que ses qualités d'énergie et de caractère, qui apparurent plus nettement encore lorsqu'il fut chargé, au cours de ses fonctions, d'organiser et de mettre en marche

la soudière électrolytique de Bussi, en Italie, où les procédés mis au point à Genève avaient été adoptés. Il se rendit à deux reprises à Bussi (1902 et 1903).

La Société d'électrochimie n'avait pris qu'à regret son parti du départ de son ancien directeur. Aussi, lorsqu'elle sut qu'à la suite des circonstances qui précèdent, il venait de retrouver sa liberté, elle s'empressa de le prier de reprendre son poste de Vallorbe. Nourrisson se rendit à ce désir. Il reprit donc en 1904, avec un nouvel entrain, avec la même conscience, avec la même sûreté de coup d'oeil, la direction de l'usine qu'il avait fondée. Il vécut là de laborieuses et heureuses années, entouré des siens, aimé de ses ouvriers et collaborateurs, estimé de son Conseil d'administration, jusqu'au jour fatal où la mort est venue le surprendre, le 9 décembre 1908. Charles Nourrisson a succombé en quelques instants et sans souffrance à un arrêt du coeur qu'aucun symptôme immédiat n'avait fait prévoir. Il était, il est vrai, d'une constitution plutôt délicate et se sentait souvent fatigué, mais grâce à une hygiène bien entendue et à des habitudes très régulières, il avait joui généralement d'une bonne santé. Cette mort survenue en pleine carrière, à 49 ans, a plongé dans la douleur sa famille et ses nombreux amis.

Celui que nous pleurons était une nature d'élite. Sous une apparence un peu froide, il cachait un coeur d'or. Sa réserve habituelle semblait au premier abord exclure la familiarité, mais il suffisait de bien peu de chose pour que sa physionomie fine et sérieuse s'égayât d'un malicieux sourire.

Modeste, plutôt timide, mais sans ignorer sa propre valeur, il était aux antipodes de l'arrivisme et toute démarche impliquant des courbettes lui répugnait souverainement.

Ses amis ont toujours regretté pour lui que ses occupations successives l'aient tenu presque constamment, depuis la fin de ses études, éloigné des villes, notamment de sa chère Genève, car il était fait pour apprécier toutes les ressources d'un centre intellectuel, et bien qu'il ne fût point

ce qu'on appelle un mondain, il a toujours trouvé un grand charme aux plaisirs de la société.

Esprit très lucide, très logique, caractère très droit, il n'aimait guère à parler de ce qu'il connaissait mal et il avait en horreur le manque de franchise. Une affaire dans laquelle il ne voyait pas clair lui inspirait facilement de la méfiance. Ses sympathies et ses antipathies étaient assez marquées; il détestait les intrigants. Mais, très consciencieux, il n'hésitait pas à revenir sur des idées préconçues s'il reconnaissait s'être trompé, ce qui lui arrivait du reste rarement.

Les témoignages qui nous parviennent des milieux où il a vécu mettent en relief un des beaux traits de sa nature: c'est la bonté, une bonté qui se manifestait avec tact et délicatesse. A Vallorbe, son activité philanthropique, pour n'avoir pas été bruyante, n'en a pas moins été réelle et très effective. Il a fondé la caisse de secours ouvrière des Usines, qui a toujours bien fonctionné; et de plus, il faisait en grand mystère beaucoup de bien autour de lui. Il lui est arrivé souvent de faire secourir de ses propres deniers des familles ouvrières nécessiteuses par l'intermédiaire d'un tiers, en s'arrangeant pour qu'on n'en sache rien.

Nourrisson ne se laissait point absorber, nous l'avons déjà vu, par son travail professionnel, et il tenait à remplir utilement ses loisirs. Il suivait avec attention les questions d'intérêt général. Peu enclin à se laisser éblouir par le côté idéal des choses, il les envisageait surtout par le côté positif et considérait avant tout les détails d'application. C'est ainsi qu'il put rendre de signalés services à la Société suisse des Industries chimiques. Son ami et collègue dans ladite Société, M. le Dr. Fréd. Reverdin, a bien voulu nous renseigner à cet égard. Comme sociétaire et comme industriel de la branche de l'électrochimie, Nourrisson était souvent consulté pour les affaires dont s'occupe la Société. Il a fait à plusieurs reprises partie des commissions nommées pour étudier les projets de lois fédérales concernant l'industrie. Ce fut le cas en particulier lorsqu'il s'est agi d'étendre aux inventions chimiques

la loi sur les brevets d'invention; de même en ce qui concerne la loi sur les fabriques et la question de l'alcool industriel. Les avis de Nourrisson étaient toujours écoutés dans le sein de ces commissions ou du comité. Il est bon de dire qu'il avait compris toute la nécessité qu'il y a pour nous autres welsches à avoir des rapports aussi fréquents que possible avec nos Confédérés, auprès desquels nous avons beaucoup à apprendre à bien des points de vue et en particulier au point de vue industriel. Toutes les questions fédérales dont s'occupe la Société des Industries chimiques intéressaient vivement Nourrisson et il se donnait la peine de les étudier, et de les combattre si besoin était, au lieu de se contenter de se plaindre alors qu'il est trop tard, comme le font malheureusement beaucoup d'industriels de la Suisse romande.

Nous pouvons signaler dans ce même ordre d'idées l'exposé qu'il fit, en 1905, de la question des brevets chimiques, à l'Union vaudoise du Commerce, à Lausanne. Il présenta aussi des communications de chimie à la Société helvétique des sciences naturelles et à la Société de chimie de Genève.

Bien que vivant à l'écart des événements de la politique, Nourrisson ne les perdait pas de vue; il s'y intéressait même beaucoup. Au cantonal comme au fédéral, il donnait sa pleine approbation à la politique désintéressée qui vise avant tout à la bonne administration du pays; mais son libéralisme foncier et son bon-sens pratique faisaient de lui l'ennemi déclaré de la réglementation à outrance et de toutes les mesures tracassières qui entravent l'industrie et paralysent les initiatives. Il se lamentait de voir si souvent les affaires publiques menées par des hommes incompetents, les grands intérêts économiques défendus mollement et sans esprit de suite. Que de fois, à l'occasion de tel ou tel fait de la politique, n'avons-nous pas vu l'humour de Nourrisson se nuancer d'une ironie qui pouvait parfois être mordante. Quant à la petite pointe de malice, elle perçait souvent dans sa conversation et dans sa correspondance; témoin ce passage d'une lettre datée d'Allemagne au temps de sa jeunesse:

«J'ai lu dans un journal qu'on allait donner une grande fête de bienfaisance à Genève! Evidemment c'est un excellent moyen d'obtenir de l'argent; on s'adresse à la vanité des gens et non à leur charité, c'est plus facile!»

L'esprit critique fait plus ou moins partie du fonds commun à tous les Genevois; mais chez Nourrisson, il se doublait d'un jugement excellent. Aussi fut-il, dans toute la force des termes, un ami sûr et de bon conseil. S'il fallait résumer en deux mots le caractère de celui qui nous a quittés et à qui nous disons ici un suprême adieu, nous les trouverions dans la page émue que le rapporteur de la Société suisse des Industries chimiques a consacrée à son souvenir et qui se termine par ces paroles:

„Die Gesellschaft hat mit seinem Hinschied ein treues Mitglied, seine engeren Kollegen haben einen zuverlässigen Freund verloren.“

Treu und zuverlässig! Fidélité au devoir, sûreté de jugement et de caractère! Telles furent bien les deux grandes qualités qui distinguèrent Charles Nourrisson; c'est par elles qu'il lui a été donné de laisser une trace bénie de son passage ici-bas.

Alex. Claparède, Dr. sc.

Publications de Charles Nourrisson.

- 1^o Recherches sur l'acide anisolphtaloylique. Dissertation pour le doctorat. Genève 1883. Un résumé de ce travail a paru en 1887 dans *Berichte der deutsch. chem. Ges.* XIX 2103. — *Bull. Soc. chim.* XLVI 203. *Arch. des Sc. phys. et nat.* XVII 228.
 - 2^o A propos de quelques couleurs nouvelles retirées de la houille. *Monde de la Science*, Lausanne, n^o du 10 oct. 1886. Une traduction de cet article a paru dans le *Chemisch-technischer Central-Anzeiger*, Leipzig, IV n^o 56.
 - 3^o Acide β -bromophtalique. Société de chimie de Genève, 25 février 1887. *Arch. des Sc. ph. et nat.* XVII 334.
 - 4^o Zur Kenntnis der Bromorthotoluylsäure und der Bromphtalsäuren, 1887. *Berichte* XX 1016.
 - 5^o L'électrolyse industrielle des chlorures alcalins. *Bulletin de la Classe d'Industrie et de Commerce*, Genève 1892, p. 121.
 - 6^o Proposition au bureau de la Classe d'Industrie et de Commerce tendant à ouvrir une enquête sur les industries à créer ou à développer. *Bull. Cl. d'Ind.* 1893 pp. 271 et 275.
 - 7^o De la force électromotrice minimum nécessaire à l'électrolyse des sels alcalins dissous, 1894. *Arch. des Sc. ph. et nat.* XXI 181. *Compt. rend. Acad. des Sc.* CXVIII 189.
 - 8^o Fabrication du phosphore au four électrique. Société suisse de chimie (Soc. helv. Sc. nat.) 1902. *Arch. des Sc. ph. et nat.* XIV 406.
 - 9^o Présentation d'un échantillon d'électrode en graphite artificiel. Soc. de chimie de Genève 1903. *Arch. des Sc. ph. et nat.* XV 573.
 - 10^o Analyse du chlore électrolytique. Soc. de chimie de Genève 1904. *Archives* XVII 548.
 - 11^o Le regime de l'alcool industriel en Suisse. *Bulletin commercial suisse*, Genève, 15 janv. 1904.
 - 12^o L'alcool industriel. *Gazette de Lausanne*, n^o du 28 oct. 1904.
-

Dr. jur. Jakob Escher.

1818—1909.

Jakob Escher war der Sohn des Heinrich und der Luise, ebenfalls geborne Escher, beide direkte Nachkommen des Bürgermeisters Heinrich Escher, der vor zweihundert Jahren lebte und in der ganzen alten Eidgenossenschaft in hohem Ansehen stand. Jakob Escher war geboren den 18. Februar 1818 als der zweitälteste von drei Brüdern, mit welchen er jederzeit im intimsten Einvernehmen lebte. Er soll ein gesunder, starker Knabe gewesen sein und der Vater schrieb auf des Kleinen Sparkassaheft, dass er im Alter von einem Jahr bereits siebenundzwanzig Schweizerpfund gewogen habe; auch soll er etwa geäußert haben, man merke es dem Jakob an, dass er in einem guten und fruchtbaren Jahr zur Welt gekommen, umgekehrt aber seinem Bruder Heinrich, dass er in einem Jahr der Teuerung (1816) geboren worden sei; Heinrich war eher mager. Jakob war schüchterner Art und es blieb ihm diese Eigenschaft in einem gewissen Mass während seines ganzen Lebens. In seiner höchst interessanten Selbstbiographie, aus welcher der Verfasser dieses Nekrologs an einem andern Ort noch weitere Mitteilungen zu machen in der Lage sein wird, nennt der Verstorbene noch eine andere Eigenschaft, die in seiner frühen Jugend an ihm zutage getreten sei; Eigensinn oder wenn man einen schönern Ausdruck dafür gebrauchen wolle, Willenstärke, Beharrlichkeit. Die letztere Bezeichnung ist wohl die richtigere und gewiss hatte er diesem Charakter die schönen Erfolge seines Lebens mit zu verdanken.

Das Wohnhaus der Familie Escher war der Wollenhof, zuhinterst in der Schipfe und ganz nahe am obern Mühlestege gelegen, ein Gebäude, welches in früherer Zeit zum Ötenbachkloster gehört hatte. Mit dem Wollenhof hängen alle Erlebnisse Eschers in den ersten dreissig Jahren seines Lebens zusammen.

Im Jahr 1823 trat J. Escher in die Privatschule Schoch, 1827 in die Bürgerschule und zwar in die Abteilung, welche Lateinschule genannt wurde, 1830 in die Gelehrtenschule. Immer war er der Erste in der Klasse und „sass oben an“, wie man sich damals ausdrückte. Die Schüler waren eben immer nach ihren Leistungen rangiert und für begangene Fehler oder Nachlässigkeiten „musste einer um einen oder zwei oder auch um eine ganze Bank hinabsitzen“. Aus dem Jahr 1832 (Herbst) ist uns bekannt, dass die sogenannte erste Bank (d. h. die besten Schüler) im Katalog folgendermassen aufgeführt war: „Jacobus Escherus, Jacobus Meyerus (später Meyer-Brenner), Carolus Orellius major (jung gestorben), Friedericus Wyssius (später Professor und Oberrichter, gest. 1907), Albertus Köllikerus (später Geheimrat in Würzburg), Emilius Schinzius (nachher Lehrer der Mathematik am Polytechnikum).

Schon jetzt begann der Verstorbene sich im Turnen zu üben; später trat er einem Vereine bei, der im Kräuel, d. h. auf dem linken Sihlufer oberhalb des gegenwärtigen Bahnhofs in einem Schopf übte. In späteren Jahren besuchte er auch Turnfeste. Er zeichnete sich aus in den Kraftübungen am Reck und Barren, sowie am Klettergerüst. Wenn in der vorigen Woche ein hiesiger Turnverein seinen Mitgliedern den Tod des Dahingeshiedenen mitteilte mit der Angabe, J. Escher habe seit dem Jahr 1838 dem Turnverein als Mitglied und Ehrenmitglied angehört, so ist das durchaus richtig; Escher sass auch einige Zeit im Vorstand (Turnrat) und war etwa im Jahr 1840 Präsident des Vereins. Auch im Schwimmen war er geschickt und bei den Kadettenübungen brachte er es bis zum Oberleutnant, sein Bruder Heinrich sogar bis zum Hauptmann. Wenn J. Escher nie Militärdienst getan hat,

so geht aus dem eben Gesagten hervor, dass dies nicht etwa wegen eines schwachen oder mit Fehlern behafteten Körpers geschah, — er wäre ohne Zweifel ein sehr tüchtiger Offizier geworden und es würde ihm auch an Entschlossenheit zum Handeln nicht gefehlt haben — sondern der Grund lag vielmehr darin, dass er, aus der Fremde heimgekommen, sofort in eine Stelle der Obergerichtskanzlei eintrat und infolgedessen nach den damaligen Gesetzen militärfrei wurde.

Im Jahr 1834 gelangte er an das obere Gymnasium, das erst in den vorhergehenden Jahren geschaffen worden war. Diese Anstalt hatte ihre Unterrichtszimmer im Chorherrengebäude (jetzt Höhere Töcherschule). Als Mitschüler in jenen Jahren werden in der Selbstbiographie genannt der Naturforscher Tschudi, später schweizerischer Gesandter in Wien, und Alfred Escher, der ihm dann während vieler Jahre nahestand und erst in späterer Zeit infolge der politischen Ereignisse etwas entfremdet wurde. Der Verstorbene gehörte in jenen Jahren auch dem Gymnasial- und dem Zofingerverein an.

1837 begannen die Universitätsstudien. Da J. Escher auch damals an der Spitze seiner Klasse stand, so lag ihm nach der bestehenden Sitte ob, bei der Schulfeyerlichkeit, die den Übertritt der obersten Klasse an die Hochschule bezeichnete, einen Vortrag und zwar in lateinischer Sprache zu halten. Er wählte als Thema die von einem angehenden Studenten bei der Auswahl der Vorlesungen zu befolgenden Grundsätze und sprach dabei folgende Ansicht aus: Vor Zersplitterung der Kräfte müsse man sich zwar hüten, doch sich keineswegs auf blosse Fach- und Brotstudien beschränken, sondern eine möglichst vielseitige Bildung anstreben und daher namentlich auch Kollegien über philologische, historische und ähnliche Gegenstände besuchen. Der damalige Hauptlehrer an der Schulabteilung, der berühmte Philologe Hans Caspar Orelli, sah vorher die Rede durch, korrigierte einen Verstoss gegen die lateinische Grammatik und strich eine Stelle, in

welcher der Redner seinem Danke gegen Orelli und andere Lehrer Worte verliehen hatte. Dieser Satz, sagte er, sei entweder übertrieben oder ein blosses Kompliment.

Erst jetzt stand Escher vor der endgiltigen Berufswahl. Der Vater hätte ihn gern zum Theologen gemacht, aber dazu konnte sich der Sohn nicht entschliessen und zwar aus den ernsthaftesten Gründen. Er fand, dass er doch nicht das alles lehren konnte – ohne seiner Überzeugung untreu zu werden – was die Kirche ihren Dienern mit Bezug auf den Religionsunterricht zur Pflicht mache; auch sagt er in seiner Selbstbiographie, dass er nie das Zeug in sich gefühlt habe, andern gegenüber als Zensor oder Ermahner und Antreiber zum Guten aufzutreten, ebensowenig auch seinen Mitmenschen in seinem Tun und Lassen als Vorbild zu dienen. Weiter kam in Frage, ob er nicht Naturforscher werden solle, worauf sein Freund Alfred Escher ursprünglich ausgegangen war. Beide kamen aber jetzt davon ab, und entschlossen sich nach reifer Überlegung zum Studium der Rechtswissenschaft.

Zunächst wurde die Universität Zürich besucht und hier insbesondere die Vorlesungen von Fr. Ludw. Keller und Bluntschli gehört. 1838 fand die Übersiedlung nach Berlin statt; hier lebte Escher in besonders intimem Verkehr mit den Brüdern Georg und Friedrich von Wyss, von denen der letztere ihm in seinem ganzen Leben am nächsten stand. Hier wurde er namentlich durch Savigny, das anerkannte Haupt der sogenannten historischen Rechtsschule, angezogen. In den Herbstferien trat er eine längere Reise nach Schweden an, wie er denn überhaupt in seinem langen Leben eine grosse Zahl von kleinern und mittelgrossen Reisen ausgeführt hat. Da Escher seine Zeit aufs beste ausnützte und die Gabe besass, überall scharf und sorgfältig zu beobachten; so haben diese Reisen unzweifelhaft viel dazu beigetragen, seine allgemeine Bildung fortwährend zu erweitern. Im Frühjahr 1839 begab sich J. Escher nach Bonn, kehrte dann aber im Herbst des gleichen Jahres nach Zürich zurück, wo er seine Studien bis Frühjahr 1841 fortsetzte. Auch diesmal waren es wieder

Keller und Bluntschli, deren Kollegien er besuchte und zwar hörte er bei Bluntschli zürcherisches Privatrecht. Diesen letztern Lehrer schätzte er ausserordentlich hoch und freute sich, später bei der Beratung des zürcherischen privatrechtlichen Gesetzbuches, sowie des schweizerischen Obligationenrechts mit ihm zusammen arbeiten zu können.

Den Schluss der Universitätsstudien machte der Verstorbene in Göttingen, wo er den Sommer des Jahres 1841 zubrachte und am 7. Oktober mit Auszeichnung das Doktor-examen bestand. Um seinen Eltern eine Überraschung zu bereiten, hatte er ihnen vorher nicht von seiner Absicht Kenntnis gegeben, dieses Examen zu bestehen. So konnte er ihnen nach glücklich bestandener Prüfung eine ausserordentliche Freude durch die Nachricht bereiten.

J. Escher trat dann eine längere Reise an; zuerst wandte er sich durch Belgien nach Paris und von da im Frühjahr 1843 nach England. In beiden Ländern, Frankreich und England, schenkte er seine Aufmerksamkeit namentlich den Gerichtsverhandlungen. In London waren es insbesondere die Polizeigerichte, die ihn ihres kurzen und zweckmässigen Verfahrens wegen interessierten. Es ist dies freilich eine ganz andere Institution als der Polizeirichter, der eben jetzt in Zürich eingesetzt wurde und wie bekannt eigentlich kein Richter, sondern ein Verwaltungsbeamter ist, der die Bussen festsetzt. In Paris erst verfasste Escher seine Dissertation für die juristische Fakultät in Göttingen und zwar über „unmögliche Potestativbedingungen im Testament“. Sie gelangte erst gegen Ende des Jahres 1842 zur Austeilung. Nach einer längeren Reise durch England und Schottland kehrte er am 25. Juni 1843 nach Zürich zurück und wurde hier zum Substituten des Unterschreibers am Obergericht gewählt. Zu jener Zeit führte hier Finsler ein etwas strenges Regiment und sowohl Richter als Kanzleibeamte hatten eine grosse Arbeit zu verrichten. Der Verstorbene macht daher in seinen Aufzeichnungen die launige Bemerkung, es habe einen seltsam anmuten müssen, jedesmal bei Verlesung des Gebets am

Anfang einer Gerichtssitzung den Satz wiederkehren zu hören: „Gib uns Kraft, dass wir unsere Gedanken aus der Zerstreuung des Lebens sammeln“. Von Zerstreuung habe man eigentlich gar nicht mehr reden können. Trotz dieser Arbeitsüberhäufung lernte jetzt Escher noch Italienisch, ausschliesslich mit Hilfe von Büchern und ohne Lehrer. Es schämte ihn an, dass niemand unter den Gerichtspersonen imstande war, ein italienisches Requisitoriale zu übersetzen oder die Aussagen italienischer Zeugen zu verdolmetschen. Ein älterer Professor des Altdeutschen am Gymnasium, der hiefür etwa zugezogen wurde, besorgte die Sache ohne alles Verständnis. War auch der Verstorbene der italienischen Sprache nicht so mächtig wie der französischen und englischen, so las er doch mit einiger Leichtigkeit italienische Bücher auch noch in seinen letzten Jahren.

Im Jahr 1846 trat J. Escher als Mitglied in das Bezirksgericht Zürich ein. Im Spätjahr 1848 verheiratete er sich mit Karoline Bodmer, mit welcher er dann in einundsechzig Jahre dauernder Ehe aufs glücklichste lebte. Als es vor einigen Jahren seiner Lebensgefährtin schwer wurde, selbst noch am Abend zu lesen, machte sich der alte Herr an die Aufgabe, ihr die Abendstunden in der Weise angenehm zu gestalten, dass er ihr – und zwar ohne Brille oder etwas Derartiges – vorlas. Frau Escher, selbst hochbetagt, hat ihren Gatten überlebt, wie auch ein Sohn, während drei andere und eine Tochter dem Vater im Tode vorangegangen sind.

Im Jahre 1851 wurde der Verstorbene ins Obergericht gewählt. Hier nun war er so recht eigentlich in seinem Element. Der Verfasser dieses Nekrologs war vor gerade fünfzig Jahren selbst als Sekretär bei diesem Gerichte tätig und erinnert sich lebhaft des Eindrucks, den er dabei von dem äusserst erfolgreichen Zusammenarbeiten einer Mehrzahl damaliger Gerichtsmitglieder empfing. Als solche sind noch hervorzuheben Finsler, Ullmer, Pestalozzi, Fr. von Wyss, Ammann u. a. Escher war bald eine Zierde des Gerichts und viele seiner Aufzeichnungen in der Selbstbiographie legen

Zeugnis dafür ab, dass er sich von seinem Tun und Lassen nach allen Richtungen selbst Rechenschaft ablegte. Im Anfang machte es ihm einige Mühe, etwa mit einem wohldurchdachten Antrag in der Minderheit zu bleiben; „indessen gewöhnt man sich eben doch daran“, schreibt er, „und nur, wer sich für unfehlbar hält, wird seinen Kollegen Vorwürfe machen, wenn sie in einer Sache, bei der er keinen Grund hat, Parteilichkeit zu vermuten, seiner Ansicht nicht beistimmen“. Freude bereitete ihm auch die Mitwirkung in der sogenannten Justizkommission, welche die Entscheide im Rechtstrieb- und Befehlsverfahren usw. ausfällte. Dagegen befriedigte ihn weniger die Prüfung der Kandidaten für die Advokatur und das Notariatswesen. Im Jahr 1866 kam für ihn noch die Leitung des Handelsgerichts hinzu, welches eben damals geschaffen wurde. Escher und andere wollten eigentlich dieses Gericht etwas anders organisieren, als es nun eingerichtet ist. Seine Urteile sollten nicht inappellabel sein. Er hat sich aber bald mit der gewählten Organisation ausgesöhnt und wahrscheinlich nicht wenig dazu beigetragen, dass die mit dem Handelsgericht gemachten Erfahrungen im ganzen recht gute sind. Die Einführung von Referentenaudienzen, wodurch auf Beschleunigung des Verfahrens hingewirkt wurde, ist sein Verdienst.

In den Jahren 1851 bis 1872 gehörte Jakob Escher auch dem Kantonsrat an; er trat in demselben weniger hervor, wurde aber immer zur Vorberatung von Gesetzentwürfen und dgl., welche die Rechtspflege betrafen, zugezogen, so namentlich, als es sich im Anfang der Fünfziger Jahre um die Einführung der Schwurgerichte im Kanton Zürich handelte. Auch diesmal huldigte er nicht ganz der Ansicht, die zum Durchbruch kam, indem er sich für Beibehaltung eines Kriminalgerichtshofes aussprach, vor dem dann aber die Zeugen einzuvernehmen gewesen wären. Die Zuziehung von Geschwornen hielt er nicht für empfehlenswert. 1853 und ff. sass Escher in der das privatrechtliche Gesetzbuch für den Kanton Zürich ausarbeitenden Kommission, die unter

der hervorragenden Mitwirkung Bluntschlis tüchtige Arbeit schuf, ohne für ihre vielen Sitzungen auch nur die mindeste Entschädigung zu erhalten. Escher hält sich in seinen Aufzeichnungen ein wenig darüber auf, dass die Mitglieder bei der Schlussfeier ihr Mittagessen selbst bezahlen mussten und dazu die Regierung nur etwas Ehrenwein spendete. Auch zeichnet er als Kuriosum auf, dass bei dieser Schlussfeier die Kommissionsmitglieder eigentlich in der Zahl von dreizehn sich hätten zu Tische setzen müssen, wenn nicht auf den Antrag des Dr. Dubs in aller Eile als Vierzehnter noch ein Jurist, der nicht der Kommission angehörte, herbeigerufen worden wäre. Es fiel ihm auf, dass gerade ein so frei und fortschrittlich gesinnter Mann wie Dubs einem so abergläubischen Vorurteil glaubte Rechnung tragen zu müssen. In diesen beiden Richtungen ist es nun allerdings anders geworden. Nicht nur würde man sich über den törichten Aberglauben wegen der „dreizehn“ hinwegsetzen, sondern es ist auch nicht daran zu zweifeln, dass eine so tüchtige Juristenkommission, wie jene war, für ihre Arbeit honoriert würde.

Escher ward auch zugezogen zur Ausarbeitung des schweizerischen Obligationenrechts (1878), ebenso zur Revision des zürcherischen privatrechtlichen Gesetzbuchs, das 1887 vom Volke angenommen wurde. Das Präsidium des Obergerichts zu übernehmen, konnte er sich nie entschliessen, ebensowenig sich in das schweizerische Bundesgericht wählen zu lassen, wovon mehrmals die Rede war. Im Jahre 1881 nahm er vielmehr seine Entlassung aus dem Obergericht, indem er u. a. fand, dass sein Gedächtnis etwas abgenommen habe, womit es indessen keineswegs so schlimm stand. Sein Rücktritt wurde aufs höchste bedauert, namentlich auch von denen, die beim Handelsgericht mit ihm zusammengearbeitet hatten. Bald wurde er indessen ins Kassationsgericht gewählt; er gehörte diesem, meist als Vizepräsident, noch bis zum Jahre 1899 an. Er stand damals im zweiundachtzigsten Altersjahr und war sechsundfünfzig Jahre lang bei den

Gerichten tätig gewesen. Obschon er sich noch einer recht guten Gesundheit erfreute, so fühlte er doch das Bedürfnis nach Ruhe.

Es wäre noch manches zu sagen über Eschers Tätigkeit ausser den Gerichten, wie im Konvent der Zürcher Stadtbibliothek, der Gelehrten-gesellschaft, ferner als „Obherr“ der Stadtschützengesellschaft usw.; doch sei nur noch erwähnt, dass er seit längerer Zeit seine Mussestunden zum Besten des zürcherischen Urkundenbuchs verwendete. Weitaus die meisten der darin abgedruckten Urkunden sind von ihm kopiert, was oft eine nicht leichte Arbeit war, indem das Lesen dieser alten Schriften oft sehr schwierig ist. Für die spätere Zeit kam man davon ab, die Urkunden im ganzen Umfang abzudrucken und fertigte nur noch sogenannte Regesten an. Viele Tausende von diesen Inhaltsanzeigen sind von J. Escher erstellt worden.

Das Leben Jakob Eschers war ein ausserordentlich harmonisches und glückliches. Wenn es ihm möglich war, in demselben so vieles zu leisten, so trugen dazu verschiedene Umstände bei: fürs erste die günstigen Lebensverhältnisse, unter denen er aufwuchs, seine Gesundheit und die trefflichen Geistesgaben, mit denen er ausgerüstet war, sodann die gute Erziehung, die ihm zuteil wurde und die vorzügliche Ausbildung für seinen Beruf und nach andern Richtungen. Auch gewisse Charaktereigenschaften wirkten dabei mit, so seine Beharrlichkeit und Klugheit. Die zu fassenden Entschlüsse wurden immer wohl überlegt; in der Ausführung war Escher entschieden und fest. Mässigkeit und Fleiss zierten ihn von der Jugend bis ins höchste Alter. Escher ging gern seinen eigenen Weg und liess sich nicht mit jedem ein; doch sah er nie vornehm auf andere herab. Für Fragen des politischen, aber auch des religiösen Lebens galt bei ihm der Spruch: „Prüfet alles, behaltet das Gute“. Neuen Ideen und auch ihrer Durchführung war er durchaus nicht abgeneigt, doch kein Freund aller Übertreibungen.

Wenn wir somit Eschers langes Leben nur mit Bewunderung überblicken können und uns sein Auftreten und seine Wirksamkeit in den verschiedenen Stellungen eine wahre Hochachtung abgewinnen, so war seine richterliche Tätigkeit geradezu vorbildlich. Eine seltene allgemeine und juristische Bildung zierten den Verewigten, wozu dann nach und nach eine ungewöhnliche Kenntnis des zürcherischen Rechts und reiche Erfahrung in der Gerichtspraxis hinzukamen. Alle Streithändel, die zu entscheiden ihm oblag, prüfte er mit der grössten Objektivität. Nicht mit Vorurteilen trat er an sie heran, sondern er liess sie an sich als einen scharfen und sorgfältigen Beobachter herankommen. Beim oft mühsamen Aktenstudium ging ihm die Geduld nie aus und er nahm seinen Sitz im Gericht nur aufs sorgfältigste vorbereitet ein. Er hat sich denn auch um die zürcherische Rechtspflege hohe Verdienste erworben, die auch in späterer Zeit noch lange werden anerkannt sein!

Dr. Conrad Escher.
(Neue Zürcher-Zeitung Nr. 37.)

Publikationen von Herrn Dr. J. Escher.

1. Über unmögliche Potestativbedingungen im Testament. Dissertation f. d. jurist. Fakultät in Göttingen 1842.
 2. Der Bürgermeister Joh. Cd. Heidegger, im 24. Neujahrsblatt des Waisenhauses in Zürich 1861.
 3. Über das Privileg des Weibergutes. Referat gehalten im schweiz. Juristen-Verein in Bern am 22. Sept. 1865; Zeitschr. f. schweiz. Recht, Bd. XIV, 1867.
 4. Handelsrechtl. Gutachten des kaufm. Direktoriums in Zürich; aus den Protokollen desselben mitgeteilt von Dr. J. Escher. Zeitschr. f. schweiz. Recht, Bd. II, Neue Folge 1883.
-

Agostino Garbald.

1828—1909.

Am 3. Februar dieses Jahres starb in Castasegna, seiner Heimatgemeinde, Agostino Garbald, der Nestor der schweizerischen meteorologischen Beobachter. Er war den 21. November 1828 in Castasegna geboren, besuchte erst die italienische Dorfschule, dann eine höhere deutsche Schule in Schiers und die Kantonsschule in Chur. Als zwanzigjähriger Jüngling trat er in den Zolldienst, den er 55 Jahre lang ununterbrochen versah, zuerst als Kontrolleur in Campocologno, dann als Einnehmer in Castasegna. Neben seinem Beruf fand er Musse, sich nicht nur menschenfreundlichen Bestrebungen zu widmen, sondern auch durch Selbststudium sich eine umfassende Bildung anzueignen. Er gründete den gemeinnützigen Verein des Bergells, dessen Seele er war, beförderte nach Kräften das Schulwesen des Tales, wobei ihm besonders die Hebung des italienischen Sprachunterrichts am Herzen lag, und war lange Jahre Mitglied des Kreisschulrates. Überhaupt machte Garbald immer mit, wenn es galt, einem guten Zweck zu dienen.

Sein Lieblingsstudium war die Botanik. Meteorologische Beobachtungen machte er, durch die interessanten Föhnverhältnisse des Bergells angeregt, schon bevor die Zentralstelle in Zürich gegründet wurde und setzte sie bis zu seinem Tode fort. Castasegna ist somit eine der ältesten meteorologischen Stationen der Schweiz.

Garbald war ein Kind der Scholle. Er liebte sein Heimat-
tal über alles; deswegen lehnte er bessere Stellen, die ihm in

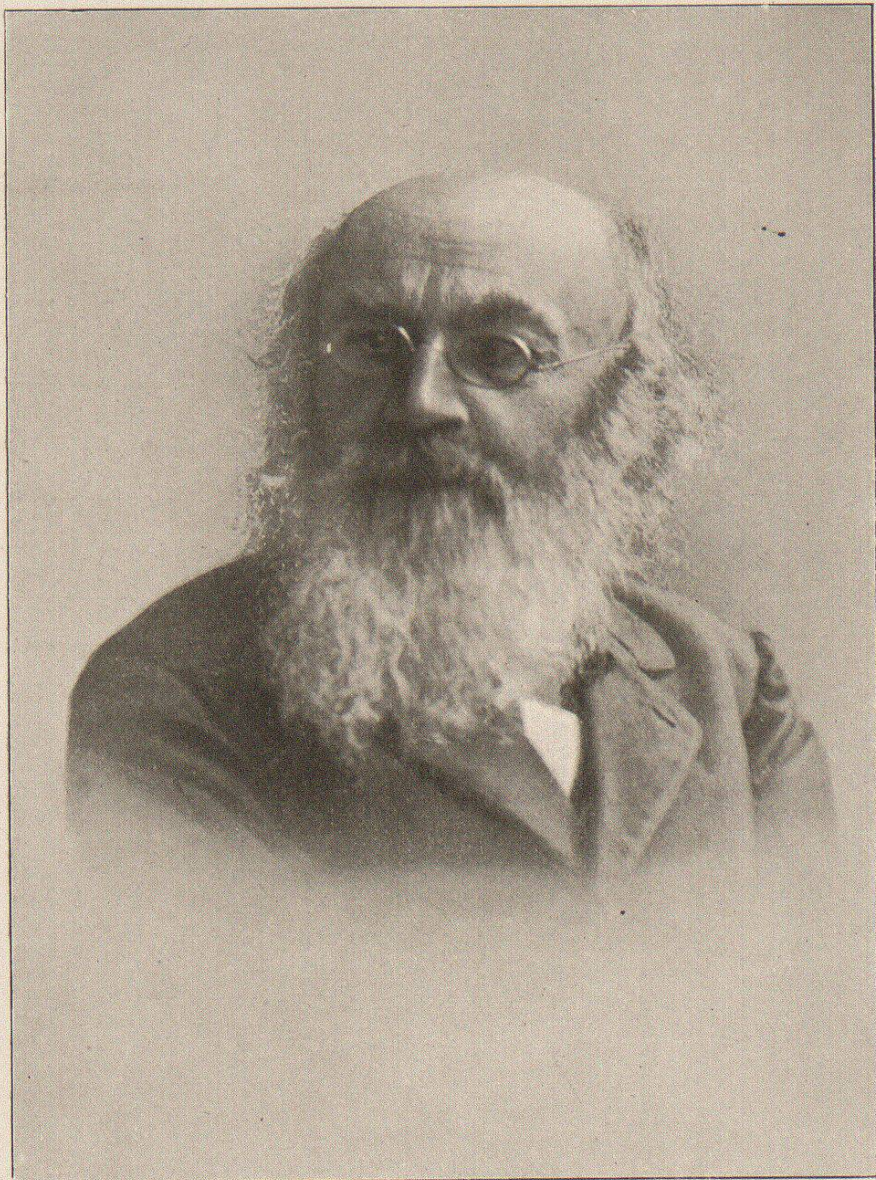
frühern Jahren angetragen wurden und zu welchen ihn seine Kenntnisse wohl befähigt hätten, beharrlich ab und lebte in seinem Dorf ein stilles, in seinem äussern Gang monotones, an innern Strömungen reiches Leben.

Von Garbald konnte man füglich behaupten, er habe in seinem Leben keinen Feind gehabt. Sein sonniges Wesen machte ihn bei Jung und Alt beliebt und seine optimistische Weltanschauung liess ihn auch trüben Erlebnissen, die in keines Menschen Leben fehlen, eine lichte Seite abgewinnen.

Seine Bestattung gestaltete sich zu einer wahren Sympathiebezeugung der Bergeller Bevölkerung. Das schönste Wort, das ihm nachgerufen wurde, war das eines schlichten Mannes: Er war Mensch, dann Beamter.

Verheiratet war Garbald mit Silvia Andrea, der bündnerischen Schriftstellerin, mit der er 48 Jahre in glücklicher Ehe lebte. Neben der Witwe hinterlässt er drei Kinder, von welchen der ältere Sohn die meteorologischen Beobachtungen fortsetzt.

J. Garbald.



AGOSTINO GARBALD

1828 – 1909

Dr. Balthasar Denz.

1841 — 1909.

Dr. B. Denz entstammte einer angesehenen Familie von Cästris im Bündner Oberland. Seine Gymnasialzeit hatte er an der bündnerischen Kantonsschule bis zur Maturität zur Universität durchgemacht, und sich dem medizinischen Studium zugewandt. Dasselbe war durch hie und da eintretende Lungenblutungen mehrfach unterbrochen worden; er musste sich zeitweise zur Erholung an der Riviera aufhalten. Nach wohlbestandenem, damals noch kantonalem, medizinischem Staatsexamen begann er seine Praxis in Churwalden im Jahre 1867. Volle 29 Jahre lag er derselben daselbst und Umgebung ob, um dann einem Rufe als Kurarzt nach Vulpera zu folgen. Die letzten zwei Jahre praktizierte er in Chur. Jedem Rufe bei Tag und Nacht folgte er, gleichviel wohin. Man wunderte sich oft, wie der nichts weniger als gesundheitlich starke Mann diese Anstrengungen überwand. Churwalden wurde ihm zur zweiten Heimat. Die Gemeinde schenkte ihm vor Jahren in Würdigung seiner Verdienste das Bürgerrecht. Eine kleine Anerkennung für seine vielen, in selbstloser Weise geleisteten Dienste. Dr. Denz war mehr Mensch als Geldmensch. Dem Mammons-Kultus, der, wie bei allen Ständen, so auch bei den Jüngern Äskulaps seine Anhänger hat, huldigte er nicht. Dafür wurde ihm manches „Vergelt's Gott“ zu teil, denn manchen Kummer hat er gestillt.

Schon während seines Aufenthaltes in Churwalden, besonders aber seit seiner Kurpraxis in Vulpera-Tarasp, hatte er längere

Reisen zu Studienzwecken und medizinischen Kongressen unternommen und war durch lange Jahre ein regelmässiger Besucher der Versammlungen der Schweizer Ärzte.

Nachdem der Verstorbene noch kurz vorher einen Blutsturz erlitten, kam die Nachricht von seinem Tode, am 10. März 1909, nicht mehr unerwartet.

Die Erde sei ihm leicht!

Nach dem „Bündner Tagblatt“.

Nationalrat Joh. Anton Casparis.

1854 – 1909.

Nach längerem Leiden hauchte am 17. Februar 1909 auf Schloss Rietberg, der in der Bündnergeschichte so wohlbekannten Stätte, Nationalrat Joh. Anton Casparis sein Leben aus. Nicht einmal volle 55 Jahre waren ihm zugemessen, bis ihn das unerbittliche Schicksal abforderte, zum tiefen Schmerze für seine Familie und seine Freunde.

Nationalrat Casparis war am 6. August 1854 in Rietberg geboren. Auch sein Vater bekleidete eine Zeitlang das Ehrenamt eines Mitgliedes des Nationalrates. Nachdem Joh. Anton Casparis die Gemeindeschule in Thusis durchlaufen hatte, absolvierte er in der ersten Hälfte der 70er Jahre das Gymnasium in Chur und widmete sich an verschiedenen deutschen Universitäten, in erster Linie in Berlin, juristischen Studien und war, wie seine damaligen Mitstudenten wissen, ein flotter Student, der sich seines offenen Charakters und seiner gewinnenden Umgangsformen wegen allgemeiner Beliebtheit erfreute. Gleich nachdem der junge Mann in seine Heimat zurückgekehrt war, berief ihn das Vertrauen des Kreises Domleschg in die verschiedensten Ämter, so als Kreispräsident, Grossrat, später auch als Präsident des Bezirksgerichtes.

Im grossen Rate nahm er bald eine geachtete Stellung ein; denn seine rasche Auffassungsgabe und Redegewandtheit und sein staatsmännischer Blick konnten nicht unbeachtet bleiben.

Im Jahre 1888 wählte ihn der grosse Rat — dem damals noch die Regierungsratswahlen zustanden — in die

Regierung, in der im Laufe der nächsten drei Jahre die Herren Buol, Casura, Walser und Peterelli, die ihm alle im Tode vorausgegangen sind, seine Kollegen waren.

Mit grosser Arbeitsfreudigkeit widmete sich Casparis der Erfüllung seiner Amtspflichten. Verordnungen über Fabrik- und Haftpflichtwesen entstammten seiner Feder und wurden im Grossen Rate in den bezüglichlichen Beratungen durch ihn schlagfertig vertreten. Weil damals kein Mitglied dem Kleinen Rate länger als 3 Jahre hintereinander angehören durfte, musste er nach Ablauf dieser Zeit austreten. 1892 zog er sich auf das in seinen Besitz übergegangene Schloss Rietberg zurück und leistete von da an dem Domleschg und Heinzenberg als Bezirksgerichtspräsident wertvolle Dienste.

Bei der Gesamterneuerungswahl des Nationalrates im Jahre 1893 rief ihn das Vertrauen seines Wahlkreises (Vorder- und Hinterrhein mit Misox und Calanda) auch in diese Behörde.

Leider brachten es die Parteiverhältnisse mit sich, dass er schon nach drei Jahren nicht wieder bestätigt wurde, freilich nicht, weil man an seiner Tüchtigkeit zweifelte, sondern dem Machtgebote des Parteiinteresses gemäss. So konnte Casparis in dieser kurzen Spanne Zeit noch keine sehr ausgiebige Tätigkeit entfalten; denn als kluger Bündner wollte er zunächst die parlamentarischen Verhältnisse und Personen kennen lernen und dann erst, mit ausreichender Sachkenntnis ausgestattet, aktiv eingreifen.

Dem Verstorbenen Näherstehende versichern, die erlittene Zurücksetzung habe ihn geschmerzt, und seine Abwendung von der Politik sei eine Folge hievon gewesen, was sich aus seinem etwas sensibeln Wesen heraus recht wohl erklären lässt. Zu bedauern war es aber sehr; denn so wohlwollende, gerade und offene Charakter könnten dem Vaterlande so sehr nützen.

Wenn also die Wirksamkeit des Verstorbenen in der breiten Öffentlichkeit zeitlich etwas eng begrenzt war, so

kann doch gesagt werden, dass er sich in dieser Spanne Zeit um so intensiver und uneigennütziger, als stets principientreuer Mann bewiesen hat.

Das Bündnervolk wird ihm ein gutes Andenken bewahren.

Conrad Schmid.

Johann Stierli.

1841—1909.

Am 12. April 1909 starb zu Altdorf ein Mann, der eine ganz eigene Natur hatte. Es war kein hoher Staatsbeamter, es war keine Persönlichkeit, die im öffentlichen Leben etwa eine hervorragende Rolle gespielt hatte; ja an letztem hatte er sich überhaupt nie beteiligt. Dennoch kannte ihn in Altdorf jedes Kind; und wer ihn kannte, der musste ihn schätzen und lieben. Wie sehr dieser Mann, der gerne ungesehen war, der es liebte nicht genannt zu werden, wie sehr dieser Mann in Ehren und Ansehen stand, zeigte am deutlichsten sein Trauergeleite. Mehrere Vereine begleiteten seinen Sarg mit ihren Fahnen; die Feldmusik spielte ergreifende Trauermärsche, der Männerchor sang erhebende Grabeslieder und ein langer Zug Volkes erwies ihm die letzte Ehre. Dieser Mann war *Apotheker Johann Stierli*.

Am 6. Februar 1841 zu Muri aus angesehener Familie „zur Meier-Mühle“ geboren, besuchte Johann Stierli die Schulen seines Heimatkantons. Nach Absolvierung derselben widmete er sich dem Studium der Pharmazie in Zürich, wo er ein eifriger Schüler des berühmten Wislicenus war. Vor ungefähr vierzig Jahren kam er als Apothekergehilfe nach Altdorf, wo er bis zu seinem Tode verblieb. Sein Patron, Herr Apotheker Stutzer-Gisler, starb schon im Jahre 1873. Am 11. August des darauffolgenden Jahres vermählte sich der einstige Gehilfe mit der Witwe Stutzers und ward so durch diese Heirat Eigentümer der „Schwanenapotheke“. Nun blieb der junge

strebsame Apotheker an Altdorf, als an seine zweite Heimat, gefesselt und lebte hier, nur seinem Berufe obliegend, in glücklicher, obwohl kinderloser Ehe.

Die Apotheke, sowie das damit verbundene Drogueriegeschäft brachte Stierli bald zur Blüte. Gründlich gebildet und stets bestrebt sein Wissen zu erweitern, dazu von strengster Gewissenhaftigkeit in seinem Berufe, gewann er bald das Vertrauen der Bevölkerung. Statt bei Übelbefinden oder bei Krankheiten sich sofort an einen Arzt zu wenden, liefen die Leute mit ihren Anliegen zuerst zu „Papa Stierli“. Und nicht umsonst; wo er konnte, war es ihm eine Herzensfreude nicht bloss mit Rat, sondern auch mit Tat beizuspringen. Und manch Armer kann von Stierlis gutem Herzen, von dessen Wohltätigkeitssinn erzählen. – Wo es galt andern eine Freude zu bereiten, da war „Papa Stierli“ immer dabei. Dies erfuhren besonders die Schulkinder; obwohl selbst kinderlos, waren doch die Kinder seine Lieblinge. Deshalb dotierte er jedes Jahr reichlich den Schulspaziergang. Wo es galt, für gesellige Anlässe und gemeinnützige Bestrebungen etwas zu leisten, da hatte er immer eine offene Hand. Aber alle seine Wohltaten wollte er im Stillen wirken.

Solange seine Gemahlin lebte, verschaffte sich Stierli nebst seinen Berufsgeschäften doch noch einige Erholung. Als Bassist war er ein gern gesehenes Mitglied des Männerchores, und als Hornist wirkte er eifrig mit im Orchester des Cäcilienvereins. Als aber der Tod ihm im Jahre 1897 seine Lebensgefährtin entrissen hatte, da wirkte dieser Verlust auch sehr nachteilig auf sein Gemüt ein. Er lebte von nun an immer mehr und mehr abgeschlossen von der Aussenwelt. Er ging ganz und gar in seinem Berufe auf. Tag und Nacht fand man Stierli an seinem Posten; seine Gewissenhaftigkeit hierin hatte nichts eingebüsst, wohl aber sein Humor. Ein einziges Vergnügen versagte er sich nicht, das war ein kleines Stündchen beim Bier; abends zwischen 6 und 7 Uhr war die Apotheke geschlossen; da mochte kommen wer wollte, beim Bier wollte er seine Ruhe haben. Ein Original blieb er bis zum Tode.

Wenn auch Stierli in wissenschaftlicher Beziehung sich im weitem Vaterlande keinen hervorragenden Namen gemacht hatte, so bleibt sein Andenken umso lebendiger und umso gesegneter im Urnervolke, dem er sich stets als treuer Freund, Gönner und Wohltäter erwiesen hat.

Dr. P. Bonifatius Huber.

Ernest Naville1816 — 1909

Le philosophe Ernest Naville, dont le nom est justement estimé dans le monde entier, est mort le 27 mai à l'âge de 92 ans et cinq mois à Genève. Sa fin subite plonge dans le deuil non seulement Genève, sa patrie, mais la Suisse romande tout entière.

Malgré son âge avancé, son entourage pouvait raisonnablement espérer le conserver longtemps encore, tant il était robuste, tant son enjouement et sa bonne humeur étaient grands, tant était vive la clarté de son esprit. A plusieurs reprises on l'avait cru près de sa fin, toujours son exceptionnelle constitution avait triomphé du mal.

Jules-Ernest Naville, fils de Franç. Marc Louis Naville, pasteur et éducateur, est né à Chancy, le 13 décembre 1816, et c'est à Genève qu'il fit ses études. Il prit sa licence en théologie en 1839 et fut consacré pasteur, mais il n'exerça pas le ministère et se voua à l'enseignement. En 1844 il remplaçait comme professeur de philosophie M. J.-D. Choisy, et ses cours acquirent rapidement une très grande réputation. Son activité professorale fut interrompue brusquement par les événements politiques de 1846. Il refusa de reconnaître le gouvernement de James Fazy et se vit enlever sa chaire universitaire. En 1860 il fut appelé par la Vénérable Compagnie des pasteurs à la chaire d'apologétique, devenue vacante par la mort de M. Diodati, mais un nouveau différend avec le Conseil d'Etat amena sa retraite au bout d'une année.

Son renom d'orateur était immense et il commença alors des tournées de conférences qui exercèrent sur l'opinion de notre pays une puissante influence. Partout, à Genève, à Lausanne, à Neuchâtel, on s'écrasait pour l'entendre.

A Lausanne, en janvier 1864, il avait commencé au Casino une série de conférences apologétiques, qu'il réunit plus tard et publia sous le titre *Le Père céleste*. Le Casino s'étant montré beaucoup trop petit pour recevoir les foules venues entendre le conférencier, il fallut changer de local et se transporter à St-Laurent. Jamais orateur populaire n'attira de pareils auditoires dans cette ville, sauf peut-être le père Hyacinthe. Ernest Naville était déjà alors en relations étroites d'amitié avec le philosophe Charles Secretan.

A la fin de cette série de sept conférences, le syndic Dapples avait remercié l'orateur et les étudiants avaient organisé en son honneur une sérénade aux flambeaux.

Depuis 1864, la question électorale a figuré au premier rang des préoccupations du penseur genevois. Il fut au nombre des fondateurs de l'association genevoise en faveur d'une représentation proportionnelle de tous les partis politiques au sein des assemblées législatives.

Ernest Naville était membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1863. En 1887 il avait passé au rang de membre associé étranger en remplacement du comte Mamiani. Depuis 1890 il était professeur honoraire.

L'œuvre du philosophe est considérable. Beaucoup de ses ouvrages ont été traduits en plusieurs langues. La partie philosophique et religieuse de son œuvre est la plus importante. On doit encore à Ernest Naville des biographies, des ouvrages de sociologie, des brochures politiques.

Ernest Naville a en outre collaboré activement à la *Revue des deux mondes*, à la *Revue philosophique*, à la *Revue scientifique*, à la *Revue chrétienne*, au *Chrétien évangélique*, à la *Bibliothèque Universelle*, au *Journal de Genève*.



ERNEST NAVILLE

1816 – 1909

La vieillesse lui avait laissé l'usage de ses belles facultés et jusqu'à la fin, sa vie fut un labeur ininterrompu. Dans tous les récents congrès qui se sont réunis à Genève, on se montrait ce vieillard alerte. En août 1906, il prit une part personnelle active au congrès de l'esperanto et jusqu'à ces derniers mois il n'a cessé de s'intéresser à toutes les manifestations de l'esprit qui se sont produites à Genève. A part un séjour de six mois à Florence dans l'hiver 1839 à 1840 et quelques brefs voyages, Ernest Naville a toujours habité Genève ou les environs de Genève, en particulier l'été sa propriété de Grange Gaby sur le mont Salève.

C'est une belle, laborieuse, féconde carrière qui s'achève, une grande, une noble figure qui disparaît. Il y a dans cette longue vie une unité, une harmonie qui commandent l'admiration.

„Gazette de Lausanne“.

Liste des publications de M. Ernest Naville.

1. Philosophie.

1. Introduction à l'étude de la philosophie spiritualiste. Chrétien évangélique, février, mars et avril 1863.
2. La morale indépendante. Bibl. univ. décembre 1866.
3. Les Caractères spéciaux de la science morale. Bibl. univ. mars 1866.
4. Les Conclusions philosophiques de la morale. Bibl. univ. septembre 1866.
5. De l'Influence des études morales sur l'idée de la philosophie. Trav. Acad. Sc. mor. et polit. 1867, t. 79.
6. La Science de l'harmonie. Chrétien évangélique, juin 1867.
7. Les Variations de la conscience morale. Revue chrétienne, janvier 1867.
8. Les Adversaires de la philosophie. Revue chrétienne, mars et avril 1869.
9. Le Postulat de la philosophie. Trav. Acad. Sc. mor. et polit. 1870, t. 90.
10. Le Matérialisme. Chrétien évangélique, juillet 1870.

11. La Liberté. Bibl. univ. juin et juillet 1873.
12. La Philosophie et la Religion. Chrétien évangélique, octobre et novembre 1873. — Reproduit avec quelques modifications dans un volume de la «Petite Bibliothèque du chercheur». Lausanne, 1887.
13. De l'Influence des systèmes de philosophie sur le développement de la société. Revue chrétienne, février et mars 1874. — Traduit en hollandais.
14. L'Evangile et la Philosophie. Chrétien évangélique, octobre 1874.
15. Le Regard et la Lumière, étude de psychologie. Chrétien évangélique, janvier 1875.
16. La Conscience morale et l'histoire de la philosophie, — discours d'ouverture pour un cours de philosophie. Chrétien évangélique, mai 1876.
17. Les Faits de conscience. Bibl. univ. juillet 1876.
18. La Logique de l'hypothèse. Paris 1880, in-8. — Traduction en russe.
19. Le Fondement logique de la certitude du témoignage. Trav. Acad. Sc. mor. et polit. 1883, t. 99.
20. Qu'est-ce que la philosophie? Bibl. univ. avril et mai 1884.
21. L'Influence de la philosophie sur la science de la nature. Chrétien évangélique, juin et août 1884.
22. La Méthode et le programme de la philosophie. Bibl. univ. octobre 1884.
23. Les Systèmes de philosophie. Bibl. univ. octobre et novembre 1885.
24. Le Problème de la vie. Revue chrétienne, novembre et décembre 1885.
25. L'Idée de la liberté. Trav. Acad. Sc. mor. et polit. 1885, t. 126.
26. La Science de la matière. Revue chrétienne, octobre 1886.
27. L'Histoire de la philosophie. Bibl. univ. août et septembre 1886.
28. L'Hypnotisme et le libre arbitre. Trav. Acad. Sc. mor. et polit. 1886, t. 126.
29. La Nature de la religion, étude philosophique. Revue chrétienne, juillet et août 1887.
30. L'Importance logique du témoignage. Trav. Acad. Sc. mor. et polit. 1888, t. 128.
31. Le Libre arbitre. Paris, 1890, in-8.
32. La Science et le matérialisme. Rev. philosoph. juin 1890, reproduit avec certaines additions, dans le volume: «La Science et le Matérialisme, étude philosophique, précédée d'un discours aux étudiants suisses.» Genève, 1891, in-12, 100 p.
33. Les Conclusions de la psychologie. Bibl. univ. août 1890.

- 34. La Définition de la philosophie. Genève 1894, in-8.
- 35. La Métaphysique expérimentale. Trav. Acad. Sc. mor. et polit. 1895, t. 143.
- 36. La Doctrine de l'évolution comme système philosophique. Revue philosoph. décembre 1885.

2. Histoire de la Philosophie.

- 37. Maine de Biran. Dictionnaire des sciences philosophiques. Paris, 1843; 2^e édition, 1875.
- 38. Mémoire sur le livre du chancelier Bacon: De dignitate et augmentis scientiarum. Genève 1844. Broch. in-8.
- 39. La Philosophie de la liberté, compte rendu de l'ouvrage de M. Charles Secrétan. Bibl. univ. juillet 1849.
- 40. La Cité de Dieu de saint Augustin. Bibl. univ. novembre 1855.
- 41. Etude sur l'œuvre de saint Thomas d'Aquin. Bibl. univ. juillet et août 1859.
- 42. Introduction générale aux œuvres de Maine de Biran. (215 pages en tête des Œuvres inédites de Maine de Biran, publiées avec la collaboration de Marc Debrit. Paris 1859, in-8, 3 vol.).
- 43. Les Etudes orientales de M. Franck. Revue chrétienne, novembre 1861.
- 44. Un Essai de philosophie chrétienne en Toscane, M. Auguste Conti. Revue chrétienne, novembre 1861.
- 45. Examen critique du scepticisme contemporain en France. Genève 1862. Broch. in-8.
- 46. Le Camposanto de Pise, ou le Scepticisme; traduction d'Auguste Conti avec une introduction étendue. Paris et Genève, 1863, in-24.
- 47. Le Système de Hegel, fragment d'un cours de philosophie générale. Genève 1867. Broch. in-8.
- 48. Le Positivisme et la philosophie. Bibl. univ. novembre 1867.
- 49. Auguste Comte et le positivisme. Bibl. univ. juin 1874.
- 50. L'Œuvre de Victor Cousin. Bibl. univ. mai 1867; reproduit dans le Journ. gén. de l'Instruct. publ. Paris, septembre 1867.
- 51. La Philosophie de Maine de Biran. Bibl. univ. décembre 1877.
- 52. H.-Bénédict de Saussure et sa philosophie, d'après des documents inédits. Bibl. univ. mars et avril 1883.
- 53. La Philosophie d'Horace-Bénédict de Saussure. Trav. Acad. Sc. mor. et polit. 1883, t. 119.
- 54. L'Histoire de la philosophie. Bibl. univ. août et septembre 1886.

3. Sciences physiques et naturelles.

- 55. La Théorie de la vision. Revue scientifique, 31 mars 1877.
- 56. La Question du sommeil. Revue scientifique, 20 juillet 1878.

- 57. La Question de l'origine des espèces. Bibl. univ. septembre et octobre 1889.
- 58. La Théorie des germes d'espèces. Revue chrétienne, avril 1889.
- 59. La Physique moderne. Paris, 1883, in-8; 2^e édition française, 1890.
— Traduction en anglais et en polonais.

4. Religion et Morale.

- 60. Du Sacerdoce dans l'Eglise chrétienne; thèse pour la licence en théologie. Genève 1839. Broch. in-8.
- 61. De l'Ivrognerie dans le Canton de Genève, rapport présenté à la Société d'Utilité publique. Genève 1841. Broch. in-8.
- 62. La Vie éternelle. Genève 1861, Br. in-8; — 6^e édition, 1884, in-12.
— Traductions en russe, en italien, en allemand, en anglais, en hollandais, en grec, en danois et en suédois.
- 63. Etude du livre de M. Renan, intitulé: Vie de Jésus. Chrétien évangélique, avril 1864. — Traduit en italien, en grec et en hollandais, et reproduit dans Le Témoignage du Christ, etc. N^o 73 ci-dessous.
- 64. Le Père céleste. Genève 1865, in-8; — 3^e édition, 1880, in-12. — Traductions en allemand, en anglais, en hollandais, en italien, en russe, en danois et en suédois.
- 65. Le Problème du mal, Genève 1868, in-8; — 2^e édition, 1869, in-12. — Traductions en hollandais, en anglais, en allemand, en suédois, en russe et en danois.
- 66. Le Devoir, discours adressé aux dames de Genève et de Lausanne. Lausanne 1870, in-24. — Traductions en allemand, en hollandais, en suédois, en russe (dans le volume du Problème du mal), et en italien. — 3^e édition, Genève, Kündig, 1907.
- 67. Le Christ. Genève 1878, in-8; — 2^e édition, 1882, in-12. — Traductions en danois, en allemand, en anglais, en hollandais, en italien et en russe.
- 68. L'Eglise romaine et la liberté des cultes, discours suivi de remarques sur l'Infaillibilité du pape et d'une étude sur les Eglises d'Etat. Genève 1878, in-8.
- 69. L'Inde demande: Qui est le Christ? discours prononcé à Calcutta par Babou Keshub Chunder Sen. Traduction française avec préface. Lausanne 1881, in-24.
- 70. Les mauvais livres. La Lecture, Genève, décembre 1887.
- 71. Le Témoignage du Christ. Chrétien évangélique, janvier 1888. — Reproduit dans une brochure publiée par la Société des Traités religieux de Paris.
- 72. Discours sur les mauvaises lectures. Genève 1888. Broch. in-8.
- 73. Le Témoignage du Christ et l'unité du monde chrétien. Genève 1893, in-8.

5. Questions sociales.

- 74. Examen des articles du projet de Constitution relatifs au Culte protestant. La Constituante genevoise; quatre articles, avril 1842.
- 75. La Question de l'église de Notre-Dame, lettre à un membre du Grand Conseil de 1873. Genève 1875. Broch. in-8.
- 76. La Loi du dimanche au double point de vue social et religieux. Genève 1876. Broch. in-8. — 2^e édition, 1877.
- 77. Les diverses libertés. Bibl. univ. décembre 1879.
- 78. La Libre pensée. Bibl. univ. décembre 1879.
- 79. Le Mariage en Suisse. Bibl. univ. juin 1880.
- 80. La Religion. Revue chrétienne, février 1880.
- 81. La Liberté religieuse. Bibl. univ. novembre 1880.
- 82. La Liberté des associations religieuses. Revue chrétienne, janvier, février et mars 1883.
- 83. Les Obstacles à la liberté religieuse. Chrétien évangélique, octobre 1883.
- 84. La Condition sociale des femmes. Bibl. univ. octobre, novembre et décembre 1887.
- 85. La Condition sociale des femmes. Lausanne 1891, in-12.

6. Réforme électorale.

- 86. Les Elections de Genève, mémoire présenté au Conseil fédéral et au peuple suisse. Lausanne 1864. Broch. in-8. — Traduit en allemand.
- 87. La Patrie et les Partis, discours, par le directeur provisoire de l'Association réformiste. Genève 1865. Broch. in-8.
- 88. Exposition et défense du système de la liste libre, publiées par le Bureau de l'Association réformiste. Genève 1867. Broch. in-8.
- 89. Théorie et pratique des élections représentatives. Bibl. univ. mars et novembre 1869. — Traduction en anglais.
- 90. La Question électorale en Europe et en Amérique. Genève 1871, in-8. — Traduit en allemand.
- 91. Travaux de l'Association réformiste de Genève. Genève et Bâle, 1871, in-8, 796 p. — Ce volume renferme les n^{os} 87 à 90 ci-dessus et un nombre assez considérable d'autres écrits de M. Naville et de ses collègues.
- 92. La Réforme électorale en France. Paris 1871, in-12.
- 93. Les Progrès de la réforme électorale en 1873. Genève 1874. In-8.
- 94. Les Progrès de la réforme électorale en 1874 et 1875. Genève et Bâle 1876. Broch. in-8.
- 95. La Démocratie représentative, mémoire présenté à l'Académie des Sciences morales et politiques de l'Institut de France. Genève et Paris, 1881. Broch. in-8.

96. La Pratique de la représentation proportionnelle. Trav. Acad. sc. mor. et polit. 1882, t. 118.
97. De l'Influence morale des systèmes électoraux. Bibl. univ. mai 1882.
98. La Corruption électorale. Revue chrétienne, mai 1882.
99. Le Système de la concurrence des listes. Bulletin de la Société suisse pour la représentation proportionnelle, n° 2, Genève 1885.
100. Les Progrès de la représentation proportionnelle (de 1880 à 1885). Bruxelles 1885. Broch. in-8. — Reproduction d'une série d'articles publiés par la Représentation proportionnelle, revue mensuelle, publiée à Bruxelles.
101. Etude de la valeur des suffrages électoraux. La Représentation proportionnelle. Bruxelles, mars 1883.
102. Le Principe de la réforme; son importance; examen des objections qu'il soulève. (Rapport à la Conférence internationale d'Anvers.) Bruxelles 1885. Broch. in-8.
103. A propos du référendum. Rev. internation., Rome, 10 mars 1877.
104. Lettre sur la Réforme électorale, adressée à une dame de Genève. Représentation proportionnelle, Bruxelles, mars 1887.
105. La Question électorale en Suisse, à l'occasion des troubles du Tessin. Tirage à part d'un article de la Représentation proportionnelle, Bruxelles 1890. Broch. in-8.
106. Plusieurs articles sur la réforme électorale, publiés dans divers journaux, spécialement dans le Réformiste, journal hebdomadaire, publié à Genève par M. Amédée Roget, de 1868 à 1870, dans le Journal de Genève, dans la Suisse libérale, dans le Moniteur universel de France, dans le Parlement de Paris et dans des journaux des Etats-Unis d'Amérique.

7. Education.

107. Principes de pédagogie appliqués à l'enseignement de la religion. Bulletin pour l'Encouragement de l'Instruction primaire. Paris, septembre et novembre 1844, janvier 1845.
108. Des moyens à employer dans l'éducation publique pour développer chez les enfants le sentiment du respect. Genève 1845. Broch. in-8. — Traduit en russe.
109. Rapport sur l'administration de l'Ecole de Saint-Gervais, du 1^{er} mai 1843 au 1^{er} mars 1846. Genève 1846. Broch. in-8.
110. Dernier rapport sur l'administration de l'Ecole de Saint-Gervais. Genève 1849. Broch. in-8.
111. Des méthodes d'éducation. Bibl. univ. avril 1850.
112. Esquisse de l'histoire des écoles élémentaires en Toscane depuis 1830. Bibl. univ. février 1851.

- 113. Lettre aux pères de famille fondateurs de l'Institution dirigée par M. Le Coultre. Genève 1857. Broch. in-8.
- 114. De l'usage à faire de la renommée dans l'éducation publique. Bulletin de la Société Genevoise d'Utilité publique. Genève, août 1860.
- 115. Rapport du Conseil d'administration de l'Institution Le Coultre. Genève 1864. Broch. in-8. — Traduit en russe.
- 116. L'Ecole chrétienne et l'école laïque. Genève 1873, in-12.
- 117. Rousseau et les enfants des écoles. La Lecture, Genève, 1^{er} août 1878.
- 118. Réflexions sur la tendance des études dans l'Académie de Genève. Feuille centrale de la Société de Zofingue, juillet 1880.
- 119. La Bibliothèque du jeune Garfield. La Lecture, février 1890.

8. Biographie et Bibliographie.

- 120. Notice biographique sur le père Girard, de Fribourg. Genève 1850. Broch. in-8.
- 121. Notice historique et bibliographique sur les travaux de Maine de Biran, contenant: 1^o l'histoire des manuscrits inédits de ce philosophe; 2^o le catalogue raisonné de ses ouvrages tant inédits que publiés; 3^o le catalogue des écrits relatifs à sa vie et à ses doctrines. Genève 1851. Broch. in-8.
- 122. Maine de Biran, sa vie et ses pensées. Paris 1857, in-12. — 3^e édition. Paris 1877. Des fragments de ce volume avaient été communiqués à l'Académie des Sciences morales et politiques, et la Vie avait été publiée dans la Revue des Deux-Mondes, 15 juillet 1851.
- 123. Vinet et le père Girard. Revue suisse, Neuchâtel 1855.
- 124. Le professeur Diodati. Genève 1861. Broch. in-8.
- 125. Les œuvres inédites de J.-J. Rousseau. Bibl. univ. avril et mai 1862.
- 126. Nouvelle étude sur la religion de J.-J. Rousseau. Chrétien évangélique, avril, mai et juin 1862.
- 127. Henri Sarasin. Genève 1862, in-8. — Traduit en hollandais.
- 128. Madame Swetchine. Genève 1863. Broch. in-8; — 2^e édition. Paris 1865.
- 129. Marie, Comtesse Lamsdorff. Genève 1867. Broch. in-8.
- 130. Notice sur les Œuvres de Xavier de Maistre. Mém. de l'Acad. de Savoie, 1868, t. 10.
- 131. Notice sur M. Alexandre Ramu, pasteur. Genève 1869. Broch. in-8.
- 132. Jules Trembley, 1807 à 1881. Genève 1885, in-8.

- 133. Souvenir de J.-L. Micheli, 1812—1875. Genève 1877, in-8. — Le Journal de l'Unité des Frères (moraves) a reproduit d'assez nombreux fragments de cette notice, en juillet 1877.
- 134. Pestalozzi, Stapfer et Maine de Biran. Bibl. univ. avril 1890.
- 135. Stapfer et Maine de Biran. Revue chrétienne, juin 1890.

9. Poésies.

- 136. Le Col de la Seigne, poésie primitivement publiée par la Revue suisse, réimprimée, sous le titre d'Aurore alpestre, dans le volume Genève suisse (mai 1865) et dans la Littérature française de Staaff.
- 137. Entre Bex et Lavey. Dans les Poésies genevoises, tome III, édité par Marc Monnier, 1874.
- 138. Le Silence est d'or. Dans le même recueil que la pièce précédente.
- 139. La Mer de brouillards. Dans l'Obole des poètes. Genève 1877.
- 140. Joie et Gaieté. Dans l'Almanach des bons conseils, 1888. — Reproduite par la Semaine religieuse du 31 décembre 1887.

10. Dernières Publications.

- 141. Les Mots nouveaux adoptés par l'Académie française. Bibl. univ. janvier 1894.
- 142. Le Cléricalisme. Revue chrétienne, mai 1895.
- 143. Les Nouveaux termes scientifiques adoptés par l'Académie française. Bibl. univ. juillet 1895.
- 144. Le Traditionalisme. Revue chrétienne, janvier 1896.
- 145. Allocution présidentielle (président d'honneur) au Congrès de philosophie de Genève. Comptes rendus du Congrès, Genève, 1905.
- 146. Charles Chenevière. Notice biographique. Genève, 1906, Ph. Dürr, in-8°.
- 147. Questions électorales. 3 lettres, Journal de Genève, 17, 29 février et 1^{er} mars 1896.
- 148. La Religion sans dogmes. Bibl. univ., 1901.
- 149. Les Congrégations religieuses. Une lettre dans le Journal de Genève, 27 oct. et 3 en nov. 1902.
- 150. Les Philosophies négatives. Genève, 1900, Kündig, in-8.
- 151. Le Credo des Chrétiens. Genève, 1901, in-12.
- 152. Questionnaire sur la représentation proportionnelle. Genève, Kündig, 1900, in-12.
- 153. Hallucinations visuelles à l'état normal, dans les Archives de psychologie, Genève, octobre et décembre 1908.

154. La Matière, mémoire présenté à l'Institut de France (Académie des Sciences morales et politiques) publié dans le compte rendu des séances et travaux, juin 1908.
 155. Mes souvenirs de Charles Secrétan. Bibl. univ. d'août 1908.
 156. Les Systèmes de philosophie, ou les philosophies affirmatives. 1 vol. in-8°. Paris, Alcan 1909.
 157. Courtes lectures pour malades etc., en allemand: Fünf Gedanken für Kranke und Betrübte (Traduction de la Grande Duchesse Louise de Bade). Karlsruhe 1909.
-

Prof. Dr. Albin Herzog.1852—1909.

Ein bedeutender Sohn des Schweizerlandes ist dahingeshieden — Prof. Dr. Herzog weilt nicht mehr unter uns. Der Allvernichter hat beklagenswert vorzeitig, aus wieder auflebenden Hoffnungen heraus, einem bis anhin glücklichen Heim den Vater, unserer höchsten technischen Lehranstalt einen unersetzlichen Lehrer und Gelehrten, der studierenden Jugend den treuesten Freund und Führer dahingerafft. Die starke Eiche, die uns noch für Jahre dem Sturme zu trotzen schien, ist entwurzelt, und tiefe Trauer zieht in die Herzen der Seinen und aller derjenigen, die den Lebensinhalt dieser hervorragenden Persönlichkeit gekannt haben.

So möge denn einem seiner ehemaligen Schüler, der dank seines Vertrauens später zu seinem Kollegen berufen, intimere Einblicke in seine Lehrweise, seine wissenschaftlichen Arbeiten und sein tiefes Gemütsleben tun durfte, gestattet sein, ein bescheidenes Erinnerungsblatt an dem noch frischen Grabe des unvergesslichen Freundes niederzulegen.

Schon seine Jugendzeit ist geeignet, dem ganz auf die eigene Kraft Angewiesenen unsere Sympathie zu gewinnen. Wir entnehmen folgende treffliche Schilderung seiner Entwicklung und seines Lebenslaufes der Ansprache, die Herr Schulratspräsident Dr. Gnehm an der Trauerfeier für den Dahingeshiedenen gehalten hat:

„Am 26. Oktober 1852 in Homburg, Kanton Thurgau geboren, verbrachte unser Freund die Jugendjahre in seinem



PROF. DR. ALBIN HERZOG

1852 — 1909

Heimatsort, an den fruchtbaren Abhängen des Seerückens, die sanft nach südlicher Richtung gegen das Thurtal abfallen. Dort erhielt er seinen ersten Unterricht, von dort aus besuchte er die Sekundarschule in Steckborn und später die Kantonsschule in Frauenfeld. Schon als Schulknabe und als Gymnasiast lieferte er Proben von seltener Energie und Tatkraft. Jahrelang legte er den stundenweiten Weg nach Steckborn und nach der der Kantonshauptstadt zunächst gelegenen Station bei Wind und Wetter täglich zu Fuss zurück; wenn seine Kameraden nach Schulschluss sich im Freien tummelten oder in der warmen Stube Aufgaben lösten und spielten, mass er die Landstrasse, um erst am spätern Abend das geliebte Vaterhaus zu erreichen und dieses bei Tagesgrauen, oft noch früher, wieder zu verlassen. Nur eine kräftige, gesunde Konstitution, gepaart mit einem frohen Gemüt, ist solchen Anstrengungen auf die Dauer gewachsen. Unser Freund hat sich dabei zum tüchtigen Abiturienten entwickelt, der in der vorderen Reihe stand.“

„Nach bestandener Maturitätsprüfung am Gymnasium zog es ihn nach Zürich, das seine zweite Heimat werden sollte. Er trat im Herbst 1870 in die Fachlehrer-Abteilung, mathematisch-physikalische Sektion, des eidgenössischen Polytechnikums ein, die er mit vorzüglichem Erfolg im Laufe von acht Semestern durchlief. Hervorragende Begabung, ausgeprägtes Pflichtgefühl und unverwüstliche Arbeitskraft sind die Attribute, die ihm die freigewählte Studienrichtung zu einer Quelle innerer Befriedigung machten. Nicht, dass er sich vom einseitigen Fachstudium aufzehren liess! Für Literatur, Kunst und Geschichte hatte er einen offenen Sinn und als froher Gesellschafter bewegte er sich nach des Tages Last und Mühen gerne im Kreise gleichgesinnter Kommilitonen. Im Besitze einer angenehmen Stimme und als Freund des Gesanges trat er in den Studentengesangverein ein, dem er bis in die späteren Lebensjahre aufrichtige Sympathie bewahrte. In trefflicher Weise hat es der Student verstanden, Arbeit und Erholung ins richtige Gleichgewicht zu bringen

und dadurch mit den Früchten ernsten Strebens unauslöschliche Erinnerungen aus der Studienzeit ins kommende Berufsleben hinüber zu retten. Der Studienabschluss erfolgte im August 1874 durch Erwerbung des Diploms eines Fachlehrers in mathematisch-physikalischer Richtung; gleichzeitig löste unser Freund eine von der Konferenz der Fachschule gestellte Preisaufgabe und bald nachher erwarb er sich an der philosophischen Fakultät der Universität Zürich den Doktorgrad — für das jugendliche Alter eine ungewöhnliche Summe an wissenschaftlichen Leistungen in der kleinen Zeitspanne. „

„Nach einem kurzen Vikariate an der Kantonsschule Frauenfeld übernahm er im Jahre 1875 die Stelle eines Assistenten für technische Mechanik bei Prof. Kargl und habilitierte sich gleichzeitig als Privatdozent. Als der um nur wenige Jahre ältere Vorgesetzte zu kränkeln begann und den Unterricht für längere Zeit aussetzen musste, trat unser Freund als Stellvertreter in die Lücke, ein Provisorium, das sich auch nach dem Tode Kargls für einige Zeit fortsetzte. Die Lehrerfolge des jungen Dozenten müssen befriedigt haben, denn der Bundesrat erwählte Albin Herzog definitiv zum Professor für technische Mechanik mit Amtsantritt auf den 1. Oktober 1877. Dem ihm damit eröffneten Wirkungskreis ist er bis zum Lebensende treu geblieben. Und wir können uns glücklich schätzen, dass er der unsrige geblieben ist.“

Gleich nach der Ernennung gründete er einen eigenen Hausstand mit Frl. Elise Bucher. Der ungetrübt glücklichen Ehe entsprossen drei Söhne, von denen zwei sich in selbständigen Lebensstellungen befinden, und ein heute zwölfjähriges Töchterlein, der Liebling des Vaters. Im übrigen kennzeichnet grösste Schlichtheit den äusseren Lebenslauf des Verblichenen. Jahr für Jahr und Tag für Tag wiederholte sich sozusagen mit der Regelmässigkeit einer Uhr der Gang von seinem geliebten Hottingen, dem er 30 Jahre treu geblieben ist, nach dem Polytechnikum und zurück. Jedermann

kannte die breitschulterige, das Urbild männlicher Kraftfülle darbietende Gestalt, an der besonders das machtvolle Haupt fesselte. Die ausdrucksvollen Züge spiegelten innere Ruhe wider und waren insbesondere in Momenten lebhafter Erörterung herzugewinnend verklärt durch seine herrlichen Augen. Nur in den letzten Jahren kehrte mehr und mehr ein von Vorahnungen erfüllter Ernst ein, der sich leider als nur zu berechtigt herausstellte. Welchen Gemütsdruck musste der unablässig Schaffende empfunden haben, als er sich vor etwas mehr als Jahresfrist infolge schwerer Anfälle von Schwindel und Ermüdung für unfähig erklären musste, seine Funktionen am Polytechnikum auszuüben. Mit Besorgnis nahm seine Umgebung die tiefe Veränderung wahr, die mit ihm vorging. Gegen Ende des Winters erholte er sich indes zusehends, und übernahm frohgemut im Frühjahr einen Teil der Diplomprüfungen. Doch war es nur ein letztes Aufflackern; es nahte ihm schon der Erlöser, um ihn den 13. Juni 1909 im sanften letzten Entschlafen abzuholen. In der Tiefe unserer Betrübnis möge es uns Linderung gewähren, zu wissen, dass der Tod ihm eine Erlösung von schweren, in der Zukunft drohenden Leiden gewesen ist.

Prof. Herzog war ein Lehrer und Führer der Jugend von Gottesgnaden, der den Lehrberuf als eine vornehme Mission Zeit seines Lebens hochhielt. Ihm widmete er seine besten Kräfte, seine ganze Persönlichkeit; er fand auch reichste Anerkennung. Nicht so bald wird ein Dozent uneingeschränkte Achtung und Ehrerbietung mit so viel Liebe und Sympathie auf sich vereinigen, wie er. Schon die Art seines Vortrages war geeignet, eine Vorstellung von der Bedeutung des Mannes zu geben. Wie gerne erinnert sich der Schreiber dieser Zeilen seiner persönlichen Wahrnehmungen aus den ersten Zeiten der Lehrtätigkeit des Dahingegangenen. Mit der Sorglosigkeit der ersten Jugend sass man im dichtgefüllten Hörsaal da, harrend der Dinge, die da kommen würden. Und es erschien eine jugendliche, fast noch knabenhafte Gestalt mit ausgeprägtesten germanischen Rassenmerk-

malen. Nichts von der „Würde“ des steifen Professors, ein wohltuendes Gefühl der Natürlichkeit, ein Blick voll Güte, wie eine Einladung zum Freundschaftsbunde. Und dieser jugendliche Dozent fängt an zu sprechen, in schlichten, tadellosen Sätzen, ohne Hast und Wiederholung, nicht ein Wort zu viel, nicht eines zu wenig, mit klangvoller Stimme und beruhigender, abschliessender Tonsenkung am Ende eines Satzgefüges. Das Bild des behandelten Gegenstandes entsteht immer anschaulicher, abgerundeter in der Vorstellung des Hörers, der bei einiger Flinkheit zu seiner Befriedigung imstande ist, alles Wichtige ins Heft einzutragen. Und nun wird's hitziger; wichtige Folgerungen sind gezogen, weite Zusammenhänge aufgedeckt worden; der Strom der Rede schwillt, das helle Wort durchdringt den Raum, und wie in Erz gegossen werden die zusammenfassenden Lehrsätze mit Wucht ausgestossen. Da sammelt kein mitternächtiger Grübler mühsam seine Eindrücke, die Strömung eines starken Geistes reisst uns mit; eine machtvolle Persönlichkeit lebt sich aus in der Lehre. So wird der Vorkämpfer seine Schar in der Schlacht anfeuern, und mit Wärme durchrieselt uns das Gefühl, etwas Feststehendes, ganz Abgeschlossenes vernommen zu haben, an dem es nichts zu rütteln gibt. Wer die Sinne offen hält, braucht wahrlich nicht alles schwarz auf weiss heimzutragen, noch lange wird der Nachhall des lebendigen Wortes ihm gegenwärtig bleiben.

Diese vollendete Vortragskunst war indessen ebenso angeborenes Lehrgenie, als die Frucht zielbewusster langer Arbeit. Welch unendliche Mühe verwendete der Dahingeschiedene auf die letzte Ausfeilung der logischen Gedankenfolgen, wie sehr war er bemüht, immer bessere, zweckdienlichere Verdeutlichungen, Gruppierungen zu finden, damit auch dem Schwächsten goldene Brücken zum vollen Verständnis geschlagen werden. Er hat die jugendliche Psyche zum Gegenstand eines Studiums gemacht, und sich ihrem Reifegrade mit der Besorgtheit eines schonenden Vaters angepasst. In dieser gewissenhaften Durcharbeitung der Lehrmethode hat

er unserer Schule ein kostbares Vermächtnis hinterlassen, das sicherlich Nacheiferung wecken und Früchte tragen dürfte. Als Pädagoge auf einer der wichtigsten Lehrkanzeln unserer Hochschule sucht er seinesgleichen.

* * *

Man macht sich in Kreisen, die dem Unterrichte ferner stehen, sehr undeutliche Vorstellungen davon, wie die Leistung eines Hochschullehrers dem Quantum nach einzuschätzen ist. Man zählt sechs, acht, zehn Stunden Vorlesungen in der Woche, und denkt sich: das kann doch nicht anstrengend sein. Wie eigentümlich, dass mit dieser „mässigen“ Inanspruchnahme schon eine Reihe ausgezeichneter Männer vorzeitig verbraucht, geistig völlig erschöpft, ja in den Tod getrieben worden sind. Die Beteiligten selbst unterschätzen die Schwere der Schädigung, wenn sie durch ein so lebendiges, Fleisch und Blut gewordenes Pflichtgefühl getrieben werden wie der Dahingeschiedene. Dem Kenner genügt es, mitzuteilen, dass er zeitweilig den Unterricht an drei Abteilungen zugleich, mit allen Wiederholungs-, Übungs- und Prüfungsstunden zu leiten hatte, um die Grösse der Last zu ermessen, die diese starken Schultern sich willig aufgeladen hatten, und nicht lassen wollten, bis sie zusammenbrachen.

Es ist eine schöne Einrichtung am Polytechnikum, dass sich die Dozenten in den Prüfungen gegenseitig besuchen und so die von den Studierenden mit Unrecht herbeigewünschten Prüfungskommissionen ersetzen. In den Zeiten, wo er seine grosse Arbeitsaufgabe noch spielend bewältigte, war es ein hoher Genuss, ihn in einer von den innerhalb vier Wochen abzuhaltenden oft mehr als 90 Diplomprüfungsstunden zu besuchen. Welch feines geistiges Spiel wurde hier in Frage und Antwort abgewandelt; wie erkannte er blitzschnell den wunden Punkt, an dem einzugreifen war, um den Prüfling auf die rechte Bahn zurückzuleiten. Häufig haben wir Leute vom Fach ihn bei uns begrüßen dürfen. Regelmässig drehte sich das Gespräch nach vollendeter Prüfung um das Werden und Wachsen der seiner Hand schon

entwachsenen Studierenden. Mit untrüglicher Sicherheit wurde der einzelne von ihm nicht bloss wieder erkannt und beim richtigen Namen genannt (ein böser Stein des Anstosses für manche von Zerstreutheit heimgesuchte Kollegen!), sondern auch Auskunft erteilt über seine Herkunft, Vorbildung, Erfolge an der Mittelschule usw. Wenn man im Jahre zweihundert und mehr Polytechniker an sich vorbeigleiten sieht, die, sobald man mit ihnen ein wenig warm geworden ist, schon wieder zweihundert neuen Platz machen müssen, so ist solch intime biographische Kenntnis keine bloss „Gedächtnisfrage“. Da muss das Herz dabei sein. Das ist Interesse am Gedeihen des jungen Mannes über die Studienzeit hinaus.

Und hier hat sich der väterliche Sinn des Dahingegangenen in seiner Echtheit bewährt. Man sah ihm die Freude an, die er empfand, wenn Anfragen nach jungen Ingenieuren bei ihm eingingen und er Absolventen unserer Anstalt für gute Stellen empfehlen konnte. Sein grosses Ansehen drang auch in praktische Kreise, so dass Anfragen dieser Art recht häufig waren. Es war ihm offenkundiges Herzensbedürfnis, zu unterstützen, zu helfen, mit wohlwollender Hand einzugreifen in das Getriebe der Welt.

Zu einem förmlichen Kultus erhob er die Förderung der Talente, für die er an Zeit und Nervenkraft, alles zusammengerechnet, einen guten Teil seines Lebens geopfert. Wer diesen Mann, der unter keinerlei Lebensumständen vor Menschen seinen Nacken gebeugt hätte, näher gekannt hat, der weiss, wie häufig Reflexe tiefer innerer Bescheidenheit davon Zeugnis ablegten, welch wahre Achtung er vor dem Höheren in Wissenschaft und Kunst empfand. Diese Hochschätzung übertrug er auf jeden, in dem er ein Fünkchen des göttlichen Feuers vermutete, und nur selten wurde seine gute Meinung getäuscht. Vielfach verriet er einen divinatorischen Hellblick.

* *

Trotz dem gehäuften Arbeitsmasse schon in der reinen Lehrtätigkeit, standen seine wissenschaftlichen Arbeiten nie

still; sie umfassten das ganze Gebiet der technischen und analytischen Mechanik. Man mochte ihn in seinem trauten Heim am Polytechnikum aufsuchen, wann man wollte, immer fand man ihn mit irgend einem neuen Problem beschäftigt, das er mit bismarckisch kräftigen Schriftzügen dem Papier anvertraute, und über das er den beteiligten Fachkollegen gerne und lebhaft Mitteilungen machte. Schon frühe wandte er sich der praktischen Seite seiner Wissenschaft zu, wie beispielsweise die frühen Abhandlungen: „Beiträge zur Theorie des Fachwerkes“, dartun, in welchen er neue und einfache Konstruktionen zur Bestimmung der Maximalspannung in den Füllgliedern eines Fachwerkträgers gab. Viel beschäftigten ihn kinematische Fragen und die Dynamik wichtiger Maschinengetriebe. („Über den Beschleunigungszustand eines Kurbelvierecks.“) Eine mehr polemische Schrift zur Klärung der allgemeinen mechanischen Prinzipien ist der Beitrag „Zur Turbinentheorie“. Erwähnen wir auch die Kettenlinie, als einen seiner Lieblinge, da sie ihn noch in den letzten Tagen vor dem Hinschiede beschäftigt hat. Ausserordentlich interessante und für die Technik wichtige Sätze über Trägheitsmomente sind von ihm entwickelt worden.

Aber das Angeführte bildet nur einen äusserst kleinen Bruchteil seiner Arbeiten. Er stand unter dem Einflusse einer ungemein strengen wissenschaftlichen Selbstkritik, wie auch einer bei dem Manne starken Selbstvertrauens rührend anmutenden Scheu vor die Öffentlichkeit zu treten, und so kommt es, dass die besten Schätze seiner Arbeit in seinem Pulte vergraben oder gar vernichtet, das Licht der Publizität nicht erblickten. Zum Glück ist wenigstens ein kleiner, aber auch sehr kleiner Teil seiner Vorlesungen in einem ausländischen Lehrbuch der Mechanik durch E. Talquist der Nachwelt erhalten worden.

Dies führt uns zu seinem wissenschaftlichen und Hauptlebenswerk, dem Inhalt seiner Vorträge über technische Mechanik selbst, die sein ureigenstes Eigentum, nach Anlage und Durchführung eine schöpferische Tat sind. Als Herzog

sein Amt antrat, herrschte in bezug auf die wissenschaftliche Methode auf der einen Seite die auf Lagrange zurückzuführende „klassische“, aber abstrakt analytische, aus dem Allgemeinen ins Besondere herabsteigende Behandlung, auf der andern Seite eine „populär“ sein wollende Darstellung vor, die, mit empirischen Bestandteilen vermengt, zu sehr auf das „Plausibel-machen“ zugeschnitten war, daher in wichtigen Punkten der Strenge entbehrte. Herzog fasste den Plan, eine Brücke zu schlagen vom felsigen Ufer allgemeiner mathematisch-mechanischer Grundsätze zum Revier des Technikers: der praktischen Anwendung. Es sollte, soweit die Technik dies fordert, grundlegende Strenge mit voller Fasslichkeit und Anschaulichkeit vereinigt werden. Für diese Aufgabe war er durch die spezifische Richtung seiner Veranlagung trefflich geeignet. Nach Mitteilungen seines kompetenten Freundes, Prof. Dr. Geiser, kommt diese Veranlagung schon in seiner Dissertation „Bestimmung einiger spezieller Minimalflächen“ (1875) zum Vorschein. Diese Dissertation, mit der Lösung einer Preisaufgabe fast gleichzeitig eingereicht, vermittelt übrigens eine Vorstellung davon, über welche Leistungsfähigkeit unser Freund in der Blüte seiner Jahre verfügte.

Diese auf das Geometrisch-Anschauliche gerichtete Begabung fand reiche Nahrung in den Vorträgen seines von ihm zeitlebens hochgeschätzten Lehrers Schwartz, der sein geometrisches Erfinden mächtig anregte. Das analytische Rüstzeug vervollständigte er bei Heinr. Weber; doch bewahrte ihn ein richtiger Instinkt vor dem Aufgehen in der Analysis. Naturgemäss mussten ihn die synthetisch-graphischen Methoden Culmanns, der damals auf der Höhe seines Ruhmes und seines Schaffens stand, anziehen, und es ist lange nicht genug bekannt, ein wie gediegener Kenner der Culmannschen Methodik er gewesen ist. Als für die Studierenden Übungen in Mechanik dem Lehrplane einverleibt wurden, gelang es ihm vollends, sich von der Tagesmode zu emanzipieren und mehr im Sinne der Alten, bis auf Bernoulli hinab, durch Betonung

des Synthetischen dem Techniker seine Wissenschaft lieb und fasslich zu machen. Ein grossartiger Aufstieg vom Einfachen zum Zusammengesetzten bis auf die Höhe der Wissenschaft vervollständigte die hohe Oekonomie seines Systems: er hat mit Kleinem Grosses geleistet.

Nicht bloss mit Rücksicht auf die Studierenden, sondern seiner eigenen Natur zufolge war er Spekulationen erkenntnistheoretischer Art abhold, was ihn aber nicht abhielt, die Arbeiten eines der Allmodernsten, aber auch Genialsten, nämlich Minkowskis, mit Interesse zu verfolgen. Was im allgemeinen Kolleg nicht Platz hatte, wurde in die „ausgewählten Kapitel“ verwiesen, die sich ausserordentlichen Zuspruchs erfreuten. Hier wurden die gewissermassen für den Sonntag bestimmten Feinheiten und Kostbarkeiten, wie die schwierigeren Lehrsätze des von ihm sehr geschätzten Mohr, Castigliano, Maxwell aufgetischt, dynamische Fragen im Sinne der Engländer, mit denen Herzog in enger Fühlung blieb, behandelt.

Er hat seine Wissenschaft auch in den Dienst praktischer Aufgaben gestellt, wenn die Praxis sich Rat bei ihm holte. Aber nur, falls ein Urteil mittelst vollständiger Lösungen und nicht blosser „Annäherungen“, die er von Grund aus hasste, zu gewinnen war. Zu Kompromissen und „Abschätzungen“ zu schreiten, war nicht die Art seines auch wissenschaftlich geraden Wesens.

Das Lebensbild des Dahingeshiedenen wäre unvollständig, wenn wir nicht der wertvollen Dienste gedächten, die er seiner Wohngemeinde Hottingen als Präsident der Schulpflege mit seiner reichen Erfahrung in pädagogischen und Personenfragen geleistet hat. Als im Jahre 1893 die Vereinigung der Altstadt mit den Aussengemeinden erfolgte, wurde ihm das Amt eines Präsidenten der Kreisschulpflege V übertragen, das in der Übergangszeit besonders grosse Anforderungen an den Inhaber stellte und diesen mit Arbeit überhäufte. Er hat sich derselben ebenso wenig entzogen, wie der Berufung in den Grossen Stadtrat, in welchem er bald Mitglied wichtiger Kommissionen wurde. Beifällig bemerkt wurde sein gleich ent-

schiedenes wie taktvolles Eintreten für die Interessen des Polytechnikums anlässlich eines bekannten, nicht sehr glücklichen Verbauungsprojektes, das auch die Harmonie des Stadtbildes beeinträchtigt haben würde.

Das Vertrauen seiner Kollegen übertrug ihm für mehrere Amtsdauern die Funktion eines Vorstandes der mechanischen Abteilung, und berief ihn in das verantwortungsvolle Amt eines Direktors. Hier entfaltete er eine weit über die Pflichten der einfachen Verwaltung gehende und so bedeutungsvolle Tätigkeit, dass ein näheres Eingehen darauf geboten erscheint. Lange schon hatten einsichtige Beurteiler bedauert, dass in der Fürsorge für die Nachkommenschaft durch den Tod abberufener Mitglieder des Lehrerkollegiums nichts unternommen worden war. Das pflichtgemässe Aufgehen im Dienste der Schule ist gleichbedeutend mit Verzichtleistungen wirtschaftlicher Art anderen, intellektuell nicht höher stehenden Gesellschaftsklassen gegenüber. Der Mann, der in frischer Initiative diese soziale Härte ausglich, war Prof. Herzog. Ohne die Verdienste seiner Mitarbeiter zu schmälern, darf man ihn als den Schöpfer der Witwen- und Waisenkasse am eidgenössischen Polytechnikum bezeichnen. Seinem unablässigen, aber taktvollen Eifer gelang es, die Sympathien weiter Kreise für die neue Institution zu gewinnen, die gegen Schluss seiner Direktorialzeit ihre segensreiche Tätigkeit aufnahm und seither in zahlreichen Fällen hilfespierend eingegriffen hat.

Ebenso erspriesslich und von erzieherischem Weitblick zeugend war seine Tätigkeit bei der Gründung des Maschinenlaboratoriums, einem der wichtigsten Institute unseres Polytechnikums. Junge Fachkollegen des Dahingeshiedenen, die er aus fernen Landen in unverwüstlichem Optimismus auf sein Lebensschiff geladen, hatten aus ihrer individuellen Erfahrung heraus die Errichtung eines solchen Institutes als wünschbar angeregt, würden aber als Neulinge nicht so bald die Behörden und die öffentliche Meinung für das damals kühne Unterfangen zu gewinnen vermocht haben. Da nahm sich Prof. Herzog, zu jener Zeit Direktor des Polytechni-

kums, mit Feuereifer der Angelegenheit an, unterstützte die Eingaben, wirkte überzeugungsvoll auf die Behörden ein, und unsere Anstalt konnte als eine der ersten den jungen Ingenieur-Kandidaten ein neues Feld der Wirksamkeit eröffnen, ihnen ein Lehr- und Anschauungsmittel ersten Ranges, das bald nachher im Ausland reiche Anerkennung fand, zur Verfügung stellen. Auch eine selbstlose Mitarbeit des Dahingeshiedenen, die öffentlich so gut wie unbekannt blieb, und nur eines im Auge hatte: das Wohl des ihm über alles teuren Polytechnikums.

* *

In all diesen Leistungen erscheint er als die in sich gefestigte, auf sich gestellte machtvolle Persönlichkeit, die ohne Wanken auf das als gut erkannte Ziel lossteuert, unbeirrt um die Gunst oder den Hass der Parteien. Furchtlos und unabhängig, mit offener Stirne, unverwundbar für die Pfeile kleinlicher Missgunst gemahnte er an den echten germanischen Recken. Er beugte sich nicht vor dem Starken und hasste den Schmeichler, aber er anerkannte die intellektuelle Rangordnung und ordnete sich ihr ohne jeden Anflug von Selbstüberschätzung ein. Allem Grossen, Förderlichen weihte er, ohne sich zu besinnen, seine besten Kräfte. Dagegen fand an ihm alles Vorlaute, Unrechte, Anmassende, dessen Vorkommen in jeder grösseren Gemeinschaft nur allzu menschlich ist, einen jederzeit zum Kampfe bereiten Gegner vor, nicht zuletzt mit den Waffen seiner treffsicheren Satire. Dass solches Vorgehen auch Gegner schuf und verwundete, war unvermeidlich. Aber auch der Betroffene musste die unbedingte Lauterkeit der Motive und die reine Sachlichkeit seines Auftretens anerkennen; nur über das Mass der Strenge konnte man abweichender Meinung sein. Er war in seinem Fühlen mit einer Naturgewalt vergleichbar, und es gehörte zu den Grundimpulsen seines Wesens, das Unrecht, wie er es erkannte, zu bekämpfen. Sein Handeln floss aus der Überzeugung, dass schlaaffe Duldung unter allen Umständen schädlich, ein Kennzeichen im Niedergang befindlicher Zeitalter sei. In dieser Hinsicht erhob sich sein Charakter auf die Höhe staatsmännischer Tugenden.

Wo er im Rate der Männer seine Stimme erhob, wirkte die gedrängte Kraft seiner Rede und die klare Anordnung seiner Argumente durchschlagend. Es lag altrömische Festigkeit in der Verteidigung der einmal für gut erkannten Meinung. Eine Verhandlung, die von ihm geleitet war, lief keine Gefahr, in uferlosen Debatten zu verflachen. In der Vorbereitung und Durchführung grösserer organisatorischer Fragen entfaltete er Umsicht, strategischen Scharfblick, mit Humor verbundene Schlagfertigkeit der Abwehr, die dem stillen Beobachter unwillkürlich den Gedanken aufdrängten: hier ist eine Führerbegabung grösseren Stils in einen zu kleinen Wirkungskreis gebannt. Es war etwas vom Feldherrn in ihm, das in den Agenden einer Hochschule unbebaut bleiben musste.

Wenn man ihm aber als Menschen näher treten durfte, so erkannte man, dass seine Krafnatur im Grunde ebenso sehr eine Frohnatur war, und ein tiefes Gemütsleben barg. Innigstes Glück schöpfte er aus seinem Familienleben, das ihm die aussöhnende Entspannung nach den Mühen des Tages brachte. Wie leuchtete sein Auge, wenn er von den Plänen seiner Söhne sprach, oder wenn sein liebliches Töchterlein ihm auf dem Heimweg jubelnd entgegensprang. Seine väterliche Liebe wäre ihm fast verderblich geworden: als bei dem in trauriger Erinnerung stehenden Unglück am Piz Blaas anscheinend auch sein Sohn ein Opfer der Katastrophe geworden war, überfiel ihn ein so niederschmetternder Schmerz, dass man für sein Leben fürchtete.

In Fragen inneren Seelenlebens von absoluter Aufrichtigkeit, würde er beispielsweise in bezug auf Kunstanschauungen nie mit dem Strome schwimmend für oder wider seine Empfindung gefälscht haben. Am Sängerfest in Zürich sah man ihn in stillverklärter Ergriffenheit den Darbietungen lauschen. Wie herrlich war es, mit ihm Wald und Flur zu durchstreifen, deren Schönheit sein Geist in Stille aufnahm, und die Wirkung nur in der grösseren Weichheit seiner Stimmung verriet. In fröhlicher Gesellschaft sprühte sein Geist und unerschöpflich war die Fülle seiner Einfälle. Ganz neue Talente

wurden an ihm offenbar, so eine gar nicht alltägliche mimische Fähigkeit. Aber am höchsten stand er uns als teilnehmender, mitfühlender Freund. Seine starke Natur war ebenso starker Sympathien fähig, und wohl war's dem, den er in sein Herz schloss. Mit vollem Vertrauen durfte man sich in den schwierigsten Lebensfragen um Rat an ihn wenden. War er nicht der Vertrauensmann eines grossen Teils der Lehrerschaft des Polytechnikums voll nobler Verschwiegenheit und Würde?

So wird seine Gestalt im Herzen derer, die sein Wesen kannten, fortleben, als die des mutvollen Kämpfers und treuen aufopfernden Freundes. Die Söhne des Landes, die von unserer Hochschule ins Leben hinaustreten, werden verkünden, dass mit ihm einer ihrer edelsten Lehrer und ein väterlicher Beschützer dahingeshieden ist. Das Schweizervolk aber, das in den Tugenden und der Kraft des Verblichenen eine Verkörperung seines eigenen Wesens erblicken muss, wird ihn in dauernder Erinnerung behalten.

Prof. A. Stodola
(N. Zürcher Zeitung 24. Juni 1909).

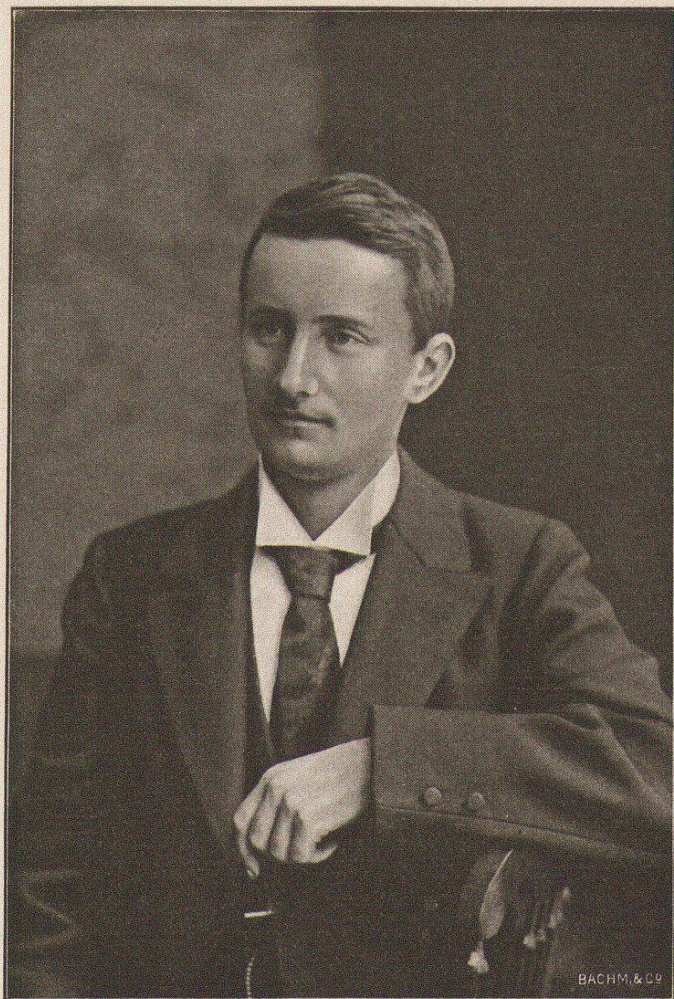
Publikationen von Prof. Dr. Albin Herzog.

1. „Zur Turbinentheorie.“ Schweiz. Bauzeitung. 1885 Bd. V, S. 141.
 2. „Beitrag zur Theorie des Fachwerkes.“ Schweiz. Bauzeitung. 1890 Bd. XV, S. 47.
 3. „Beitrag zur Theorie des Fachwerkes.“ Schweiz. Bauzeitung. 1891 Bd. XVII, S. 49.
 4. Besprechung von „Vorlesungen über technische Mechanik von A. Föppl.“ Schweiz. Bauzeitung. 1900 Bd. XXXVI, S. 241.
 5. „Über den Beschleunigungszustand eines Kurbelviereckes.“ Schweiz. Bauzeitung. 1901 Bd. XXXVII, S. 199.
 6. Besprechung der „Abhandlungen aus dem Gebiete der technischen Mechanik von Mohr.“ Schweiz. Bauzeitung. 1906 Bd. XLVII, S. 295.
-

Dr. Walter Ritz.1878—1909.

Weit von seinen lieben Schweizerbergen starb im Juli dieses Jahres Walter Ritz, gerade in dem Momente, wo seine eminenten Leistungen auf dem Gebiete der mathematischen Physik anfangen, die Blicke weiter Kreise auf sich zu ziehen. Es liegt in der Natur der exakten Wissenschaften, wie in der aller menschlichen Dinge, dass neue Wahrheiten nicht von heute auf morgen Geltung finden. So wird auch erst die Nachwelt die volle Bedeutung von Ritz klar erkennen können und ihm den Platz einräumen, der ihm durch sein Lebenswerk zukommt. Sicher ist, dass sein Name für immer mit verschiedenen Disziplinen der Physik verknüpft sein wird. Sein *Leben* aber steht heute abgeschlossen vor uns. Staunend und bewundernd stehen wir vor der Fülle, die es gezeitigt hat! Ritz hat unter schwierigen Verhältnissen Grosses geleistet. Sein Forschungstrieb hat ihm über vieles hinweggeholfen, wo manch anderer von der Last des Lebens erdrückt worden wäre. Die Liebe zur Wissenschaft war bei ihm kein leeres Wort. Das bewies er durch sein Leben.

Walter Ritz war der Sohn des berühmten Walliser Malers Raphael Ritz, dessen fein empfundene, eng mit der Walliser Natur und dem Walliser Volksleben verwobene Gemälde zum Schönsten unserer Museen gehören. R. Ritz (geb. 1829 in Brig) erhielt seine Ausbildung in der Düsseldorfer Malschule als Zeit- und Studiengenosse von Vautier, Koller, Böcklin u. a. m. Er verheiratete sich 1875 mit der Tochter des Ingenieurs Nördlingen aus Tübingen, nachdem



DR. WALTER RITZ

1878—1909

er schon 1865 in seine Heimat nach Sitten zurückgekehrt war. Hier kam Walter als zweites von fünf Kindern am 22. Februar 1878 zur Welt. Frühzeitig erwachten in ihm Verständnis und Liebe zum Walliser Volksleben und zu den Walliser Bergen. Es war dies hauptsächlich das Verdienst seines Vaters, dem er zeitlebens die grösste Verehrung und Dankbarkeit bewahrte. Auch später, fast ständig in der Fremde wohnend, erzählte er oft und gern von all den interessanten Fragen, die das Wallis in ethnographischer und rassentheoretischer Hinsicht bietet, und von denen sein Vater ein begeisterter Kenner war. Von seiner Mutter wurde Ritz frühzeitig gründlich in die deutsche Sprache eingeführt. Er verdankte diesem Umstand die Gabe, Deutsch und Französisch gleich geläufig zu beherrschen. Dadurch wurde ihm später in Göttingen und Paris seine Stellung sehr erleichtert. Vom siebenten Jahre an besuchte Ritz die Sittener Schulen; er absolvierte alle Klassen mit Auszeichnung. Besondere Anregung gewährten ihm die zwei letzten Jahre seiner Schulzeit, in denen er den mit dem Lyzeum verbundenen cours technique besuchte. Einer seiner Lehrer entdeckte seine Vorliebe für die exakten Wissenschaften, hauptsächlich Mathematik und Physik, und verschaffte ihm Literatur, besonders Lehrbücher, die Ritz in die höhere Mathematik einführten. Es waren dies französische Lehrbücher der Infinitesimalrechnung, und ich schreibe es diesem Umstande zu, dass Ritz für tiefgründige, aber *elegante* Behandlung der Probleme grosse Vorliebe bewahrte. Ein herber Schmerz für Ritz war der 1894 erfolgte Tod seines Vaters. Wie schon oben gesagt, sprach Ritz immer mit grösster Liebe von dem allzu früh seiner Familie und der Kunst Entrissenen, widmete dessen Andenken auch seine erste wissenschaftliche Leistung.

Während Ritz bis dahin in jeder Beziehung ein gesunder und kräftiger Jüngling gewesen war, dessen Ausdauer und Leichtigkeit bei der Aufnahme geistiger Nahrung hervorragend war, wuchs er vom 17. Jahre an stark in die Höhe, machte aber trotzdem mit Liebe Bergtouren. Eine solche

unternahm er kurz vor dem Beginn seiner langen Leidenszeit. Im September 1897 machte er mit Freunden eine Bergbesteigung des Mont Pleureur. Hinter ihm folgte eine zweite Gruppe. Während aber die erstern auf die felsige Kuppel des Gipfels stiegen, geriet die zweite auf Neuschnee, der mit ihnen vor den Blicken der andern in die Tiefe stürzte. Die grosse seelische und körperliche Erregung, die Anstrengung beim Aufsuchen der Verunglückten, alles dies war nach Ritz' Dafürhalten der Grund zu der beginnenden Krankheit, die seinem Leben ein zu frühes Ende setzte. Noch verschlimmert wurde sein Zustand durch Übersiedelung der ganzen Familie Ritz vom trockenen Sitten in das feuchte Zürich. Dies geschah, da Ritz entschlossen war, Ingenieur zu werden, und zu diesem Zwecke das Studium am eidgenössischen Polytechnikum ergreifen wollte. Bald nötigte ihn seine Gesundheit, den Gedanken, Ingenieur zu werden, aufzugeben. Zweifelsohne redete dabei in erster Linie auch seine Begabung mit, die ihn trieb, Mathematik und Physik zu studieren. Mit wunderbarer Leichtigkeit hat sich Ritz in diesen Jahren in die höchsten Fragen der Mathematik eingelebt. Besonders fesselten ihn die Arbeiten *Riemanns* über *Abelsche Funktionen*, die er als eines der grössten Kunstwerke auf dem Gebiete der exakten Wissenschaften verehrte. Ausgesprochene Neigung bezeugte er aber auch für eine tiefgründige mathematische Auffassung der physikalischen Naturerscheinungen, wie sie ihm durch das *Voigtsche Kompendium* der mathematischen Physik übermittelt wurde. Als er deshalb im Winter 1899/1900 eine schwere Rippenfellentzündung durchmachen musste, entschied er sich, das ihm unfreundliche Zürcher Klima zu verlassen und in Göttingen bei *Voigt* seine Studien fortzusetzen. Hier kam Ritz im Jahre 1900 in einen wissenschaftlich ungemein angeregten Kreis. Neben den Vorlesungen fühlte er sich besonders durch den ungezwungenen Verkehr mit jüngeren Gelehrten angezogen. Dank diesem Umstand besserte sich auch seine Gesundheit, und er konnte sich mit Eifer seinen Problemen zuwenden.

Er hatte sich nun ganz für mathematische Physik entschieden und packte unter allen Rätseln der Physik mit sicherem Blick wohl eines der tiefsten und schwierigsten an, nämlich die *Theorie der Spektren*. Langsam und mit zäher Energie lebte er sich in die Materie ein. Es galt zunächst, eine mathematische Theorie der von *Balmer* entdeckten Serien von Linien im Wasserstoffspektrum zu finden. Nach unendlichem Tasten, Umwerfen, Schaffen gelang es ihm im Sommer 1902 eine allerdings mathematisch sehr komplizierte Theorie aufzustellen. (Seine Lösung führt auf die Integration einer Differentialgleichung 4. Ordnung.) Trotz der Unhaltbarkeit der physikalischen Grundlagen (Ritz erkannte dies später selbst) akzeptierte sein Lehrer Voigt die Arbeit als Dissertation wegen des darin zutage tretenden eminenten Scharfsinns, vor allem aber wegen der bedeutenden Errungenschaften, die sie enthielt. Ritz hat nicht nur die bisher bekannten Serienformeln zusammengefasst, sondern durch eine viel allgemeinere, mit höchstmöglicher Genauigkeit geltende ersetzt. Heute findet sich dieselbe bereits in allen Lehrbüchern. Im Winter 1902–03 promovierte Ritz in Göttingen summa cum laude in Physik, Mathematik und Philosophie.

Nach dieser theoretischen Leistung suchte Ritz auch experimentell seine Formel auszunutzen, um sich, seiner Laufbahn wegen, auch über die nötige Fertigkeit in Experimentalphysik ausweisen zu können. Er begab sich im Sommer 1903 zunächst nach Leyden, von dem genialen Physiker *Lorentz* angezogen. Er fand dort aber nicht, was er suchte, wenigstens in physikalischer Hinsicht nicht, während ihn Land und Leute ungemein anzogen. So reiste er schon im Juni nach Bonn zu *Kayser*; denn: „1. liegt es am nächsten; 2. habe ich in spektralanalytischen Dingen so viel Ideen und Versuche vor, dass es für mich ein Vergnügen ist, in diesem Gebiete zu arbeiten; 3. ist dazu Bonn sehr geeignet“. In der Tat gelang es Ritz dort auch, eine auf Grund seiner Formeln *berechnete* Linie im Rot des Kaliumspektrums wirklich zu *beobachten*. Rechnung und Beobachtung ergaben

die grösstmögliche Übereinstimmung. Daneben beschäftigte sich Ritz intensiv mit theoretischen Fragen, vor allem dem Drei-Körper-Problem. Leider hat er die darin gefundenen Ansätze nicht mehr verwerten können.

Das Bonner Klima bekam ihm schlecht; der Husten plagte ihn wieder mehr. Als dann ein von ihm gewünschter Apparat nicht erhältlich war, siedelte er kurz entschlossen im November 1903 nach Paris über. Er liess sich im Quartier Latin nieder und konnte, dank den Empfehlungen von Prof. Weiss in Zürich und der lebenswürdigen Zuvorkommenheit des französischen Physikers Cotton, mit dem ihn viele Interessen verbanden, im Laboratorium der Ecole normale arbeiten. Sein Ziel war, eine Methode zur *Photographie der Linien im Ultraroten* zu finden. Er arbeitete daran mit Erfolg bis Juli 1904. Da brach seine zarte Gesundheit zusammen. Von all seinen Experimenten konnte er später nur eine kleine Comptes-rendus-Notiz veröffentlichen. Der Grund seiner Überarbeitung ist darin zu sehen, dass Ritz ein theoretischer Kopf war und das Experiment seiner speziellen Begabung ferner lag. So konnten ihn die langen, körperlich anstrengenden Stunden im Laboratorium nicht befriedigen, und er arbeitete daneben noch mit voller Energie an theoretischen Problemen, vor allem dem *Schwingungsproblem von Platten*. Dazu kam ein exorbitant heisser Pariser Sommer. Das alles hielt seine schon angegriffene Konstitution nicht aus. Krank kam er von dort nach Zürich zurück und musste sich den ganzen Winter 1904/05 nach St. Blasien im Schwarzwald begeben. Nun fing für ihn die schwere Leidenszeit an, wo er täglich viele Stunden auf dem Liegestuhl zubringen musste, wo er sich langsam mit dem unabwendbaren Geschick abfand. Aber mit wunderbarer Energie hat er seinen Geist frei zu bewahren gewusst, hat er immerfort seinen Problemen nachgedacht, sie gefördert und zu Ende geführt. So schreibt er z. B. aus St. Blasien: „Wenn ich sage, dass ich nicht arbeite, so ist es mehr nur eine Redewendung. Gerade weil ich nicht sitzen und schreiben

darf, sondern in Pelz gehüllt draussen laufe, resp. sitze oder liege, mache ich unglaublich viele Dinge.“ Hier begann er mit seinen allgemeinen *Theorien über die Materie*, die er als letztes diesen Sommer noch veröffentlichte. Im Sommer 1906 war er im Kanton St. Gallen bei seinem Schwager, im Winter 1905/06 versuchte er die Sittener Heimatsluft, die ihm gut bekam. Seine ganze Entwicklung hatte ihn jedoch zu sehr den Walliser Verhältnissen entfremdet, und er fühlte sich ohne Anregung für seine Forschungen. „Es geht mir besser, langsam, und von völliger Genesung kann wohl nie mehr die Rede sein.“ Doch seine Arbeiten gehen weiter: „Ich habe die *Grundlagen der Elektrodynamik* in diesem Jahre viel untersucht und kam dazu, die Existenz eines Äthers zu verwerfen.“

Im folgenden Jahr warf er sich auf die von der Pariser Académie gestellte Preisaufgabe über *schwingende Platten*. Mit Aufbietung aller Kraft vollendete er sie in Nizza, wo er den Winter 1906/07 verbrachte. Diese Leistung musste er mit einem heftigen Fieberanfall bezahlen, der ihn wochenlang ans Bett fesselte. Aber seine Arbeit war rechtzeitig abgegangen. Leider ist sie in Paris unter den Tisch gefallen. Ritz teilt dies Geschick mit vielen andern grossen und grössten Forschern. Es war ihm eine der grössten Freuden und Genugtuungen, dass im verflossenen April der bedeutendste französische Mathematiker *Poincaré* ihm persönlich das Bedauern der Académie ausdrückte: „Er sprach sich zuerst anerkennend über meine Elektrodynamik und Spektren aus. Dann entschuldigte er sich wegen des Irrtums bezüglich meiner Preisarbeit, erklärte, wie es gekommen sei und schloss: nous (die Akademie) le regrettons beaucoup, votre travail présentait plus d'originalité que ceux qui ont été couronnés. Mais nous aurons cette année l'occasion de réparer cela par un autre prix.“ Leider hat Ritz diese „réparation“ nicht mehr erlebt. Die Arbeit ist unterdessen in Crelles Journal erschienen und bedeutet in der Tat einen grossen Fortschritt. Bei sehr allgemeinen Annahmen gelingt es Ritz eine Lösung aufzustellen, die den Vorzug hat, bei

Beispielen rasch und sicher zum Ziele zu führen. Einfache Gedanken werden in ihr durch tiefliegende mathematische Entwicklungen bewiesen. Eine seiner letzten Arbeiten hat die Anwendbarkeit dieser Methode aufs deutlichste bewiesen. Sie berechnet die unzähligen Klangfiguren einer quadratischen Platte, die schon von Chladni beobachtet, aber von Kirchhoff nur vereinzelt mit den früheren Methoden gelöst worden sind.

Auch die Nizzaer Meerluft bekam Ritz nicht. „An ein Gesundwerden glaube ich jetzt weniger denn je. Wozu dort leben, wo das einzige, was mir im allgemeinen Schiffbruch bleibt, die Wissenschaft und der Umgang mit interessanten, sich interessierenden Menschen ganz unmöglich sind?“ Und so zieht er nach Tübingen, der Heimat seiner Mutter, dann nach Göttingen wo er sich auch im Winter 1908/09 habilitiert. Den Sommer verbrachte er viel bei seinem Schwager im St. Galler Land. Langsam ging es mit seiner Gesundheit abwärts; die Stunden, in denen er liegen musste, mehrten sich; das Fieber suchte ihn länger und stärker heim; die Anfälle waren hartnäckiger. Aber seine Arbeiten reiften, und er fand wunderbar immer wieder die Kraft, sie niederzuschreiben. So legte er in einer grossen Arbeit 1908 die *Kritik der Elektrodynamik* nieder. Er zeigte, wie die Vorstellungen der Maxwellschen Theorie zu einem Perpetuum mobile führen; er deckte die Schäden der Elektronentheorie auf. Zugleich setzt Ritz an Stelle dieser Theorien eine eigene, die zum Newtonschen Standpunkt zurückkehrt und von jedem Äther abstrahiert. In der Zeitschrift „Scientia“ hat er diese Arbeit popularisiert und weiten Kreisen zugänglich gemacht. Besonderes Aufsehen machte sein „*Wasserstoffmodell*“. Durch dasselbe hat er entgegen seiner Dissertation ein auf einfachen, physikalisch unanfechtbaren Grundlagen beruhendes Kraftfeld aufgestellt, das Schwingungen erzeugt, die den Schwingungen des Lichtes im Wasserstoffspektrum entsprechen. Es führte ihn diese Theorie auch zu einer schönen Theorie des *Zee-manneffektes*. Seit seinem Tübinger Aufenthalt hat Ritz sich in Verbindung mit *Paschen* wieder intensiv mit den

Problemen des Spektrums beschäftigt, und es ergab sich in der Folge zwischen beiden Forschern eine fruchtbare Arbeitsteilung, indem die theoretischen Funde von Ritz eine wunderbare Übereinstimmung mit den Experimenten von Paschen ergab. Diese Errungenschaften haben die letzten Bedenken an seiner Theorie zerstreut.

Trotz und wohl infolge dieser enormen Arbeitsfähigkeit hatte sich Ritz' Gesundheitszustand immer mehr verschlechtert. Im Sommer dieses Jahres suchte er die Göttinger Klinik auf, um sie nicht mehr zu verlassen. Er wurde der Wissenschaft am 7. Juli früh entrissen. Sanft ist er hinübergeschlummert, umgeben von den Seinen.

So schloss dies reiche, ganz der Wissenschaft gewidmete Leben, dessen Werke bestehen bleiben werden. Den Menschen Ritz werden alle, die ihn gekannt haben, in treuester Erinnerung als Vorbild betrachten. Ritz' Geist und Verstand war scharf und lebendig, interessiert für *alles* Wissenswerte, abhold jeder Schablone. Überall suchte er das Geistreiche, Schöne hervor. Sein Gedächtnis war erstaunlich. Vor allem aber zeichnete er sich durch die grösste Leichtigkeit im Verarbeiten und Aufnehmen geistiger Arbeit aus. Ohne Anstrengung verfolgte er die kompliziertesten Gedankengänge, erkannte schnell und sicher das Wertvolle derselben. Damit verband er ein tiefes Gemütsleben und einen köstlichen Humor. Seine Unterhaltung war sprühend und lebendig. Am ehesten gibt etwa ein kleines Feuilleton davon Kenntnis, das von ihm erschienen ist („Neue Zürcher Zeitung“ 18. September 1906 erstes Morgenblatt „Die N-Strahlen“). So hinterlässt Ritz nicht nur in der Wissenschaft und in seiner Familie, sondern auch im Kreise seiner Freunde eine Lücke, die nie mehr auszufüllen sein wird. Sein Andenken wird stets dankbar bewahrt bleiben.

Prof. Rud. Fueter.
(„Neue Zürcher Zeitung.“)
1. IX. 1909.

Verzeichnis der Arbeiten von Dr. Walter Ritz.

1. Zur Theorie der Serienspectren. Inaugural-Diss. Leipzig 1903 (Auszug in Annalen der Physik, Band 12. 1903).
2. Zur Theorie der Serienspectren. Physik. Zeitschr. 4. 1903.
3. Über das Spectrum des Kalium's. Annalen der Physik, Band 12. 1903.
4. Sur la photographie des rayons infrarouges. Comptes rendus de l'académie des sciences. Paris 1906, t. 142.
5. Sur l'origine des spectres en séries. Comptes rendus de l'académie des sciences. Paris 1907, t. 144.
6. Sur l'origine des spectres en séries. Comptes rendus de l'académie des sciences. Paris 1907, t. 145.
7. Recherches critiques sur l'électrodynamique générale. Annales de Chim. et de Phys. 8^e série t. XIII (1908).
8. Du rôle de l'éther en physique. Rivista di Scienza „Scientia“. Vol. III, anno II (1908). Bologna.
9. Über eine neue Methode zur Lösung gewisser Randwertaufgaben. Nachrichten der K. Gesell. der Wiss. zu Göttingen. Math.-phys. Klasse 1908.
10. Über eine neue Methode zur Lösung gewisser Variationsprobleme der mathematischen Physik. Crelle's Journal für reine und angew. Math., Band 135. Berlin 1908.
11. Magnetische Atomfelder und Serienspectren. Annalen der Physik, Band 25. 1908.
12. Über die Spectren in Alcalien. Physik. Zeitschr. 9. 1908.
13. Über ein neues Gesetz der Serienspectren. Physik. Zeitschr. 9. 1908.
14. On a new law of series-spectra. Astrophysical journal t. 28. 1908.
15. Über die Grundlagen der Electrodynamik und die Theorie der schwarzen Strahlung. Physik. Zeitschr. 9. 1908.
16. Recherches critiques sur les théories électrodynamiques de Cl. Maxwell et H.-A. Lorentz. Archives des sciences phys. et nat. t. 26. 1908. 4^e période, 113.
17. Les spectres de lignes et la constitution des atomes. Revue générale des sciences pures et appliquées. Paris 1909. 20^e année No. 4.
18. Die Gravitation. Rivista di Scienza „Scientia“. Vol. V, anno III. (1909). Bologna.
19. Theorie der Transversalschwingungen einer quadratischen Platte mit freien Rändern. Annalen der Physik, Band 28. 1909.
20. Zum gegenwärtigen Stand des Strahlungsproblems. Physik. Zeitschr. 10. 1909.
21. Zum gegenwärtigen Stand des Strahlungsproblems (zusammen mit A. Einstein). Physik. Zeitschr. 10. 1909.
22. Über einige anormale Zeemann-Effecte im Spectrum des Thoriums. Physik. Zeitschr. 10. 1909.
23. Series in the barium spectrum. Astrophysical journal. t. 29. 1909.

Dr. Elias Haffter.

1851 – 1909.

Am 4. August ist uns einer der besten unter den Schweizer Ärzten, unser treuer Freund und Kollege Dr. Elias Haffter nach langem, schwerem Leiden entrissen worden. Seit Jahren hielt ihn zwar die Krankheit von unsern ärztlichen Versammlungen fern; sie hatte ihn gezwungen, das Präsidium des ärztlichen Zentralvereins und der schweizerischen Ärztekommision niederzulegen; eine junge Generation von Ärzten ist aufgewachsen, welche nicht mehr in persönlichen Beziehungen zu unserm früheren Führer gestanden hat – sein Geist aber lebte noch immer unter uns, und er selbst hing bis zum letzten Augenblick mit allen Fasern seines Herzens an seiner grossen Ärztefamilie fest. So schrieb er mir noch vor wenigen Wochen, als er den üblichen Aufruf zum Ärztetag in Bern hätte verfassen sollen: „Ich hoffe die Fahne nochmals flattern lassen zu können, es fehlt mir aber die Kraft, und so bitte ich Sie, es an meiner Statt zu tun, mit warmen Grüssen des abscheidenden Fähnrichs an die ganze Front; er sei warmen und begeisterten Sinnes und voll Liebe für unsern Beruf gestorben; möge es ihm nie an Idealisten fehlen.“

Wenn wir nun versuchen, ein Bild des Verewigten zu entwerfen, so sind wir uns der Schwierigkeit dieses Unternehmens und unsrer Unzulänglichkeit wohl bewusst. Worte reichen zur Schilderung einer derartigen Persönlichkeit nicht aus. Man muss seine leutselige, herzgewinnende Art gekannt haben, seine warme Begeisterung für alles Gute und Schöne, die Höhe seiner ethischen Auffassung des Daseins, um die wahre Grösse dieses seltenen Mannes zu würdigen.

Elias Haffter wurde am 13. Februar 1851 in Weinfelden geboren. Das Beispiel seines Vaters, der in Weinfelden die ärztliche Praxis ausübte, dürfte für seine spätere Laufbahn bestimmend gewesen sein. Eine Schilderung des patriarchalischen, gastfreundlichen Hauses des Dr. Elias Haffter sen. ist uns im Nachruf an seinen im Jahre 1895 verstorbenen Bruder Wilhelm gegeben worden, der ebenfalls den ärztlichen Beruf ergriffen hatte. Im väterlichen Hause fasste unser Freund auch Neigung und Liebe zur Musik, der edlen Kunst, die ihm stets in seiner aufreibenden Tätigkeit die schönste Erholung war, ihm die düstern Tage der Krankheit erhellte und bis zum letzten Augenblick half, sein schweres Kreuz mit Mut und Geduld zu tragen.

Er besuchte die Kantonsschule in Frauenfeld, um nach absolvierter Maturität seine Studien in Zürich zu beginnen, worauf er nach Heidelberg, Prag und Basel zog. In Basel bestand er im Frühjahr 1874, also nach 8 Semestern, das Konkordatsexamen. Der junge Arzt besuchte noch zur Vervollständigung seiner Studien die Universität Leipzig, wo er mit einer unter Wagner bearbeiteten Dissertation: „Über Dermoid“ promovierte. Er trat dann im Herbst 1874 als Assistenzarzt von Kappeler im Kantonsspital zu Münsterlingen ein. Von seiner Assistentenzeit in Münsterlingen sprach Haffter stets mit einer warmen Begeisterung. Kappeler war ein strenger aber tüchtiger Chef, der wie wenige es verstand, junge Leute zu ihrem späteren Berufe zu erziehen; er war gerecht und wusste auch die Verdienste seiner Untergebenen zu würdigen. So kam es, dass aus der gegenseitigen Achtung sich nach und nach ein inniges Freundschaftsverhältnis entwickelte, welches ungetrübt bis zuletzt fortbestand. In Krankheitsfällen fand Haffter bei Kappeler einen treuen und besorgten ärztlichen Berater und andererseits stand Haffter im Erkrankungsfalle seinem Freunde bei. Wiederholt fuhr er abends nach erledigter Praxis zum schwer erkrankten Kappeler, um die Nacht über an seinem Bette zu wachen. Dieses Freundschaftsverhältnis hatte für den Fernerstehenden etwas Überraschendes,



DR. ELIAS HAFETER

1851—1909

so grundverschieden kamen uns diese zwei Männer beim ersten Anblick vor. In gewissen Punkten aber stimmten sie überein: in der bis zur Aufopferung getriebenen Liebe zu ihrem Berufe und in ihrem hochgradig entwickelten Pflichtgefühl.

Während seiner Assistentenzeit veröffentlichte Haffter einige wissenschaftliche Arbeiten: eine zweite Mitteilung über Dermoiden, eine Arbeit über articulierte mobile Wasserglasverbände und eine über multiloculäre Leberechinokokken. In diese Zeit fällt ein Ereignis, welches bestimmend auf die ganze weitere Laufbahn unsres Freundes einwirkte. Bei der Sektion einer an Pyämie verstorbenen Kranken zog sich Haffter eine schwere Infektion zu, an welcher er jahrelang zu laborieren hatte. Nachdem er sich einigermaßen erholt hatte, fuhr er im Sommer 1877 nach Sulzbrunn zur Kur, wo er sich so wohl befand, dass er sich entschloss, für die Saison als Kurarzt dort zu verbleiben. Er hat auch im Correspondenz-Blatt 1878 seine Erfahrungen mit der Sulzbrunner Jodquelle veröffentlicht. Im gleichen Jahrgange des Blattes berichtet er in zwei Korrespondenzen über einen Aufenthalt in Wien im Frühjahr 1878, wo ihn Billroth und Hebra besonders angezogen hatten. Der Sommer wurde wieder in Sulzbrunn zugebracht, worauf Haffter im Herbst mit Kappeler eine Reise nach Italien unternahm. Vom Dezember 1878 bis April 1879 machte er eine grössere Reise nach der Riviera, Korsika, Tunis, Algier, Montpellier, über welche er dem Correspondenz-Blatte für Schweizer-Ärzte eine Reihe von Korrespondenzen zusandte. Diese von köstlichem Humor gewürzten Berichte enthalten Angaben über Land und Leute, sowie über die klimatischen und sanitarischen Verhältnisse der bereisten Gegenden; sie zeigen uns aber auch den Autor in seiner wahren Gestalt, mit seinem unverwüstlichen Optimismus und seiner enthusiastischen Natur.

Die Reise hatte die erwartete Wirkung; gesund und gekräftigt kehrte Haffter in die Heimat zurück und liess sich in Frauenfeld als praktischer Arzt nieder. Sehr bald hatte er

grossen Zuspruch: In kurzer Zeit hatte er verstanden, das Vertrauen der Kranken zu gewinnen, als ihn ein zweites Missgeschick traf. Diese kräftige, stämmige Gestalt mit einer beinahe unbegrenzten Arbeitskraft hatte ihre Achillesferse: Haffter war für Infektionen ausserordentlich empfindlich; dieselben arteten bei ihm sehr bald zu schweren Allgemeinerkrankungen aus. Im Jahre 1882 wurde er bei einer Sektion von einem Assistenten verletzt, worauf eine schwere pyämische Infektion erfolgte. In den folgenden Jahren hatte er ferner wiederholt mit Erysipel zu tun; auch wurde er öfters von Furunkulose befallen und seine letzte Krankheit geht auf eine Infektion zurück, die er sich im Winter 1900 zuzog, indem er sich bei der Operation eines jauchigen Uteruscarcinoms verletzte.

Zur Erholung von seiner zweiten Krankheit unternahm Haffter im Jahre 1883 eine Reise um die Welt. Seine Reiseberichte, als Feuilletons für die Thurgauer Zeitung geschrieben, sind später in Buchform erschienen und haben in ihrer ganzen Anspruchslosigkeit beim Publikum einen solchen Anklang gefunden, dass die „Briefe aus dem fernen Osten“ im Laufe der Jahre sieben Auflagen erlebt haben.

Gekräftigt zurückgekehrt, widmete sich nun Haffter ausschliesslich der ärztlichen Praxis, welche bald einen gewaltigen Umfang annahm. Er genoss nicht nur in hohem Masse das Zutrauen seiner Patienten, sondern wurde auch viel als Consiliarius von seinen Kollegen zugezogen. Nach erledigter Praxis wurde abends das Wägelchen bestiegen und er fuhr stundenweit in die Nacht zu einer Konsultation. Obschon ohne Kranken-Anstalt fand Haffter Gelegenheit zur Ausübung einer umfangreichen chirurgischen Tätigkeit. Wie jedem tüchtigen Arzt, der die Hindernisse schwer empfindet, die sich ihm in der Hauspraxis entgegenstellen, um mit vollem Erfolge zu arbeiten, hatte Haffter stets den Wunsch nach einer Spitalabteilung gehabt. Die Gelegenheit zur Übernahme einer solchen sollte sich bieten, als durch den Wegzug von Kappeler die Stelle des Direktors des Kantonsspitals in Münsterlingen frei wurde. Die Versuchung war gross, und aus allen seinen

Briefen war herauszulesen, wie sehr diese Tätigkeit ihm zugesagt hätte. Auf der andern Seite hätte er dafür andere, ihm nicht weniger liebgewordene Tätigkeiten — Hauspraxis, Ärztekommision, eventl. auch Correspondenz-Blatt — aufgeben müssen, so dass es begreiflich ist, dass der Entschluss ihm nicht leicht fiel. „Ich hätte es nicht begriffen“, schrieb ihm Sonderegger am 4. Dezember 1895, „wenn Du gegangen wärest, nicht wegen Deines schönen Hauses, sondern wegen Deiner Seele. Jetzt bist Du ein ganzer, vielseitiger Mensch, fest verwachsen mit sehr vielen tüchtigen Menschen und wichtigen Lebensbeziehungen. In Münsterlingen würdest Du bald zu einem Chirurgen auswachsen — und dabei verbleiben. Das ist nicht für Dich, Du musst die Chirurgie besitzen; Dich darf die Chirurgie nicht haben, wenigstens nicht ganz.“

Indessen sollte sein Verlangen bald befriedigt werden. Nach Überwindung bedeutender Schwierigkeiten beschloss im Jahre 1896 die Gemeinde Frauenfeld die Errichtung eines städtischen Krankenhauses und ernannte Haffter zum Spitalarzt. „Es war der schönste Traum meines Lebens“, sagte er, als die Anfrage an ihn erging, „einmal die Leitung eines kleineren Krankenhauses zu übernehmen“, und diesen Traum hat er zwölf Jahre lang verwirklicht, in einer Weise, durch welche er sich in hohem Masse den Dank und die Liebe von vielen Hunderten seiner Patienten und die Anerkennung der Behörden erwarb. Derjenige, der Haffter in seinem Spitale gesehen hat, der die aufleuchtenden Gesichter der Patienten beobachten konnte, als der Doktor das Zimmer betrat, der sehen konnte, mit welcher Herzlichkeit Haffter mit Patienten und Personal verkehrte, wird von seinen Besuchen im Frauenfelder Krankenhause den Eindruck mitgenommen haben, dass dasselbe das Ideal eines Spitals war. Die Bezeichnung „Arzt und Freund“ war für Haffter kein leeres Wort, sondern hat in ihm seine vollkommenste Verwirklichung gefunden. Die Liebe, die er seinen Kranken entgegenbrachte, wurde ihm aber auch reichlich erwidert. Unzählige Zeichen von Teilnahme während seiner langen schweren Krankheit

wurden ihm von seiten seiner früheren Patienten zu teil; jeder wollte ihm seine Anhänglichkeit beweisen, selbst das „arme Frauei“ mit einem Körbchen voll selbstgepflückter Walderdbeeren, „die der Doktor so gern hatte“, sich entschuldigend, nicht mehr bringen zu können.

Worauf mochte wohl diese ungewohnte Anhänglichkeit der Kranken zu ihrem Arzte beruhen? Haffter hat uns sein Geheimnis in der ersten Rede offenbart, die er als Präsident des Zentralvereins an der Frühjahrsversammlung in Lausanne 1888 gehalten hat:

„Nichts Schöneres“, sagte er damals, „nichts Edleres, als unser Beruf; denn die vollkommenste Genugtuung, die der Mensch im irdischen Jammertale haben kann — das Bewusstsein, anderen etwas zu nützen, darf der Arzt, wenn er will, Tag für Tag in hohem Masse erfahren und der Adelsbrief, der ihm dieses Vorrecht garantiert, heisst: Nächstenliebe; ihn schrieb vor 1900 Jahren der grösste Geist aller Zeiten, Jesus von Nazareth, der die dunkle Welt mit dem Licht erleuchtete: Liebe deinen Nächsten wie dich selbst! und dadurch den einzig möglichen Weg zur Erlösung aus dem sozialen Elend zeigte. — Daher muss ein richtiger Arzt auf der Höhe der Nächstenliebe stehen; die Liebe zum Mitmenschen, speziell in der Form des teilnehmenden Interesses darf ihm nicht fehlen. Aber die Liebe ist blind und bedarf scharfer Augen; sie heissen Gewissen und Wissenschaft.“ Haffter war nicht bloss Mediziner; er war ein Mensch mit weitem, warmem Herzen. Als wir vor wenigen Wochen noch zusammen die Bilanz seines Lebens zogen, sagte er selbst: „es war stets mein Bestreben, den Kranken moralisch und ethisch zu heben und ihm ein höheres Ziel zu weisen.“

Seine umfangreiche Praxis hinderte indessen Haffter nicht, wissenschaftlich und literarisch tätig zu sein. Er veröffentlichte im Correspondenz-Blatt eine Reihe von Originalarbeiten: 1886 Über die Bedeutung der Asepsis für den praktischen Arzt; 1887 Über Hydronephrose; 1890 Über Bromäthylnarkose; auch hat er in den Verhandlungen der thurgauischen Natur-

forscher-Gesellschaft einen Vortrag über Missbildung veröffentlicht. Ferner gab er nach Sondereggers Tod dessen Selbstbiographie und Korrespondenz heraus und besorgte die fünfte Auflage der „Vorposten der Gesundheitspflege“. Seine Begabung als Feuilletonist haben wir bereits erwähnt. Eine im Sommer 1899 an Bord der „Augusta Viktoria“ unternommene Nordlandfahrt gab wiederum Anlass zu einer Serie von Reiseberichten für die Thurgauer Zeitung. Dieselben erschienen später unter dem Titel „Briefe aus dem hohen Norden“ in Buchform und reihen sich den „Briefen aus dem fernen Osten“ würdig an. Den Lesern des Correspondenz-Blattes sind gewiss auch seine köstlichen Kongressberichte aus Rom und Moskau, sowie seine Briefe von der Ostsee in Erinnerung geblieben.

Eine gewöhnliche Arbeitskraft hätte mit diesem Pensum übergenug gehabt; Haffter fand aber für gemeinnützige Unternehmungen immer noch Zeit. So war er lange Jahre Mitglied der Direktion der gemeinnützigen Gesellschaft des Kantons Thurgau. Seiner Anregung ist im Kanton Thurgau die Gründung einer Sektion der Gesellschaft zur Verbreitung guter Schriften zu verdanken. An der Bekämpfung der Tuberkulose hat er regen Anteil genommen und er war bis zu seinem Lebensende Mitglied der thurgauischen Sanatoriumskommission. Anlässlich der Jahrhundertfeier des Eintritts Thurgaus in den Schweizerbund hielt er in der gemeinnützigen Gesellschaft einen Vortrag, der den Anlass zu einer Sammlung zur Gründung des sogenannten Centennarfonds gab, der die Mittel zur Bekämpfung der Tuberkulose liefern sollte. In ähnlicher Weise gab er bei Anlass des Jubiläums der Kantonsschule den Anstoss zu einer Sammlung unter den ehemaligen Schülern der Anstalt zugunsten der Hülfskasse für die Lehrer der Kantonsschule. Eine besondere Genugtuung aber bereitete ihm das Gedeihen des Frauenfelder Krankenpflegevereins, der auf seine Initiative gegründet worden war. Auch hat er am Musikleben seiner Vaterstadt regen Anteil genommen. Als langjähriger Präsident des Oratorien-Gesangvereins trug er viel

zur Hebung des musikalischen Sinnes unter seinen Landsleuten bei, wobei er vor oft bedeutenden persönlichen Opfern nicht zurückschreckte. Er hatte noch letzten Winter die Vorbereitung zu einer Elias-Aufführung getroffen; die Krankheit hinderte ihn aber, sich daran zu beteiligen. Eine rührende Aufmerksamkeit wurde ihm noch als Zeichen der Dankbarkeit von seinem geliebten Verein vor wenigen Wochen zu Teil in Gestalt einer für ihn allein bestimmten teilweisen Wiederholung der Aufführung. Chor und Orchester hatten sich im an Haffters Daheim anstossenden Schulhause aufgestellt und bei offenen Fenstern konnte der Kranke von seinem Bette aus die herrliche Musik geniessen.

Der Vollständigkeit halber sei noch die militärärztliche Tätigkeit Haffters erwähnt, der 1891 als Oberst-Leutnant und Divisionsarzt brevetiert wurde, eine Stellung, die er indessen bei der Übernahme des Spitals aufgeben musste. Auch war Haffter jahrelang als Examiner bei den eidgenössischen Fachprüfungen für Mediziner tätig, wo er über Hygiene und Arzneimittellehre examinierte.

Dass eine derartige Persönlichkeit auch in medizinischen Kreisen hervorragen musste, versteht sich von selbst. Dem feinen Psychologen Sonderegger war er auch nicht entgangen. Als sich derselbe mit Rücktrittsgedanken trug, erkannte er in Haffter den gegebenen Nachfolger. Er sorgte auch dafür, dass Haffter im Frühjahr 1887 zum Mitgliede des Ausschusses des ärztlichen Zentralvereins gewählt wurde, dessen Präsident er im Herbste des gleichen Jahres (also erst 37 Jahre alt) wurde.

„Vor allem bitte ich Sie um Nachsicht“ — schreibt Sonderegger an Haffter am 18. November 1887 unmittelbar nach seiner Wahl — „für die unparlamentarische und gewalttätige Weise, in welcher ich Ihnen Ihr Kreuz aufgeladen; aber „der Zweck heiligt die Mittel“ und der Zweck war ganz gut. Ich habe mich überlebt. Sie sind frisch und sind, was massgebend, bei allen wohl empfohlen. Woher mag das wohl kommen? Ein strammer Realist wird sehr geachtet,

wenn er grosse Taten getan hat; dann stösst er alle dahin wo er sie haben will; ein richtiger Idealist wird geliebt um seiner Ziele willen und alle folgen ihm nach, oft noch begeisterter, wenn er unterliegt als wenn er siegt. Der Idealismus, der Glaube an ein Ziel und an die Möglichkeit, sich demselben zu nähern, ist so rein menschlich wie atmen und essen und der allerhochmütigste und blasierteste Realist fällt widerwillen unter das Kommando des Idealisten. Ich habe Sie nun in dringendem Verdachte, ein unverbesserlicher Idealist zu sein, und dabei glaube ich, dass Sie Ihre Ziele mit „weniger Hitz und mehr Witz“ verfolgen als mir beschieden war, der ich immer leidenschaftlicher und undiplomatischer wurde.“

Man konnte Haffters Stellung und Ziele als Präsident des ärztlichen Zentralvereins nicht besser charakterisieren. Das Hochhalten der Fahne des Idealismus im ärztlichen Berufe war seine vornehmste Aufgabe; in allen seinen Reden, in seinen Neujahrsbetrachtungen, in seinen Aufrufen zu den ärztlichen Versammlungen versäumte er nie die Gelegenheit, um auf die hohen Ziele des ärztlichen Berufes hinzuweisen, um die Ärzte an ihre sozialen Pflichten zu erinnern und sie zu ermahnen, den göttlichen Funken nicht durch die alltäglichen Widerwärtigkeiten und Enttäuschungen ersticken zu lassen. Die Ärzte haben ihn gehört, seine Begeisterung tat ihnen wohl, und das ist der Grund, warum sie ihn auch rückhaltlos als ihren Führer anerkannt und verehrt haben.

Seine Begeisterung machte ihn indessen nicht blind. Er hatte ein warmes Interesse für alle wirtschaftlichen Schwierigkeiten des ärztlichen Standes und war ernsthaft bestrebt, zur Lösung dieser Fragen beizutragen. Es ist mir zwar nicht unbekannt, dass man es in gewissen Kreisen gerne gesehen hätte, wenn das Correspondenz-Blatt bei der Behandlung gewisser materieller Fragen eine radikalere Stellung eingenommen hätte. Haffter hielt es aber für seine Pflicht, der übernehmenden utilitarischen Strömung nicht ohne Not Vorschub zu leisten; er wollte nicht die prinzipielle Haltung der Schweizer-Ärzte grossen sozialen Aufgaben, wie der Kranken- und Un-

fallversicherung, gegenüber von Tariff Fragen und dergleichen beeinflusst wissen. Seine Fürsorge für die realen Interessen des ärztlichen Standes hat er auch deutlich bekundet, als er nach Übernahme des Präsidiums der Schweizerischen Ärztekommision im Jahre 1892 die Reorganisation der Standesvertretung an die Hand nahm und auch durchführte. Haffter hatte bald eingesehen, dass die alte Ärztekommision keine offizielle Vertretung des ärztlichen Standes im wahren Sinne des Wortes war, und er war sich auch vollkommen bewusst, dass, wenn die Ärzte bei der Neuordnung der Dinge auf dem Gebiete der Kranken- und Unfallversicherung etwas erreichen wollten, sie geschlossen auftreten mussten. Er hatte zwar von einer einheitlichen schweizerischen Ärzteschaft geträumt; er war indessen klug genug, um den zu Tage tretenden partikularistischen Strömungen die notwendigen Konzessionen zu machen, und so wurde nach langen Unterhandlungen die gegenwärtige bewährte Organisation geschaffen. Leider war es Haffter nicht vergönnt, an der Spitze der reorganisierten Ärzte-Vertretung zu stehen. Kaum war das Werk beendet, so wurde er von seiner dritten schweren Infektion auf das Krankenlager geworfen. Er wurde zwar in der ersten Sitzung der neuen Ärztekommision zum Präsidenten gewählt, konnte aber sein Amt nicht antreten und reichte ein Jahr später mit schwerem Herzen seine Entlassung ein.

Kaum hatte er das Präsidium des Zentralvereins übernommen, als eine neue grosse Aufgabe an ihn herantrat. Garré, der nach Baaders Tod alleiniger Herausgeber des „Correspondenz-Blattes für Schweizer-Ärzte“ geblieben war, hatte einen Ruf nach Tübingen angenommen; das Blatt war ohne Redaktor. Der Verleger war in grosser Verlegenheit: einerseits musste er einen auf der Höhe des wissenschaftlichen Fortschritts stehenden Redaktor haben, andererseits musste der Redaktor, um den Grundsätzen des Blattes treu zu bleiben, mit den praktischen Ärzten und ihren Bedürfnissen engste Fühlung haben. Diese Eigenschaften vereinigte Haffter in sich und die zwanzig Jahre seiner Redaktion haben dem Verleger bewiesen, dass er gut

beraten worden war, als er unserm Freunde die Aufgabe übertrug. Man muss selbst eine Zeitschrift redigiert haben, um die Aufgabe eines Chef-Redaktors richtig zu würdigen. An ihn gelangen alle Forderungen und Reklamationen; er muss die Ungeduld seiner Mitarbeiter besänftigen, welche auf den Abdruck ihrer Beiträge drängen, er hat die Unzufriedenheit der Autoren auszuhalten, welche im Blatte keinen Raum gefunden haben; er muss die Manuskripte lesen und oft mit dem blauen Stift behandeln, die Korrekturen besorgen und, last not least, er ist eine Art universale Auskunftsstelle: der eine wünscht, dass man ihm einen Assistenten besorgt, der andere erkundigt sich nach der besten Quelle zur Anschaffung von Instrumenten, ein dritter holt sich Rat in einer schwierigen Standesfrage usw. Diese grosse zeitraubende Arbeit hat Haffter neben seiner übrigen Arbeit, wir dürfen es wohl sagen, vortrefflich besorgt. Unter seiner Leitung hat die Zahl der Abonnenten progressiv zugenommen und, wie wir aus manchen Äusserungen ausländischer Kollegen entnehmen konnten, hat sich das Blatt eine geachtete Stellung in der medizinischen Fachpresse erworben. Neben dem Correspondenz-Blatt hat Haffter nach Baaders Tod noch die Herausgabe des Medizinalkalenders übernommen.

Ich würde mir gewiss die Unzufriedenheit vieler Kollegen, namentlich aber ihrer Frauen und ihrer Kinder zuziehen, wenn ich hier Haffter als Freund übergehen wollte, denn in dieser Eigenschaft war er unübertroffen. Wie gross die Zahl seiner Freunde war, mag aus der Antwort hervorgehen, die ich von ihm erhielt, als ich ihn bat, Pathe meines Erstgeborenen zu werden: „Ich habe bereits dreissig Pathenkinder und meine Angehörigen haben mir strikte verboten, diese Zahl zu überschreiten; ich werde indessen, wenn auch nicht offiziell, sondern mit dem Herzen der Pathe nicht nur des ersten, sondern aller Zukünftigen sein.“ Der „Onkel Haffter“! Mit welcher Begeisterung er bei jedem Besuch empfangen und mit welcher Liebe von ihm gesprochen wurde! Er verdiente es auch! Nie versäumte er eine Gelegenheit, um seinen

Freunden bei freudigen oder traurigen Anlässen ein Zeichen seiner Freundschaft zu geben; mit rührender Fürsorge suchte er bei jeder Schwierigkeit helfend beizustehen; ihm gegenüber hatte man stets das Gefühl, in seiner Schuld zu stehen.

Kein Mensch ist unersetzlich, lautet der landläufige Spruch. Dies mag im allgemeinen zutreffen, wenn aber mit einem Menschen die Idee, welche er verkörperte, untergeht, so ist man berechtigt, von einem unersetzlichen Verlust zu sprechen. Haffter verkörperte für uns die ideale Auffassung des ärztlichen Berufes; er hat uns durch sein Leben bewiesen, welche Quelle des Glücks für den Arzt selbst, sowie für seine nähere und fernere Umgebung daraus entspringen kann. Wer wird ihn ersetzen mit dem gleich hohen Ideal, mit der gleichen feurigen Begeisterung? Er hat uns eine kostbare, aber verantwortungsvolle Erbschaft hinterlassen. Unsere Aufgabe wird es sein, die zarte Pflanze zu pflegen und vor den Stürmen des durch den Kampf ums Dasein entfesselten Materialismus zu schützen. In der treuen Erfüllung dieser Aufgabe werden wir am besten beweisen, dass Haffters Geist unter uns fortlebt.

Prof. Dr. A. Jaquet.

(Correspondenz-Blatt für Schweizer Ärzte.)

Dr. Elias Haffter.

In Jugendschöne, kraft- und edeln Strebens voll,
Erschien im Land ein Götterjüngling, ein Apoll.

Der Musenführer siegte, wenn er kam und sah
Bezaubernd im Verein mit Polyhymnia.

Der kranken Menschheit wollte er sein Leben weih'n,
Um selbst ein halbes Leben dadurch krank zu sein.

Die Heimat war dem kühnen Mann nicht weit genug,
Nach „fernem Osten“ ging sein Adlerflug.

Zum „hohen Norden“, wo der Pol vereist,
Trieb ihn sein ungestümer Feuergeist.

Den Kranken und Bedrängten lieb er seinen Arm,
 Sein Herz dem Freund, ein Herz so treu und liebewarm.
 Des ganzen Landes Arztwelt sah mit Stolz empor
 Zu ihm, den sie als ihren Feldherrn sich erkor;
 Zu dem, der sichtete, was Kunst, Erfahrung und Verstand
 Zum Wohl der Menschheit preisgab und erfand.
 Schon schlummerte in ihm des frühen Todes Keim,
 Als er für sich und für die Kranken schuf 's Daheim.
 Der Mann, dem Liebe strahlte aus dem Angesicht,
 Tat auf die Liebe für sich selbst Verzicht.
 Der grosse Kinderfreund, der niemals Vater war,
 Sah in den Kranken seine eigne Kinderschar.
 Kein Lob, kein Lorbeerkranz verzierte hoch genug
 Ein Haupt, das jahrelang die Dornenkrone trug.
 Ein Sphärensang, ein warmer Frühlingsföhn
 Verkündete erlösend ihm: „Jetzt wird es schön!“
 Nun steht sein Geist, dem müden Leib entschwebt,
 Dort oben bei dem Born der Wahrheit als Adept.

Dr. O. Naegeli.

Publikationen von Dr. Elias Haffter.

- Das „Korrespondenzblatt für Schweizer Aerzte“ redigiert v. 15. April 1888
 bis 1. Juli 1909, erst allein, dann v. 1. Juli 1893 an mit Prof.
 Dr. A. Jaquet, Basel.
1874. Ueber Dermoiden. Inaugural-Dissertation. Leipzig, bei Wigand.
1878. Die Salzbrunner-Jodquelle, ein vorzügliches, von der Natur gespendetes Medicament. No. 7; 8. *)
1878. Referat über die Beziehungen des Glycerins zu Coccobacteria Septica u. zur septischen Infection. No. 8.
1878. Correspondenz aus Wien. Reiseplauderei. No. 8 und No. 11.
1879. Reiseplaudereien (Riviera-Tunis-Biskra-Algier). No. 3; 5; 6; 7; 8; 9; 10; 11; 20; 23. 1880 No. 1.
1882. Ueber angeborene Missbildungen. Im V. Heft der „Mitteilungen der Thurg. naturforschenden Gesellschaft“.

*) Die blossen Nummern, ohne Angabe des Verlages, beziehen sich alle auf das „Korrespondenzblatt für Schweizer Aerzte“.

1882. Vereinsbericht: Versammlung des ärztl. Centralvereins in Zürich (Mai 1882). No. 12; 13; 14; 15.
1885. Reisebriefe aus dem fernen Osten. (In 7 Auflagen) J. Huber, Frauenfeld.
1886. Eigentümlicher Fall von Hysterie, durch Castration geheilt. No. 11.
1886. Bedeutung der Antisepsis für den praktischen Arzt. No. 19.
1886. Führer durch das medicinische Berlin. Besprechung. No. 24.
1887. Ueber Hydronephrose. No. 15.
1888. Bericht über die X. Versammlung der schweiz. Sanitätsstabs-officiere (26. Nov. in Olten). No. 1.
1888. Nekrolog. d. Dr. med. Gottlieb Roth. No. 3.
1888. Referat über Major Fröhlich's „Vorschläge für die Einrichtung von Ordonnanz-Kriegsfuhrwerken zum Verwundeten- u. Krankentransport“. No. 12.
1888. Referat über Dr. O. Kappeler's „Beiträge zur Lehre von den Anaestheticis“. No. 13.
1888. Ein Verfahren zu unblutiger Entlastung des kleinen Kreislaufes. No. 16.
1888. Referat über Fehling's „Bemerkungen über die nicht auf directer Uebertragung beruhenden Puerperalerkrankungen“. Heft 17.
1888. Referat über Bramsen's „Die Zähne unserer Kinder während des Heranwachsens“. No. 17.
1888. Referat über Ichenhäuser „Ein Beitrag zur Uebervölkerungsfrage“. No. 18.
1888. Referat über Flechsig „Handbuch der Balneotherapie für practische Aerzte“. No. 19.
1888. Referat über Pelman „Nervosität und Erziehung“. No. 21.
1888. Referat Roux „Luxation habituelle de la rotule“. No. 22.
1888. Referat Kalt „Die Ausübung des Hebammenberufes auf antiseptischer Grundlage“. No. 23.
1888. „An unsere Leser“. (Bei Uebernahme der Redaktion nach Dr. Baaders Tode.) No. 8.
1888. „Rückblick“. No. 24.
1889. Pseudo-Chloroformnarcose. No. 1.
1889. Referat über Nussbaum „Ueber Unglücke in der Chirurgie“. No. 2.
1889. Ueber Hypnose. No. 2.
1889. Die Microscopierlampe von Kochs & Wolz. No. 3.
1889. Referat über Bonami „Nouveau Dictionnaire de la Santé“. No. 8.
1889. Referat über Guyer „34 Tarsotomien aus dem Kinderspital Zürich“. No. 10.
1889. Pigmentation der Haut nach innerlichem Arsengebrauch. No. 11.

- 1889. Referat über Simonett „Casuistisch-statistischer Beitrag zur operativen Behandlung des Empyem's der Pleura“. No. 14.
- 1889. Referat über Brügelmann „Ueber Asthma, sein Wesen und seine Behandlung“. No. 16.
- 1889. Referat über Courvoisier „50 Fälle von Carcinoma mammae“. No. 20.
- 1889. Referat über O. Binswanger „Bemerkungen über die Suggestivtherapie“. No. 21.
- 1890. Referat über Jaenicke, Leppmann, Partsch „Medicinischer Taschenkalender“. No. 2.
- 1890. Referat über Bornemann „Ueber die Vorbildung des Arztes für seinen Beruf nebst Entwurf einer Studienordnung für den praktischen Arzt“. No. 2.
- 1890. Referat über Villaret „Handwörterbuch der gesamten Medicin“. No. 2.
- 1890. Die Bromäthylnarcose. No. 4; 5.
- 1890. Eröffnungsrede bei der 39. Versammlung des ärztl. Centralvereins in Zürich (Mai). No. 13.
- 1890. Referat über Sonderegger „Vorposten der Gesundheitspflege“. No. 16.
- 1890. Referat über Klein „Grundzüge der Histologie“. No. 16.
- 1890. Referat über Fehling „Selbstinfection“. No. 22.
- 1891. Referat über „Robert Koch's Heilmittel gegen die Tuberculose“. No. 4.
- 1891. Referat über Villaret „Handwörterbuch der gesamten Medicin“. No. 6.
- 1891. Referat über Shibata „Geburtshülfliche Taschenphantome. No. 7.
- 1891. Referat über Schlesinger „Aerztliches Hülfsbüchlein bei diätetischen, hydrotherapeutischen u. andern Verordnungen“. No. 8.
- 1891. Referat über Bally „Beitrag zur operativen Behandlung des Kropfes“. No. 9.
- 1891. Referat über Kappeler „Beiträge zur Lehre von den Anaesthetics“. No. 14.
- 1891. Referat über Socin „Jahresbericht über die chirurgische Abteilung des Spitals zu Basel pro 1890“. No. 16.
- 1891. Eröffnungsrede der XLI. Versammlung des schweiz. ärztl. Centralvereins in Basel (Mai). No. 17.
- 1891. Referat über Bircher „Jahresbericht der kantonalen Krankenanstalt d. Kantons Aargau pro 1890“. No. 17.
- 1891. Referat über Lehfeldt „Medicinisches Taschenwörterbuch der deutschen, englischen u. französischen Sprache“. No. 19.
- 1891. Referat über Penzoldt „Aeltere und neuere Harnproben und ihr praktischer Wert“. No. 20.

- 1891. Eröffnungsrede der XLII. Versamml. d. schweiz. ärztl. Centralvereins (in Olten, Oktober). No. 22.
- 1891. Referat über Rabow „Arzneiverordnungen zum Gebrauche für Klinikisten u. prakt. Aerzte“. No. 22.
- 1892. Referat über Beldan „Ueber die Trunksucht und Versuche ihrer Behandlung mit Strychnin“. No. 2.
- 1892. Occlusion des Dünndarmes durch einen Gallenstein. No. 5.
- 1892. Referat über Döderlein „Das Scheidensecret u. seine Bedeutung für das Puerperalfieber“. No. 5.
- 1892. Referat über Schlesinger „Aerztliches Handbüchlein“. No. 12.
- 1892. Sphygmographische Curven. No. 20.
- 1892. Referat über Gsell-Fels u. de la Harpe „Bäder u. klimatische Kurorte der Schweiz“. No. 21.
- 1892. Die Sonntagsruhe vom Standpunkte der Gesundheitslehre. Vortrag, gehalten im Juli am Bezirksfest in Wängi. Erschienen bei Huber, Frauenfeld.
- 1893. Referat über Lüning & Schulthess „Mitteilungen aus dem orthopädischen Institut“. No. 1.
- 1893. Referat über R. Binswanger „Ueber die Erfolge der Suggestiv-Therapie“. No. 7.
- 1893. Milben bei Hämaturie? No. 11.
- 1893. Referat über Lahnsen „Abhärtungskuren im Hause u. Verhütung der Lungentuberculose vermittelt rationeller Abhärtung durch Wasserkur im Hause“. No. 13.
- 1893. Referat über Cohn „Cursus der Zahnheilkunde“. No. 23.
- 1894. Lähmung nach Aetherinjektion. No. 4.
- 1894. Referat über Lehmann „Medicinische Taschenatlanten“. No. 6.
- 1894. Referat über Eulenburg „Real-Encyclopädie der gesammten Heilkunde“. No. 9.
- 1894. Referat über Socin „Jahresbericht über die chirurgische Abteilung d. Spitals zu Basel 1892“. No. 10.
- 1894. Rückblick auf den XI. internat. medicinischen Congress in Rom“. No. 10; 11.
- 1894. Referat über Sahli „Lehrbuch der klinischen Untersuchungsmethoden für Studierende und praktische Aerzte“. No. 12.
- 1894. Referat über Jaquet „Der Alkohol als Genuss- und Arzneimittel“. No. 12.
- 1894. Referat über Hagenbach-Burckhardt „Das Kinderspital in Basel 1892—1893. No. 15.
- 1894. Rede bei der XLVII. Versammlung des ärztl. Centralvereins in Zürich (Juni). No. 16.
- 1894. Referat über Nauwerk „Sectionstechnik für Studierende u. Aerzte“. No. 21.

- 1894. Ein Beitrag zur Tachycardie. No. 22.
- 1895. „Wendung u. Extraction einer in die Harnblase geratenen Haarnadel“. No. 8.
- 1895. Bericht über den XIII. Congress für innere Medicin, 2.—5. April in München. No. 9.
- 1895. Bericht über die Feier zu Ehren der 30jährigen Spitaltätigkeit Dr. Kappeler in Münsterlingen von seinen Assistenten veranstaltet. No. 14.
- 1895. Referat über „Briefe von Theodor Billroth“. No. 22.
- 1895. Eröffnungsrede zur 50. Versammlung des ärztl. Centralvereins in Olten (Oktober). No. 23.
- 1895. Rede in Olten (Oktober). No. 24.
- 1895. Referat über Schnyder „Ratgeber für Brustkranke“. No. 24.
- 1895. Referat über Eulenburg „Real-Encyclopädie der gesammten Heilkunde“. No. 24.
- 1896. Referat über Billroth „Die Krankenpflege im Haus u. Hospital“. No. 6.
- 1896. Nachruf an Sonderegger. No. 13.
- 1896. Dr. Sonderegger als Arzt. No. 23; 24.
- 1896. Eröffnungsrede der 51. Versammlung des schweiz. ärztl. Centralvereins in Basel (Mai). No. 15.
- 1896. Referat über Bernhard „Samariter-Dienst“. No. 15.
- 1896. Eröffnungsrede d. 52. Versammlung des ärztl. Centralvereins in Olten. No. 23; 24. (Sonderegger.)
- 1896. Referat über Niedermann „Die Anstalten u. Vereine der Schweiz für Armenerziehung u. -versorgung“. No. 23.
- 1896. Referat über Hoffa „Atlas u. Grundriss der Verbandlehre“. No. 24.
- 1897. Referat über Hildebrand „Jahresbericht über die Fortschritte auf dem Gebiete der Chirurgie“. No. 9.
- 1897. Referat über Eulenburg „Real-Encyclopädie u. Encyclopädische Jahrbücher d. gesammten Heilkunde“. No. 15; 20.
- 1897. Bericht über den XII. internat. Medicinischen Congress in Moskau. No. 19; 20; 21; 22.
- 1897. Referat über Landolt „Therapeutisches Taschenbuch für Augenärzte“. No. 20.
- 1897. Referat über Leser „Die specielle Chirurgie“. No. 20.
- 1897. Reden bei der 54. Versammlung des ärztlichen Centralvereins in Olten (Oktober). No. 23; 24.
- 1898. Referat über Eulenburg „Realencyclopädie“. No. 11.
- 1898. Correspondenz aus Warnemünde. No. 14; 15.
- 1898. Dr. L. Sonderegger in seiner Selbstbiographie und seinen Briefen. J. Huber, Frauenfeld.

1899. Nekrolog: Dr. Ernst Zürcher, Gais. No. 9.
1899. Reiseplauderei „An Bord der Augusta Victoria“. No. 15.
1899. Rede an der 57. Versammlung des ärztl. Centralvereins. No. 19.
1899. Referat über H. Meyer „Die Frau als Mutter“. No. 24.
1900. Reisebriefe aus dem hohen Norden. (In 2 Auflagen) J. Huber, Frauenfeld.
1900. Rede an der 58. Versammlung des ärztl. Centralvereins, Okt. 1899 in Olten. No. 1.
1900. Referat über Wegele „Die diätetische Küche für Magen- und Darmkranke“. No. 7.
1900. Referat über Eulenburg „Realencyclop. der gesamten Heilkunde“. No. 24.
1900. Referat über Lüning & Schulthess „Atlas u. Grundriss der orthopädischen Chirurgie f. Studierende u. Aerzte“. No. 24.
1901. Rede a. d. 60. Versamml. d. ärztl. Centralvereins in Olten (November 1900). No. 2.
1901. Referat über Kahlden „Technik der histologischen Untersuchung pathologisch anatomischer Präparate“. No. 17.
1901. Eröffnungsrede der 61. Versammlung d. ärztl. Centralvereins (Juni) in Olten. No. 18.
1901. Referat über Parel „Observations faites à l'hôpital des enfants de Bâle sur la Tuberculose dans la première année de l'enfance“. No. 19.
1901. Organisation der schweiz. Aerztekammer u. Aerzte. Ein orientierender Rückblick. No. 19.
1901. Vorposten der Gesundheitspflege. Von Sonderegger. Ergänzt und durchgesehen. Berlin. Julius Springer.
1902. Referat über Jaquet „Grundriss der Arzneiverordnungslehre mit besonderer Berücksichtigung der Arzneidispensierkunde für Studierende u. selbstdispensierende Aerzte“. No. 5.
1902. Referat über M. O. Wyss „Nierenchirurgie“. No. 11.
1902. Referat über Penzoldt & Stintzing „Handbuch der Therapie innerer Krankheiten“. No. 12.
1902. Referat über Broadbent „Herzkrankheiten mit besonderer Berücksichtigung der Prognose u. der Therapie“. No. 15.
1902. Referat über Lejars „Technik dringlicher Operationen“. No. 22.
1903. Referat über Zollinger „Bestrebungen auf dem Gebiete der Schulgesundheitspflege u. des Kinderschutzes auf der Weltausstellung in Paris 1900“. No. 5.
1903. Referat über Bier „Hyperämie als Heilmittel“. No. 14.
1903. Referat über Georg Meyer „Erste ärztliche Hilfe bei plötzlichen Erkrankungen und Unfällen“. No. 15.

1903. Referat über Hagenbach-Burckhardt „Die häusliche Pflege des kranken Kindes“. No. 17.
1903. Referat über Jürgensen „Prozentische chemische Zusammensetzung der Nahrungsmittel des Menschen“. No. 19.
1904. Referat über Holländer „Die Medizin in der klassischen Malerei“. No. 2.
1904. Referat über Forel „Hygiene der Nerven und des Geistes im gesunden u. kranken Zustande“. No. 3.
1904. Nekrolog „Dr. Jakob Bissegger“. No. 15.
1904. Unfall- und Krankenfürsorge, sowie Wohlfahrtseinrichtungen beim Bau des Simplontunnels. No. 21; 22.
1904. Referat über Hermann „Lehrbuch der Physiologie“. No. 23.
1905. Referat über Gelpke „Kulturschäden oder die Zunahme der Nerven- und Geisteskranken“. No. 14.
1905. Referat über Holländer „Die Karikatur und Satire in der Medizin“. No. 24.
1906. Referat über Kantowicz „Praescriptiones“. No. 10.
1906. Referat über Cornils „Lugano und seine Umgebung. No. 19.
1907. Referat über Katsukuma Higashi „Das Kano-Jiu-Jitsu“. No. 9.
1907. Referat über Marx „Praktikum der gerichtlichen Medizin“. No. 17.
1907. Referat über Eulenburg „Realencyclopädie der gesamten Heilkunde“. No. 20.
1907. Referat über de Quervain „Spezielle chirurgische Diagnostik für Studierende u. Aerzte“. No. 23.
1907. Referat über Kocher „Chirurgische Operationslehre“. No. 24.

Zusammengestellt von Frl. A. Roth, Frauenfeld.

Prof. Dr. Carl Friedheim.

1858—1909.

Unerwartet verstarb am 5. August infolge eines Herzschlages Prof. Carl Friedheim in Bönigen am Brienzer See, wo er sich zur Erholung aufhielt. Mit ihm ist wohl der ausgesprochenste Vertreter der konservativen Richtung in der Chemie ins Grab gegangen, der gerade seinem zähen Festhalten am alten, als gut erkannten, seine grössten Erfolge verdankt. 1858 in Berlin geboren, besuchte er dort und in Halberstadt die Schule, studierte später in Berlin und promovierte mit einer bei Rammelsberg ausgeführten Arbeit über Wolframate, welche ihn bereits in seine spätere Arbeitsrichtung einführte. Als Rammelsbergs Assistent folgte er diesem 1883 an das neugegründete zweite Berliner chemische Institut, habilitierte sich 5 Jahre später, gab aber 1891, gleichzeitig mit Rammelsbergs Rücktritt, seine Assistentenstelle auf, um mit A. Rosenheim ein wissenschaftliches Laboratorium zu begründen. Hier entfaltete er eine ausserordentlich rege Tätigkeit in experimenteller und literarischer Beziehung, die durch seine gleichzeitige Beschäftigung als Mitglied des Kaiserl. Patentamtes besonders umfassend war und ihm 1897 einen Ruf an die Universität Bern als Ordinarius für anorganische, analytische und technische Chemie eintrug. Im Begriffe, sich von dieser Stellung zurückzuziehen, ereilte ihn plötzlich der Tod.

Friedheim war einer der berufenen Analytiker; sein Wissen auf analytisch-chemischem Gebiete war ungewöhnlich gross, seine analytischen Experimentalarbeiten mannigfaltig.

Seine Umarbeitung der Rammelsberg'schen Leitfäden der qualitativen und quantitativen Analyse waren eigentlich Neuschöpfungen. Aber grösser an Zahl als seine analytischen Arbeiten sind seine Untersuchungen auf dem Gebiete der „kondensierten Säuren“, deren Umfang der Mehrzahl der Fachgenossen leider unbekannt geblieben ist, da er bloss den geringsten Teil davon in Zeitschriften publizierte, die Mehrzahl aber nur in den Dissertationen seiner Schüler niederlegte. An seinem Vorhaben, das ungeheure, angesammelte Material jetzt zu sichten und zu veröffentlichen, hat ihn der Tod gehindert.

War Friedheim so als Experimentator in den letzten Jahren scheinbar in den Hintergrund getreten, so hatte er sich durch Neuherausgabe des grossen Handbuches der anorganischen Chemie von Gmelin-Kraut ganz besonders bekannt gemacht. Die Neubelebung eines solchen Riesenwerkes zu unternehmen, ist an und für sich schon ein Wagnis, denn abgesehen von der enormen Summe von Arbeit, die in solchen Sammelwerken aufgehäuft ist, liegt bei dem Umfang des Unternehmens die Gefahr des zu langsamen Erscheinens sehr nahe. Es geschieht nur zu leicht, dass der Anfang des Werkes schon veraltet ist, bevor noch der Schluss erscheint. Das Geschick und die Energie, die Friedheim bei dieser redaktionellen Tätigkeit entfaltete, ist bewundernswert. Innerhalb von vier Jahren hat er die Herausgabe fast des ganzen Unternehmens beendet. Welche Summe von Arbeit er dabei bewältigte, kann nur der beurteilen, der ihn, umgeben von seinen Manuskripten und Korrekturen, arbeiten sah.

Dieser Energie in seinen Unternehmen entsprach überhaupt sein Charakter. Was er begonnen hatte, das führte er in seiner impulsiven Weise auf direktestem Wege zu Ende, unbekümmert darum, auch einmal rechts oder links anzustossen. Was er dachte, das sprach er aus, ohne sich viel Gedanken darüber zu machen, dass ihm seine Worte auch schaden könnten. Er konnte ein grimmiger Feind sein, aber auch ein treuer Freund und der liebenswürdigste Gesellschafter,

dessen schlagfertiger Witz kaum einen Gegner fand, der ihm gewachsen war. Im Kreise seiner Familie konnte er sich der harmlosesten Fröhlichkeit hingeben.

Vor 2¹/₂ Jahren hatte er den ersten Anfall seines Leidens, das damals schon mit solcher Heftigkeit auftrat, dass man für ihn besorgt war. Trotzdem er sich seitdem eine gewisse körperliche Schonung auferlegte, hatte er stets, wenn auch nicht immer schwer, darunter zu leiden. Infolge persönlicher Differenzen hielt er es vor kurzem für geraten, sein Lehramt niederzulegen, obgleich er durchaus nicht etwa dazu genötigt war, und dass die Aufregungen dieser Zeit den herzkranken Mann besonders mitnahmen, ist leicht verständlich. Obwohl aber die Krankheit seinen Freunden bekannt war, hatten sie doch nicht diese Schwere vermutet und hatten gehofft, dass er noch seine angefangenen Werke beenden und manche Pläne, die in ihm reiften, zur Ausführung bringen könnte.

„Chemiker-Zeitung“, (Nr. 98).

Verzeichnis der Publikationen von Prof. Dr. C. Friedheim.

A. Experimentelle Arbeiten.

1882. 1. Über die Constitution der Metawolframsäure und ihrer Salze. — Inauguraldissertation, Freiburg i. B.
1886. 2. Über die v. Klobukow'sche neue quantitative Bestimmungsmethode des Schwefels. — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **19**, 1120.
1887. 3. Über die volumetrische Bestimmung des Schwefelwasserstoffs in durch Salz- und Schwefelsäure zerlegbaren Sulfiden nach Fr. Weil. — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **20**, 59.
4. Ist von der Pfortens Ag_4O eine chemische Verbindung? — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **20**, 2554.

1888. 5. Zur Frage der Existenz des v. d. Pfordten'schen Ag_4O und über die Einwirkung von KMnO_4 auf Silber. — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **21**, 307.
1890. 6. Neue Trennungsmethode der Vanadinsäure und Wolframsäure. — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **23**, 353.
7. Beiträge zur Kenntnis der complexen Säuren I. — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **23**, 1505.
8. — u. Szamatólski. Beiträge zur Kenntnis der complexen Säuren II. Die sogen. Phosphorvanadinsäure und ihre Salze. — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **23**, 1503.
9. — u. Schmitz-Dumont. Beiträge zur Kenntnis der complexen Säuren III. Die sogen. Arsenvanadinsäure und ihre Salze. — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **23**, 2600.
1891. 10. — u. Liebert. Beiträge zur Kenntnis der complexen Säuren IV. Die sogen. molybdänvanadinsäuren Salze. — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **24**, 1173.
11. — u. Leo. Bestimmung freier Salzsäure neben Phosphaten. — Chemisches Centralblatt **1891**^a 995.
1892. 12. — u. Meyer. Über die Herstellung molybdänfreier Wolframate. — Zeitschr. f. anorgan. Chemie **1**, 76.
13. — u. Rosenheim. Eine neue Bestimmungsmethode der Vanadinsäure. — Zeitschr. f. anorgan. Chemie **1**, 313.
14. — u. Meyer. Über die quantitative Trennung und Bestimmung von Chlor, Brom und Jod. — Zeitschr. f. anorgan. Chemie **1**, 407.
15. Beiträge zur Kenntnis der complexen Säuren V. Die sogen. Arsenmolybdänsäuren und ihre Salze. — Zeitschr. f. anorgan. Chemie **2**, 314.
1893. 16. Zur Geschichte der condensierten (complexen) anorganischen Säuren. Hrn. F. Kehrman zur Erwiderung. — Zeitschr. f. anorgan. Chemie **3**, 254.
17. Über die maassanalytische Bestimmung des freien Chlors. — Zeitschr. f. anorgan. Chemie **3**, 145.
18. Beiträge zur Kenntnis der complexen Säuren VI. Die sogen. Phosphormolybdänsäuren und ihre Salze. — Zeitschr. f. anorgan. Chemie **4**, 275.
1894. 19. — u. Michaelis. Beiträge zur Kenntnis der complexen Säuren VII. Die sogen. Phosphorvanadinsäuren und ihre Salze. — Zeitschr. f. anorgan. Chemie **5**, 437.
20. — u. Loewy. Beiträge zur Kenntnis der complexen Säuren VIII. Die Wolframvanadate. — Zeitschr. f. anorgan. Chemie **6**, 11.
21. — u. Meschoirer. Beiträge zur Kenntnis der complexen Säuren IX. Über Ammoniumverbindungen der sogen. Phosphor- und Arsenmolybdänsäuren. — Zeitschr. f. anorgan. Chemie **6**, 27

22. — u. Motzkin. Beiträge zur Kenntnis der complexen Säuren X. Über Kondensationsprodukte von Alkaliphosphaten oder -arsenaten mit Chromaten und Sulfaten und über solche von Nitraten mit Sulfaten. — Zeitschr. f. anorg. Chemie **6**, 273.
1895. 23. — u. Michaelis. Beiträge zur gewichtsanalytischen Bestimmung des Arsens. — Zeitschr. f. analyt. Chemie **34**, 505.
24. — u. Michaelis. Über die Trennung des Arsens von andern Elementen mittels Methylalkohol und Chlorwasserstoffsäure. — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **28**, 1414.
25. — u. Euler. Zur quantitativen Bestimmung des Molybdäns. — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **28**, 2061.
26. — u. Euler. Maassanalytische Bestimmung des Molybdäntrioxyds und Vanadinpentoxyds neben einander. — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **28**, 2067.
1896. 27. Zur maassanalytischen Bestimmung des Molybdäns und Vanadiums. — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **29**, 2981.
1899. 28. — u. Brühl. Kritische Studien über die Anwendung des Wasserstoffsuperoxydes in der quantitativen Analyse. — Zeitschr. f. analyt. Chemie **38**, 681.
1900. 29. — u. Samelson. Über Permanganmolybdate. — Zeitschr. f. anorgan. Chemie **24**, 65.
30. — u. Castendyck. Über Silicovanadinmolybdate. — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **33**, 1611.
1902. 31. — u. Hoffmann. Zur Analyse der niederen Molybdänoxyde und des metallischen Molybdäns. — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **35**, 791.
32. — u. Henderson. Über Silicovanadinwolframate. — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **35**, 3242.
1904. 33. — u. Allemann. Über Permanganmolybdate. — Berichte der Berner naturforschenden Gesellschaft, **1904**, 48.
1905. 34. — u. Pinagel. Angebliche Flüchtigkeit des Siliciumdioxyds. — Zeitschr. f. anorgan. Chemie **45**, 410.
35. — Henderson u. Pinagel. Trennung von Wolframtrioxyd und Siliciumdioxyd mittels gasförmiger Chlorwasserstoffsäure. — Zeitschr. f. anorgan. Chemie **45**, 396.
36. Kritische Studien über die Anwendung des Wasserstoffsuperoxyds in der quantitativen Analyse. — Zeitschr. f. analyt. Chemie **44**, 388.
37. — u. Jacobius. Über Metalltrennungen im Salzsäurestrom. — Zeitschr. f. analyt. Chemie **44**, 465.
38. Über sog. feste Lösungen indifferenten Gase in Uranoxyden. — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **38**, 2352.

39. — u. Hasenclever. Über die Anwendung des Hydroxylamins in der quantitativen Analyse. — Zeitschr. f. analyt. Chemie **44**, 593.
40. — Decker u. Diem. Über die Trennung des Arsens von Vanadin und Molybdän und die Bestimmung des ersteren. — Zeitschr. f. analyt. Chemie **44**, 665.
1906. 41. Zur quantitativen Trennung des Berylliums und Aluminiums. — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **39**, 3868.
42. — u. Keller. Über Kobaltmolybdate. — Berichte der Deutschen Chem. Gesellsch. **39**, 4301.
43. — u. Nydegger. Über die Bestimmung der Schwefelsäure durch Benzidin. — Zeitschr. f. angewandte Chemie **20**, 9.

B. Nicht experimentelle Publikationen.

44. Beiträge chemischen Inhalts f. „Pierers Konversations-Lexikon“
45. Beiträge für „Ladenburgs Handwörterbuch der Chemie“.
46. Beiträge für „Muspratts Handbuch der technischen Chemie“
- 1895 47. Neubearbeitung von Rammelsbergs „Einführung in das Studium der qualitativen Analyse“. Berlin, W. C. Habel, 1895.
- 1897 48. Neubearbeitung von Rammelsbergs „Leitfaden der quantitativen Analyse“. 1. Auflage, Berlin, W. C. Habel, 1897.
1905. 49. Desgl., 2. Auflage. (1906 ins Französische übersetzt von L. Gauthier). Berlin, W. C. Habel, 1905.
- 1905 50. Redaktionsführung bei der Herausgabe des Gmelin-Kraut'schen
-1909 Handbuches der anorgan. Chemie. Heidelberg, Carl Winters Universitätsbuchhandlung.

Dr. Alfredo Pioda.

1848—1909.

Alfredo Pioda nacque a Locarno il 1^o novembre 1848 da Giacomo Pioda, di cospicua e patrizia famiglia locarnese, e da Carolina Bazzi di Brissago. Mortogli il padre nel 1853, la sua prima educazione fu curata dalla madre, donna di alti sensi, colta e d'animo squisitamente delicato. I primi studi li fece alle scuole comunali e nel Ginnasio di Locarno: poi passò al Collegio Landriani di Lugano e di lì al Liceo nella stessa città. Si recò poi a Pisa, dove a quell'Università, iniziò gli studi in giurisprudenza, seguiti poi a Torino per qualche tempo e poscia ad Heidelberg dove si adottorò in legge, con molta lode, nel 1870. Terminati i suoi studi, colla madre e colla sorella, passò qualche tempo a Milano, dove fece pratica presso un avvocato, ma il foro non l'attraeva e lo spirito suo osservatore e meditativo, e l'amore per le scienze occulte, l'attiravano verso gli studi filosofici. Ed infatti passato qualche anno, tornò ad Heidelberg, e, avendo Kuno Fischer professore si adottorò anche in filosofia.

Di ritorno dalla Germania fissò la sua dimora in Locarno, nella casa dei suoi padri, nel tranquillo e quasi isolato quartiere di San Francesco. E quì egli si occupò dei suoi studi prediletti interessandosi di spiritismo e poi di teosofia, studio che non abbandonò mai più e sul quale ebbe a scrivere diverse opere.

Ma ben presto, nonostante il diverso indirizzo dei suoi studi, chiamato dagli amici e dal paese entrò nella politica e, seguendo le gloriose tradizioni della famiglia militò nelle file



DR. ALFREDO PIODA

1848 – 1909

del partito liberale coprendo le cariche di membro del Municipio, del Gran Consiglio e del Consiglio Nazionale, carica, quest'ultima, ch'egli copriva ancora al momento della sua morte avvenuta improvvisamente in Locarno il 7 novembre 1909.

Dove egli ebbe ancora a dimostrare la sua attività e la sua intelligenza fu come presidente della sessione annuale del 1903 della Società Elvetica di scienze naturali riunitasi in Locarno. Coprendo tale carica egli aperse il congresso con un brillantissimo discorso che ebbe molto successo.

Ma dove egli dedicò gran parte dell'attività sua, fu all'educazione, alla cultura, all'istruzione del popolo, e se non fu insegnante direttamente, fu di aiuto efficacissimo a chi insegnava come ispettore, come direttore della scuola tecnica di Locarno, esaminatore al Liceo e membro delle Commissioni delle normali. Alfredo Pioda fu uomo di grande sapere, di modestia e bontà ammirevoli e morì, nell' ancor verde età di 61^o anni, pianto dai suoi concittadini che gli tributarono, solenni onoranze funebri.

M. Marchi e Prof. L. Bazzi.

Opere di Alfredo Pioda.

- 1 „Baleni“, poesie. Firenze 1889. 16^o.
- 2 „Teosofia“. Roma, Balbi 1889.
- 3 „Memorabilia“. Traduzione di W. Crooks. Società editrice di Torino.
- 4 „Le confessioni di un visionario“, 2 parti. Colombi, Bellinzona 1892.
- [5 „Indagini intorno allo spiritualismo“, traduzione in italiano, dall'opera di W. Crooks. Tipografia cantonale. Locarno 1877.
- 6 „Il centenario della critica della ragion pura“, traduzione dal testo tedesco di Kuno Fischer. Dumolard, Milano 1882.
- 7 „La battaglia di Arbedo secondo la storia e la leggenda“. L.
- 8 „La battaglia di Giornico“.
- 9 „Ludovico Borromeo“.
- 10 „La famiglia Beroldingen“.

- 11 „Ascanio Marso“.
- 12 „I primordi della Riforma religiosa nel Ticino“.
- 13 „I baliaggi italiani nella prima guerra di Villmergen“.
- 14 „Descrizione del Baliaggio di Locarno del Landvogt Leucht“.

Traduzioni tutte queste da testo tedesco: autore Teodoro Liebenau. Tutte apparse nel „Bollettino Storico della Svizzera Italiana“.
